

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Instruction Pour Les Jardins Fruitiers Et Potagers**

Avec un Traité des Orangers, suivy de quelques Reflexions sur  
l'Agriculture

**La Quintinie, Jean**

**Amsterdam, 1692**

Seconde partie des jardins fruitiers et potagers

[urn:nbn:de:bsz:31-333032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333032)



# SECONDE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

# JARDINS FRUITIERS ET POTAGERS.



A Y particulièrement à traiter icy de quatre choses ; la première de ce qui regarde les avantages à souhaiter pour des Jardins à faire ; la seconde de ce que regarde les terres eu égard à ces Jardins ; la troisième de ce qui est à faire pour corriger les défauts qui se trouvent dans des Jardins faits ; & la quatrième de la manière de cultiver les Jardins , & du temperament de terre qui convient à chaque espece de Fruit.

Je parleray de ce qui regarde le premier article , après avoir premierement dit que je n'ay icy à traiter que des Fruitiers & Potagers , soit qu'ils soient Jardins de Ville qui d'ordinaire ne sont que de mediocre grandeur , le terrain des bonnes Villes étant trop precieux pour en occuper beaucoup en Jardinage , soit qu'ils soient Jardins de Campagne qui sont regulierement assez grands , soit qu'ils le sont plus que ceux de Ville , & cela à proportion des commoditez du Maître , & de l'importance ou merite de chaque maison.

Jesçay bien queregulierement parlant les uns & les autres de ces Jardins & de Ville & de Campagne sont faits pour le service des Maisons , & que par consequent ils les doivent accompagner de près ; mais en ce qui regarde ceux de Campagne qui ont be-

soin d'être d'une étendue & d'un rapport considerable, attendu qu'ils sont nécessaires pour la nourriture & pour le plaisir; je sçay bien que peut-être seroit il à souhaiter que les Maisons fussent faites pour les Jardins, & non pas les Jardins pour les Maisons, c'est-à-dire qu'une des principales considerations à faire quand on choisit des situations de Maisons, fût de souhaiter particulièrement d'y pouvoir aisément faire de beaux & de bons Jardins, ce qui pourtant ne se fait guères; on a beaucoup d'autres égards qui touchent davantage, & qui sont absolument qu'on se détermine; ce sera par exemple la beauté de la vûe & la proximité d'une Riviere, ou d'un Bois; ce sera la commodité & le plaisir de la Chasse, ce sera la facilité d'y faire des Fontaines & des Canaux, l'utilité du revenu, ou quelque consideration d'un voisinage d'amis, &c. si bien que les Jardins dont est question, sont presque la dernière chose à laquelle on vient à penser, & ainsi ils sont bien plutôt des Ouvrages de nécessité, & d'après-coup que des Ouvrages de choix & de prévoyance.

Aussi est-il bien plus ordinaire de se trouver Maître d'une maison toute bâtie soit par achapt, soit par succession, &c. que d'en choisir la situation, & d'en commencer les fondemens; ainsi d'ordinaire on est entièrement assujetty à faire des Jardins tels que les dépendances de la maison les peuvent permettre, & voyla pourquoy ils ne sont pas d'ordinaire aussi bons qu'ils le devoient être.

Mais supposé qu'on fût en état de choisir, je prendray la liberté d'expliquer icy ce qu'il me semble qu'on auroit à faire pour bien réussir dans le choix du Jardin d'une maison, comme volontiers aussi je m'expliquerois sur le choix à faire de la situation de cette maison, mais il ne s'agit par icy de cela.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des conditions nécessaires pour un bon Jardin Fruittier & Potager.*

**J**E trouve en cecy sept considerations particulieres à avoir, & toutes à mon avis tres-importantes.

Premierement je voudrois que le fond de ce Jardin fût bon, c'est-à-dire la terre bonne, quelle qu'en puisse être la couleur.

En second lieu que la situation, & l'exposition en fussent favorables.

En troisième lieu qu'il y eût au moins facilement de l'eau pour les arrosemens.

En quatrième lieu qu'il y eût peu de pente dans son assiete.

En cinquième lieu que la figure en fût agreable, & l'entrée bien placée.

En sixième lieu qu'il y eût une clôture de murailles, qui fussent même assez hautes.

Et enfin que si ce Jardin n'est pas en vûe de la maison, ce qui n'est pas toujours à souhaiter, qu'au moins non seulement il n'en fût guères éloigné, mais que sur tout l'abord en fût aisé & commode; expliquons séparément chacun de ces sept articles pour faire voir si mon souhait est fondé sur d'assez bonnes raisons, & s'il seroit important qu'il fût executé.

## CHAPITRE II.

*De la terre en general.*

**P**OUR pouvoir expliquer premierement ce que c'est que la terre, non pas à la prendre philosophiquement, ou chrétiennement, c'est à-dire en gros & toute ensemble, car ce n'est pas une question à traiter icy; on est assez content de sçavoir que la terre à la considérer dans ce sens-là est une grande masse ronde, qui faisant une partie du monde créé est située au milieu de la Sphere celeste, où par les ordres du Createur elle se soit ent pour ainsi dire de son propre poids.

Mais à prendre la terre en bon Laboureur, ou en Jardinier pour pouvoir expliquer ce que c'est eu égard à toutes les petites parties dont elle est composée, & à la culture qu'elle reçoit de la main de l'homme.

Dans ce sens-là il me semble pouvoir dire que la terre est une quantité d'une certaine espee de sable très-menu, qui par le moyen d'un certain sel, dont la nature a pourvû chaque grain de ce sable, est propre à la production des Vegetaux. & pour cela il faut qu'il y ait plusieurs grains ensemble, qui venant à recevoir une humidité temperée font un corps un peu lié, & venant ensuite à recevoir certains degrez de chaleur moderée font ce semble un corps animé, si-bien que sans ces deux secours d'humidité, & de chaleur cette terre demeure inutile, & pour ainsi dire morte; c'est ainsi à peu près que la farine, qui est un tout composé d'un nombre infiny de petites parties toutes bien séparées l'une de l'autre, cette farine, dis-je, venant à être mouillée jusqu'à un certain point fait tantôt de la pâte, & tantôt de la bouillie, si-bien que l'une & l'autre étant assaisonnées d'un peu de sel, & ensuite échauffées jusqu'à un certain point deviennent propres pour la nourriture de l'homme; au lieu que cette farine demeureroit inutile, & pour ainsi dire morte, si l'eau, le sel & le feu ne venoient en quelque façon à l'animer; sur quoy cependant il y a cette grande difference entre la terre & la farine, que celle-cy une fois mouillée change tellement de nature qu'elle ne sçauroit plus revenir à son premier état, quoy que l'humidité en soit entièrement sortie, & qu'au contraire la terre ayant une fois perdu l'humidité qui luy étoit venue, se trouve au même état qu'elle étoit auparavant, quand il luy revient une seconde humidité; mais cette difference ne doit point détruire nôtre comparaison.

Ce qui me fait dire que la terre est une espee de sable est, qu'à la toucher elle paroît véritablement quelque chose de sablonneux; je n'iray point jusqu'à vouloir expliquer ce que c'est que sable, car je n'en sçauois rien dire ny de singulier, ny de nouveau; mais je diray seulement que generalement parlant il est de plusieurs especes de sable, les uns entierement arides & steriles comme sont ceux de la mer, des rivieres, des sabliers, &c. les autres gras & fertiles, & de ceux-ci les uns le sont plus, & c'est ce qui fait les bonnes terres, les autres le sont moins, ou ne le sont point du tout, & c'est ce qui fait les terres mediocrement bonnes, ou les terres mauvaises, & sur tout les terres legeres, arides & sablonneuses: de plus les uns sont plus doux, & ceux-là sont ce qu'on appelle terre douce & meuble; les autres sont plus grossiers, & ceux cy sont ce qu'on appelle une terre rude & difficile à gouverner; enfin il en est d'onctueux & d'acherans les uns aux autres, dont ceux qui le sont mediocrement sont les terres fortes, ceux qui le sont un peu plus sont les terres franches, & ceux qui le sont extrêmement sont les terres argilleuses, & les glaises, terres incapables de culture.

Outre les différences de sable fondées sur la fécondité & la stérilité, il y en a encore d'autres fondées sur les couleurs; car parmy les sables les uns sont noirâtres, les autres sont rougeâtres, il y en a de blancs, il y en a de gris, il y en a de jaunes, &c. & voilà ce qui fait qu'on appelle des terres noires, des terres blanches, des terres rouges, & des terres grises, &c. ces fortes de couleurs ne sont pas grandement essentielles pour la bonté de la terre, comme nous dirons cy-après.

Or il est vray de dire que ces sables fertiles ont effectivement en soy de certaines qualitez, ou si vous voulez un certain sel de fécondité qu'ils communiquent à l'eau qui les humecte, & qui étant assaisonnée de ces qualitez doit servir pour la production des Plantes, tout de même que le Sené, la Rubarbe, & la plûpart des Plantes ont en soy des vertus & proprietés medecinales, qui pour servir à la santé de l'homme se communiquent à l'eau dans laquelle on les met infuser, &c. c'est une vérité dont personne ne scauroit douter.

Je pourrois bien avancer icy premièrement que la terre (à la considérer en soy comme un des quatre éléments) n'a véritablement aucune disposition première & naturelle pour la végétation, car les principales qualitez sont d'être froide & sèche, au lieu que la végétation demande du chaud & de l'humide; mais comme par l'ordre & le commandement exprés de la divine Providence elle se trouve dotée du sel nécessaire à la fécondité, & qu'ensuite elle est secouruë tant des rayons du Soleil, & des feux souterrains qui l'échauffent, que de quelques eaux qui l'humectent, elle change pour ainsi dire de nature; si bien que pour obéir à un commandement si absolu du souverain Maître, elle paroît ce semble un être vivant & animé, un être qui a son action particulière, c'est à sçavoir de produire, comme si en effet les Plantes n'étoient à son égard que comme les dents de l'animal sont à l'égard de cet animal, c'est-à-dire que comme c'est l'animal qui vit, & non pas les dents qui vivent, ainsi ce seroit la terre qu'on devoit dire vivante, & non les végétaux; cette terre, dis-je, pour obéir à ce commandement fait ce grand nombre de productions si différentes que nous avons tant lieu d'admirer.

Je pourrois dire en second lieu qu'il se fit un second commandement après la malediction causée par la désobéissance de l'homme, & qu'en vertu de ce second commandement il semble que la plus forte inclination de cette terre n'aille véritablement qu'à produire de mauvaises Plantes; si bien que ce même homme ayant en même temps pour sa punition reçu ordre particulier de cultiver cette terre pour en tirer sa subsistance, il se trouve en quelque façon obligé de luy faire une guerre perpétuelle; il employe donc tout son travail & toute son industrie à vaincre & à dompter la fâcheuse inclination de cette terre, & cette terre aussi de son côté se défend autant qu'elle peut pour éluder & traverser l'autorité subalterne de ce second Maître.

Ainsi voit on que n'étant nullement portée à favoriser des enfans qui luy sont en quelque façon étrangers, & que par la culture on luy fait produire malgré qu'elle en ait, elle retombe aussitôt qu'elle peut à pousser vigoureusement les chardons, les orties, & mille autres Plantes qui nous sont inutiles, & qui sont proprement ses enfans naturels & bien-aimés.

En cela semblable à ces enfans qui ne se lasseroient presque jamais de jouer à des jeux volontaires quelques rudes & violents qu'ils soient, & qui cependant paroissent fatigués à faire tout ce qu'une autorité supérieure leur commande pour leur bien, quelque légère que soit la peine à l'exécuter.

Cette terre est donc forcée d'obéir en beaucoup de choses à ce que l'homme exige d'elle; peut-être la pourroit-on en cela comparer à un jeune Poulain vigoureux & revêché, qui se trouvant assujéty à la main, & à l'éperon d'un Ecuyer habile devient l'instrument des plaisirs, des combats, des triomphes, &c.

Et vocavit  
Deus aridam  
terram. Gen.  
cap. 1. v. 11.

Germinet  
terra herbam  
viventem, &c.  
Gen. cap.  
1. v. 11.

Spinas, &  
tribulos  
germinabit  
tibi, &c.  
Gen. cap.  
3. v. 18.  
In laboribus  
comedes ex ea  
cunctis diebus  
vitz tua. Gen.  
cap. 3. v. 17.

Sponte sua  
quæ serolunt  
in luminis  
auras, infecunda  
quidem, sed  
læta, & fortia  
surgunt. Virg.  
Georg. 2.

Loquere  
terra, &  
respondet tibi,  
&c. Job.

En troisième lieu je pourrais dire que toutes sortes de terres ne sont pas propres à toutes sortes de productions, de maniere que chaque climat paroît assez reduit à quelque chose de singulier, qu'on luy voit produire heureusement & facilement, au lieu que d'autres Plantes n'y peuvent réussir qu'avec beaucoup de soin & de fatigue; & voilà où l'homme a besoin d'industrie, & même, pour ainsi dire, a besoin d'opiniâtreté pour vaincre enfin la résistance qu'il trouve quelquefois dans la culture de sa terre.

Nec verò  
terrae ferre  
omnes om-  
nia possunt  
Virg. Georg.  
1.

Ces succès heureux ou malheureux de certaines Plantes en de certains endroits nous doivent faire visiblement connoître, quelle sorte de terre est parfaitement propre pour chaque sorte de Fruit, & quelle n'y est pas propre, par exemple les grands Cerisiers de la Vallée de Montmorency, les beaux Pruniers des Colines de Meudon, &c. m'instruisent quelle doit être la terre qu'il faut pour les Cerises, & quelle pour les Prunés, &c. afin que je ne m'aïlle pas engager à en vouloir élever dans des terres d'un temperament tout différent avec confiance & presumption d'y réussir sans peine.

Je pourrais enfin dire ce que tout le monde sçait assez, qu'il est des terres beaucoup meilleures les unes que les autres soit dans chaque climat, soit aussi quelquefois dans chaque portion de mediocre étendue, ce qu'on appelle en termes vulgaires des veines de terre; car par exemple là le Froment vient bien, & là tout au près il ne peut venir le terrain n'y étant propre que pour du Seigle, ou autres petits bleds: là le vin est bon, & là tout auprès il ne l'est pas; en tel endroit le Muscat mûrit parfaitement bien, en tel autre il n'acquiert ny le goût, ny la fermeté, ny la couleur, &c.

D'où il s'ensuit qu'il est tres-difficile de donner des regles generales & positives pour chaque climat en general, attendu la grande proximité ou le grand voisinage qui se trouve des bonnes terres avec les mauvaises.

Si-bien que comme nous disons eu égard à la production des terres en chaque climat qu'il en est de tres-bonnes, c'est à dire d'extrêmement fertiles, aussi avons-nous lieu de dire eu égard à cette même production qu'il en est de tres-mauvaises, c'est-à-dire d'extrêmement steriles, cette difference provenant apparemment des qualitez qui sont internes à chaque fond, puisqu'on ne peut pas la faire venir du côté du Soleil qui les regarde toutes d'une égale maniere; elle peut aussi provenir d'ailleurs, comme nous l'expliquerons cy-aprés; mais enfin notre Jardin demande absolument de la terre; voyons maintenant quelles sont les conditions necessaires à cette terre pour faire que notre Jardin y réussisse.

### CHAPITRE III.

*Des conditions necessaires à la terre d'un Jardin pour pouvoir dire qu'elle est bonne.*

IL y a beaucoup de choses à dire sur le fait des terres, dont il est nécessaire d'avoir connoissance; je parleray de chacune en particulier sans rien omettre de ce que j'y puis sçavoir, mais comme nous avons cy-devant établi que la premiere chose & la plus essentielle qui est à souhaiter pour un Jardin fruitier & potager est, que la terre y soit bonne, il faut s'attacher à expliquer d'abord ce que c'est qu'une bonne terre, & pour cet effet je dis que plusieurs choses y doivent concourir.

Il faut premierement que ses productions soient vigoureuses & nombreuses.

En second lieu que cette terre se rétablisse aisément d'elle-même quand elle a été altérée.

En troisième lieu qu'elle n'ait aucun mauvais goût.

En quatrième lieu qu'elle ait au moins trois pieds de profondeur.

En cinquième lieu qu'elle soit meuble, c'est-à-dire facile à labourer, & sans pierres,

En sixième lieu qu'elle ne soit ny trop humide, ny trop sèche.

J'explique ces six maximes en six Sections particulières avant que d'en venir aux autres conditions nécessaires pour la perfection d'un Jardin fruitier.

### SECTION PREMIERE.

#### De la première preuve d'une bonne terre.

Il me semble que ce qui doit faire dire qu'un fond, ou qu'une terre est véritablement bonne, c'est principalement quand on luy voit faire d'elle-même des productions & fort vigoureuses, & fort nombreuses, & sans que jamais elle paroisse épuisée, quand les Plantes y croissent à vûe d'œil ayant la fané large, épaisse, soutenuë, &c. quand les Arbres en peu d'années y viennent grands, les jets en sont beaux, les feuilles vertes, & se maintenant bien jusqu'à la rigueur des gelées, que l'écorce enfin en est belle, vive, luisante, &c. avec de telles marques on ne peut douter que la terre ne soit tres-bonne.

### SECTION SECONDE.

#### De la seconde preuve d'une bonne terre.

Il faut encore que la nature dont cette terre est pourvue, repare aisément ce qui à son égard a été altéré par quelque accident extraordinaire, sçavoir altéré par un grand chaud, ou un grand froid, par une grande secheresse, sçavoir altéré par humidité, par une longue nourriture de quelques Plantes étrangères, &c. en sorte qu'elle revienne sûrement à son ancienne bonté si on la laisse en repos; & pour ainsi dire abandonnée à elle-même; & sur sa bonne foy; ce qui suppose que les accidens qui l'avoient troublée dans ses productions ordinaires viennent à cesser; sa bonne nature, & particulièrement sa situation heureuse en sont apparemment les principales causes, & cela est si vray à l'égard de cette situation, que telle terre qui est admirablement bonne en tel endroit, cessera bien tôt de l'être, si on la porte en quelqu'autre où elle ne trouve pas la bonne fortune d'une situation avantageuse, & qu'au contraire telle terre qui la étoit assez sterile, deviendra icy bien produisante, si la situation se rencontre meilleure.

De là vient que les terres qu'on appelle rapportées, quelques bonnes qu'elles fussent dans l'endroit d'où on les a sorties, elles n'ont cependant à proprement parler qu'une bonté passagère, & ainsi elles cesseront bien-tôt d'être bonnes à leur ordinaire, si elles ne rencontrent pas une situation qui leur soit propre, & il faudra des secours extraordinaires pour les entretenir en état de bien faire.

Il faut donc établir pour une maxime constante qu'on ne peut pas dire qu'une terre soit bonne, si elle ne marque une grande fertilité par ses productions naturelles, & si d'elle-même elle n'est capable de se rétablir; c'est pourquoi c'est absolument de ces sortes de terres qu'il faut avoir dans ses Jardins, & ne se pas attendre de pouvoir à force de dépense, c'est-à-dire à force de fumiers & d'amandemens corriger pleinement une sterilité naturelle, ce qui se doit particulièrement entendre à l'égard des Fruits; car pour les Herbes potageres ayant & beaucoup de fumiers, & beaucoup d'eau, & beaucoup de Jardiniers qui soient infatigables au travail, on en fait assez

Quid faciat  
l'etas lege-  
tes, &c.  
Virg. 1.

Spines, &  
tribulus  
prostratus  
est, &c.  
Virg. 1.

In laqueo  
hinc con-  
stituta est  
causa de  
his viti-  
tatis, &c.  
Virg. 1.

Spines, &  
tribulus  
prostratus  
est, &c.  
Virg. 1.

Loquent  
vires, &  
secundum  
vires, &c.  
Virg. 1.

assez venir dans un fond médiocrement bon; mais en cela il en coûte trop pour réussir, & le véritable plaisir du Jardin ne se rencontre pas avec tant de peine & tant de frais.

SECTION TROISIÈME.

Troisième preuve d'une bonne terre.

DE plus il me semble que ce qui doit faire dire qu'une terre est véritablement bonne, c'est d'être sans aucune odeur, & sans aucun goût; en effet il est inutile pour nos Fruits d'être les enfans d'une terre extrêmement féconde, & par conséquent d'avoir de la grosseur & de la beauté, si d'ailleurs cette terre a quelque mauvaise odeur, ou quelque mauvais goût, parce que les Fruits & les Legumes en tiennent infailliblement, & partant ils ne peuvent avoir la bonté, qui fait leur principal mérite.

L'exemple des vins qui prennent le goût du terroir, sert de preuve convaincante à cette vérité, étant constant que la seve, qui est préparée par les racines, ne se fait simplement que de l'eau, laquelle se trouvant dans la terre, où ces racines ont à travailler, est nécessairement imbibée du goût, & des qualitez de cette terre, & les retient sans doute dans ce changement qui luy arrive, quand elle devient seve.

Constantment la terre pour être bonne doit être entièrement comme l'eau qui est bonne, c'est-à-dire que sans être ou acre, ou insipide, & douceâtre elle ne doit sentir quoy que ce soit, ny en bien, ny en mal.

C'est la première observation à faire, & la plus importante pour résoudre & déterminer le fond d'un Jardin; quand d'ailleurs il paroît fertile; or cette observation n'est pas difficile, il n'y a personne qui ne la puisse faire, soit à flairer simplement une poignée de cette terre, pour juger de son odeur, soit à goûter l'eau dans laquelle elle aura trempé, pour juger de son goût; par exemple on en fera tremper dans un verre quelque petite quantité cinq ou six heures durant, & ensuite l'ayant passée dans un linge bien net, pour ôter tout soupçon d'ordure & de mal-propreté, on la goûtera; & par le goût bon, ou mauvais, de puanteur, & d'acreté, ou d'agrément, & de douceur qu'on y trouvera, on jugera si la terre est propre ou non pour faire de bons Fruits, afin de se résoudre à y faire son Jardin, ou à ne l'y pas faire; on ne sçaurroit être trop délicat, & trop difficile sur le fait du bon goût, on ne l'est pas tant à l'égard des Legumes, dont la plupart perdent dans la cuisson ce qu'ils peuvent avoir de désagréable.

SECTION QUATRIÈME.

Quatrième preuve d'une bonne terre.

QUoy qu'il semble que pour juger sûrement qu'un fond est bon, il ne faille autre chose que de voir, que tout ce qu'il produit est vigoureux, qu'il ne se lasse point de produire, & que la terre n'y a nul mauvais goût, cependant il faut que la connoissance de notre curieux, qui veut faire un Jardin, aille encore plus loin; il est nécessaire de sonder la profondeur de ce fond, il faut fouiller dans ses entrailles pour voir, s'il s'y trouve au moins trois pieds de terre, qui soit aussi bonne que celle de la superficie; les Arbres qu'il y plantera sont plus difficiles à élever que ces autres que la nature y a produits d'elle-même; ils ne réussissent point, s'ils ne sont pour ainsi dire assurés d'avoir une provision de vivres pour l'avenir, & cette provision est d'avoir



trois pieds de bonne terre, & meuble au dessus; de plus comme à force de demander tous les jours choses nouvelles à cette terre, elle vient enfin à se lasser, & devient paresseuse, & maigre dans ses productions, on a besoin d'y faire quelque changement; le plus important de tous, & le plus aisé est de mettre à l'air la terre qui étoit dans le fond, où n'ayant rien à s'occuper elle conservoit sa fécondité naturelle, en attendant qu'on la mit à l'épreuve de son sçavoir faire; c'est-à-dire qu'on l'exposât au Soleil, & qu'on luy donnât quelque culture; dans ce mouvement la terre de la superficie descend prendre la place de celle, qu'on aura ôtée, & c'est pour y être à son tour dans un repos capable de la rétablir entièrement au bout de quelques années, & pour la mettre en état d'agir ensuite aussi bien que jamais, semblable pour ainsi dire à ces animaux, qui quelque fatiguez qu'ils soient à la fin d'une journée de travail, rentrent le lendemain à l'ouvrage avec la même vigueur qu'auparavant, pourvu qu'ils aient passé la nuit sans rien faire.

Ce n'est pas assez d'avoir établi, qu'il faut absolument trois pieds de profondeur de bonne terre pour les Arbres, il est encore important de décider ce qu'il en faut pour les Legumes à longue racine, par exemple Artichaux, Beteraves, Scorfonnerre, Panais, Carotes, &c. il me semble que pour tout cela il en faut aussi absolument trois pieds; les autres Plantes par exemple les Salades, les verdures, les Choux, &c. peuvent réussir avec un pied de moins; mais les curieux, qui en l'un & l'autre cas soit des Arbres, soit des gros Legumes se contentent d'une plus petite profondeur que celle, que je viens de marquer, se trompent assurément beaucoup, & sont à plaindre, ou plutôt à blâmer; ils seront sujets à avoir quantité d'Arbres jaunes & malades, à en voir perir une bonne partie, & par conséquent obligez à recommencer de faire une dépense nouvelle, pour en planter d'autres dans le temps qu'après cinq ou six années de patience ils devroient profiter de leurs Plans, & enfin ils seront au moins sujets à avoir des Fruits, & des Legumes petits, mauvais & avortez, &c. de tels inconveniens méritent bien les égards que je recommande, pour choisir une terre d'une profondeur suffisante.

## SECTION CINQUIÈME.

*Cinquième preuve d'une bonne terre.*

LA fertilité naturelle & perpétuelle des terres, leur goût, & leur profondeur établies comme quatre conditions indispensables, n'estime encore pour une cinquième condition, que la terre sans être trop légère doit être meuble, c'est-à-dire facile à labourer (telles sont celles qu'on appelle un sablon gras, une terre de chénevière, &c.) & que même il est à souhaiter pour cela qu'elle soit peu pierreuse, non seulement parce que les labours y sont plus aisés, & que les Plantes y réussissent mieux, mais encore pour plaire davantage aux yeux, qui sont sans doute blesez de voir beaucoup de pierres, ou de plâtras dans un labour; si-bien que quand les terres ont ce désagrément d'être pierrees, il y faut remédier; or quand elles ne le sont guères, un coup de rateau qu'on passera dessus après chaque labour, les nettoiera aisément; mais si elles le sont beaucoup, je croy qu'il en faut venir à la dépense de faire passer la terre à la Claye; j'explique l'usage de l'opération à la Claye dans le Traité de la préparation des terres.

*Oprima pu  
si arva solo:  
id venti cu-  
rant, gelidg-  
que pruinæ,  
& labefacta  
movens ro-  
bustus jüge-  
ra foflor.  
Georg. 2.*

Les terres meubles ont de grands avantages pour la culture, elles sont commodes aux Plantes pour la multiplication de leurs racines, elles boivent facilement l'eau soit des pluies, soit des arrosemens, & conservent cependant assez d'humidité pour la végétation; elles n'ont aussi pas de peine à être échauffées des rayons du Soleil, & par conséquent à être hâtives dans leur production, & c'est ce que tout le monde souhaite particulièrement.

SECTION

## SECTION SIXIÈME.

*Sixième marque d'une bonne terre.*

**R**ien ne fait mieux connoître ce que c'est que terres meubles, que de voir celles qui ne le sont pas, par exemple,

Les terres trop fortes, & qui se coupent à la Bêche comme des terres franches, ou comme des terres glaizes, ces sortes de terres sont sujettes à se feller, comme on dit, c'est à-dire à se ferrer, & s'endurcir, en sorte qu'elles deviennent presque impenetrables à l'eau des pluyes & des arrosements, ce qui est un inconvenient tres-fâcheux & tres-pernicieux pour la culture; elles sont encore de leur naturel sujettes à être pourrissantes, froides, & tardives, conservant dans leur fond une humidité perpetuelle; trois des plus mauvaises qualitez que les terres puissent avoir; leur superficie se fend aussi aisément dans les temps de hâle & de sécheresse, jusques-là même qu'à cause de leur dureté elles ne peuvent pour lors souffrir aucun labour, & par consequent ny nouveaux plans, ny nouvelles semences; c'est pourquoy elles sont cause d'une terrible disette dans la plûpart des saisons, outre que telles fentes nuisent extrêmement & aux Arbres, & aux Plantes déjà reprises, parce qu'elles en découvrent les racines, elles rompent les nouvelles, & les empêchent de continuer leurs fonctions.

On ne peut pas être mieux instruit que je le suis de tous les desordres, qui arrivent à de telles terres, & de tous les embarras qu'elles causent dans la culture, surquoy il n'est pas ce me semble hors de propos que je fasse icy en passant un petit détail de ce que j'ay été obligé de faire au Potager de Versailles, dont les terres sont à peu près de la nature de celles, qu'on voudroit ne trouver nulle part, & que nous n'y aurions pas, s'il avoit été facile d'y en faire porter de meilleures; la nécessité de faire un Potager dans une situation commode pour les promenades, & la satisfaction du Roy a déterminé l'endroit où est ce Potager, & la difficulté de trouver d'excellentes terres dans le voisinage a été cause qu'on s'est contenté d'y en avoir de passablement bonnes.

Ce Potager est dans un endroit où étoit un grand Etang fort profond; il a fallu remplir la place de cet Etang pour luy donner même une superficie plus haute que celle du terrain d'alentour, autrement étant un Marais, & l'égoût des montagnes voisines, il n'auroit jamais réussi pour l'usage auquel il étoit destiné; on a eu facilité à remplir cet Etang par le moyen des sables, qu'on avoit à sortir pour faire la Piece d'eau voisine, aussi y en-a-t-on fait porter jusqu'à dix & douze pieds de profondeur par tout; mais pour avoir des terres qui fussent propres à mettre au dessus de ces sables, & les avoir promptement (la dépense, & le temps pour le transport éloigné de la grande quantité, qui étoit nécessaire dans près de vingt-cinq arpens de superficie, étoient capables de dégoûter de l'entreprise) on a donc été obligé de prendre de celles qui étoient les plus proches, c'est-à-dire sur la montagne de Satory; en les examinant sur le lieu je trouvay, qu'elles étoient une maniere de terre franche, qui devoient en bouillie, ou en mortier, quand après de grandes pluyes l'eau y séjournoit beaucoup, & pour ainsi dire se pétrifioient, quand il faisoit sec; je voyois qu'elle n'imbiboit pas aisément les eaux ordinaires, & cela me faisoit beaucoup de peine, mais j'en attribuois le défaut au tuf, qui se trouvoit sur cette montagne au second fer de Bêche, & me consolais dans l'esperance d'y trouver un remede par le moyen des sables, sur lesquels ces terres se trouveroient posées; sur ce fondement je disposay les terres du Potager pour être d'une superficie plane, & sans aucune pente, comme sont ordinairement les Jardins de tout le monde; mais je fus bien surpris,

quand je vis le contraire de ce que j'avois esperé ; cette terre ne changea point de nature pour avoir changé de lieu, elle demeura impenetrable aux eaux ; ce que j'eus de plus favorable en cecy, fut que j'eus dès la premiere année à essuyer le plus grand mal qui me pouvoit arriver, car il survint de si grandes, & de si frequentes averfes d'eau, que tout le Jardin paroissoit être redevenu un Etang, ou au moins une marre bourbeuse, inaccessible, & sur tout mortelle & pour les Arbres qui en étoient déracinez, & pour toutes les Plantes potageres qui en étoient submergées ; il fallut chercher un remede convenable à un si grand inconvenient, ou autrement ce grand Ouvrage du Potager, dont la dépense avoit fait tant de bruit, & dont la figure donnoit tant de plaisir, auroit été inutile ; heureusement en faisant faire ce Potager j'avois fait faire un Aqueduc qui le traversoit, & qui devoit recevoir toutes les eaux des montagnes, qui avoient accoutumé de venir dans ce même endroit faire l'ancien Etang, & étoient necessaires pour aller faire la grande Piece d'eau voisine ; je pensay donc à faire en sorte que les eaux, qui m'étoient si pernicieuses, allassent se perdre dans ce grand Aqueduc, & pour cet effet je crûs qu'il en falloit venir à élever chaque carré en dos de bahu ; le remede étoit bon ; mais si pour cette élévation il avoit fallu faire porter des terres nouvelles, il étoit violent, & pour en employer un plus doux je m'avisay de me servir de grand Fumier, dont j'avois beaucoup, tant à mettre par dessous, qu'à mêler avec les terres destinées pour les Legumes ; & m'en suis très-bien trouvé ; le succès en a été fort bon, & la dépense très-petite ; en faisant cet Ouvrage je donnay en même temps une pente imperceptible à chaque carré, pour mener dans un des coins toutes les eaux qui s'écouleront de tous les côtes ainsi élevez ; je fis faire à chacun de ces coins une petite pierre, qui prenoit ces eaux, & les portoit dans l'Aqueduc ; je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que cette invention étoit bonne ; mes carrés avec leurs Plantes, & mes plate-bandes avec leurs Arbres se conservèrent dans le bon état où je les souhaitois ; & contribuèrent notablement à la conservation, & au bon goût de tout ce que j'y pouvois élever.

Cette maniere de dos de bahu parut d'abord une chose surprenante par sa nouveauté ; mais elle eut la bonne fortune de plaire au Roy, dont le discernement, & le bon goût sont infinis en toutes choses ; quel honneur & quelle joye ne fust-ce point pour moy d'avoir l'approbation d'un si grand Prince ! Il jugea donc que l'invention n'étoit pas moins agreable que nouvelle, & d'autant plus qu'elle étoit souverainement utile, joint l'avantage qu'elle donne d'augmenter de trois arpens la premiere superficie du Potager ; je ne doute point que cette maniere de dos de bahu ne soit imitée dans tous les lieux qui seront ou de terre semblable à la nôtre, ou qui seront sujets aux inondations des grandes pluyes, ou qui naturellement sont trop marécageux.

Que si on n'en vient pas à faire une élévation ; tout au moins faut-il avoir recours à de frequents labours, pour éviter les inconveniens qui arrivent aux terres, qui se gersent, c'est-à-dire qui se fendent aisément dans les grosses & longues chaleurs ; le remede en est bon & infallible.

## SECTION SEPTIEME.

## Septieme marque d'une bonne terre.

**N**Ous venons de voir combien sont de peines les terres trop lourdes, trop grasses, & trop fortes, & y avons trouvé le remede ; d'un autre côté celles qui sont trop legeres, & par consequent arides ont de si grands inconveniens, à craindre qu'elles sont capables de dégouter entierement nôtre curieux.

Premierement par la difficulté du remede qui y seroit necessaire, & en second lieu par

par la necessité de faire de grands & frequens arrolemens, qui coûtent beaucoup, & sans lesquels cependant les terres deviennent, ou demeurent steriles; en troisieme lieu par le peu de progrès que les Fruits & les Legumes y font pendant l'Esté; à moins d'un secours extraordinaire; enfin par le petit nombre de Vegetaux qui s'en peuvent accommoder en fait de nos Jardins, dans lesquels cependant il est necessaire d'en avoir de toutes les sortes pour être pleinement satisfait.

Voyons maintenant ce qui regarde ces terres trop sèches & trop legeres, & examinons si on en peut corriger le défaut.

Assez souvent les terres sont sèches & legeres, parce que la nature les a d'abord formées dans ce temperament, telles sont les terres de tourbe sèche dans de certains Marais, telles sont les terres sablonneuses de la Plaine de Grenelle; il est assez difficile, mais non pas impossible de les rendre plus lourdes & plus grasses; le seul expedient consiste dans un grand transport d'autres terres fortes, pour les mêler parmy, ou bien il faudroit faire couler dans le fond quelque décharge d'eau, qui se répandit par tout, ce qui n'est guères praticable; quelquefois aussi cette sécheresse & cette legereté proviennent de ce que d'ordinaire c'est un sable tout pur, qui se trouve au dessous de telles terres arides, si sur tout elles n'ont pas assez de profondeur, & qui par consequent n'y fait pas un lit assez solide, & assez serré, pour pouvoir arrêter les eaux qui proviennent de dehors, soit par des pluyes, ou neiges, soit par d'autres voyes; ces eaux penetrant aisément le corps de ces terres viennent jusqu'à ce sable, qui étant pour ainsi dire une maniere de Crible les laisse passer, & descendre plus bas, comme à l'endroit de leur centre, où elles sont entraînées par leur pesanteur, & ainsi il ne se conserve aucune humidité, ny fraîcheur dans le fond de cette terre pour en communiquer aux parties superieures, si bien que par là cette terre retombe toujours dans son aridité naturelle, & par consequent dans sa sterilité; car enfin elle ne sauroit rien produire, si en même temps elle n'est accompagnée d'un peu d'humidité, & d'une chaleur temperée.

Si on est en liberté de choisir un fond pour se faire un Jardin, je ne croy pas qu'on soit assez mal-avisé pour en prendre un si defectueux; que si au contraire la necessité y oblige indispensablement, il y a trois choses à faire, auxquelles il ne faut pas manquer.

La premiere c'est d'ôter de ce sable tout pur autant qu'il en faut pour faire la profondeur necessaire de trois pieds, & ensuite y porter suffisamment de la meilleure terre, qu'on peut commodément trouver, en sorte que la quantité de trois pieds s'y rencontre.

La seconde est de tenir tous les endroits qui sont à labourer, un peu plus bas que les Allées, en sorte que les eaux qui tombent dans ces Allées, ayent leur pente entiere dans les terres en labour.

Et la derniere est de faire en Hyver jeter dans ces labours toutes les neiges des Allées, & de par tout ailleurs, d'où l'on en pourra faire facilement porter; il se fait par ce moyen une certaine provision d'humidité dans le fond de cette terre, pour luy aider à faire ses fonctions pendant les grandes chaleurs de l'Esté.

Je me suis toujours servy de ces trois expedients, & les ay fait pratiquer à mes amis; j'assure avec verité que nous nous en sommes tous merveilleusement bien trouvez, & qu'il y a grande seurété à les pratiquer.

Personne n'ignore que, quand au dedans de la terre il y a de l'eau à une mediocre profondeur, par exemple environ à trois pieds, (ce qui se trouve d'ordinaire dans le fond des Valées, où l'on a ce qui s'appelle un bon sable noir) personne, dis-je, n'ignore qu'en tel cas il se fait dans la profondeur de cette terre une philvation naturelle, qui élève une partie de cette eau jusqu'à la superficie, & c'est cela qui entretenant la terre dans un bon temperament pour la production, la rend extrêmement bonne; que si au contraire cette eau étant en assez grande quantité se

trouve trop près de la superficie, par exemple à un pied, ou à un peu plus, & que là étant arrêtée par quelque lit de tuf, ou de glaise, elle y séjourne, parce qu'elle est empêchée de descendre plus bas, la terre d'un tel endroit devient trop humide; si bien qu'à moins qu'on ne donne à ces eaux souterraines une décharge, qui les porte dehors, ou à moins que pour les élever on ne fasse de ces dos de bahu, que j'ay cy-devant expliqués, une telle terre devient froide, pourrissante, & en un mot mauvaise.

Ainsi doit-on tenir pour certain, que c'est de là que proviennent assez souvent les humiditez des terres, soit celles qui sont excessives, soit celles qui ne le sont pas; ces humiditez proviennent aussi quelquefois d'ailleurs, comme nous le dirons cy-après.

Je croy être obligé de dire icy, qu'à l'égard de cette différence de terres soit fortes, & grasses, soit sèches, & legeres, il y a cette distinction à faire, qui est que dans les pays froids il est à souhaiter d'y avoir de la terre legere, afin qu'avec un peu de chaleur elle soit facile à échauffer, au lieu que dans les pays chauds il vaut mieux y avoir de la terre assez forte, & assez grasse, afin que les chaleurs ne puissent pas si aisément pénétrer dans le fond, ny par conséquent alterer les Plantes: le Prince des Poëtes originaire d'un tel pays paroît faire cas de ces sortes de terres grasses, même pour les Vignes, mais ce n'est qu'en égard à l'abondance; car quand il est question de la bonté, & de la délicatesse du vin, il en parle bien différemment, faisant connoître que les terres legeres, & un peu maigres sont propres pour le bon vin; comme les terres fortes le sont pour le bon bled.

Il y a quelquefois des terres d'un temperament si juste, & d'une constitution si avantageuse, que toutes sortes de Legumes, & toutes sortes de Fruits, de quelque espece qu'ils soient, y réussissent parfaitement, & même ces sortes de terres étant simplement cultivées de labours ordinaires pour les Arbres fruitiers se conservent bonnes pendant plusieurs années, sans avoir besoin d'aucuns secours d'amandement, si ce n'est pour les Legumes.

Heureux qui voulant faire un Jardin nouveau en trouve de semblables, en sorte qu'il ait lieu de dire, qu'il a dans son fond les conditions importantes, que je viens d'expliquer, sçavoir une terre fertile, une terre sans goût, une terre suffisamment profonde, une terre meuble, & peu pierreuse, une terre qui ne soit pas ny trop forte & trop humide, ny trop legere & trop sèche, parce qu'il peut s'asseurer d'un succès infailible, en ce qui dépend purement du fond; à plus forte raison que ne doit-il pas esperer, s'il prend soin quelquefois de faire fouiller, & remuer entierement sa terre à la profondeur que j'ay cy-dessus marquée, tant pour être assuré qu'elle est toujours meuble par tout, que pour donner lieu à chaque partie de faire alternativement son devoir, & si par dessus cela il ne manque de luy faire donner la culture ordinaire, qu'elle demande.

J'ay eu l'honneur de faire pour un grand Ministre un des meilleurs Potagers qu'on puisse voir; j'eus liberté d'en choisir le fond, & le trouvay tel que je souhaitois, & par conséquent tel que je le souhaite à tous les honnêtes gens, qui sont curieux de Jardinage; ce Potager est tellement parfait, qu'on n'y voit rien de mediocre, ny rien qui se démente; aussi est-il vray qu'on ne voit nulle part ny d'Arbres plus vigoureux, ny de Fruits plus excellens, & en plus grande quantité, ny de plus beaux & de meilleurs Legumes, il n'y manque qu'une seule chose, qui est de n'être pas aussi hâtif que les Jardins, qui sont des terres fort sablonneuses; mais ce défaut, que l'art ne sçauoit corriger, est amplement recompensé par tous les autres avantages qui je viens de marquer.

At que pinguis humus, dulcique uligine larta, quique frequens herbis & fertilis ubere campus.

Georg. 2. & pauli post.

Hic tibi pravalidas olim, multoque fluentes sufficinet Baccho vitis: hic fertilis vix, &c. Georg. 2.

Densa, magis Cereri: rarissima quæque, Lyxo.

Et superius. Altera, frumentis quoniam favet, altera Baccho. Ibidem Georg. 2.

## CHAPITRE IV.

*Des autres termes dont on se sert en parlant des terres.*

**A**PRES avoir expliqué quelles sont les bonnes qualitez, qu'on doit souhaiter à la terre des Jardins, je pourrois bien me mettre à expliquer les autres conditions, qui sont nécessaires pour la perfection de ces mêmes Jardins, sçavoir la situation, l'exposition, la figure, la facilité des arrosemens, &c.

Mais parce que dans nôtre Jardinage assez souvent nous parlons de terres usées, de terres repofées, de terres neuves, de terres portées, &c. je croy qu'avant que de passer outre, je dois dire ce que j'en pense.

## SECTION HUITIÈME

*Des terres usées.*

**P**remierement il a été dit de tout temps que les terres s'usent à la longue, quelque quantité de sel qu'elles ayent pour entretenir leur fertilité, c'est à-dire quelques bonnes qu'elles soient naturellement, avec cette difference seulement que, comme il y en a de tres-excellentes, & qu'il y en a aussi de tres-mediocres, les unes s'usent bien plutôt, & plus aisément que ne font pas les autres: on peut dire qu'il en est à peu près à leur égard comme des tresors de chaque Etat; constamment il y en a de tres-puissans, mais il y en a aussi qui ne le sont gueres, c'est ce qui fait que l'un est bien plus capable de soutenir de longues guerres, & de faire de grandes dépenses, que n'est pas l'autre; mais enfin les tresors de celuy qui est fort riche, ne sont pas infinis, ils peuvent s'user, & en effet il arrive quelquefois qu'ils s'usent, c'est à-dire qu'ils s'épuisent, soit pour avoir été mal conduits, & mal employez, soit pour avoir été trop répandus, quoi que ç'ait été peut-être en vûe d'autres avantages, dont l'Etat profite; il faut quelquefois pour ainsi dire des amandemens étrangers à cet Etat, par exemple un grand commerce, une alliance importante, &c. & sur tout point de longues guerres, ny de grandes dissipations, il luy faut au moins du repos, & de l'œconomie; pareillement quelque fécondité que la terre possède, elle s'épuise à la longue par la quantité de ses productions, c'est à-dire de celles où elle a été forcée, mais non pas de celles qui luy sont naturelles & volontaires, car elle ne fait ce semble que s'en jouër; ainsi par exemple la terre d'un bon Pré, bien loin de s'user à nourrir l'herbe qu'elle produit tous les ans, elle augmente de plus en plus sa disposition à en produire, comme si en effet elle avoit plaisir à suivre sa pente; mais si on luy veut faire changer de fonction, & qu'au lieu d'herbe on la veuille forcer à donner du Seinfoin, ou du Bled, ou quelque autre grain qui luy est étranger, on ne sera pas long-temps à s'apercevoir, que premierement elle commence à ne plus faire si bien qu'elle avoit accoutumé, & qu'enfin elle vient à ce point de faire dire, qu'elle est usée, & qu'il luy faut quelque secours pour la remettre en vigueur, ou autrement elle sera quelque temps presque inutile; peut-être qu'aussi les terres où le Seinfoin, le Bled, & les autres grains viennent d'eux-mêmes, (car apparemment ces premiers grains sont venus naturellement & sans industrie dans quelques terres) peut-être, dis-je, que ces terres à grain pourroient plus facilement s'user à faire du Foin, qu'à continuer de les produire: il est donc constant par l'expérience de tous les Laboueurs, qu'on voit souvent des terres usées.

Sponte sua  
quæ se tol-  
lunt in lu-  
minis auras,  
infæcunda  
quidem; sed  
læta, & for-  
tia surgunt,  
quippe solo  
natura sub-  
est. Georg. 2.

J'ajoute que selon la plus grande, ou la moins grande quantité de sel, qu'il faut à chaque Plante en particulier, car elles n'en consomment pas toutes également, certaine terre qui en est abondamment pourvûë; poussé sans s'user si-tôt plusieurs différentes sortes de Plantes, & quelquefois toutes ensemble, & en même temps, néanmoins les bons fonds de Pré, où chaque endroit est plein d'une infinité de différentes Plantes, toutes également vigoureuses; quelquefois, & c'est quand le fond n'est que médiocrement bon, cette terre n'en produit plusieurs qui successivement les unes après les autres, comme on le voit aux petits Bleds, l'Orge, l'Avoine, &c. qu'on sème dans les terres qui viennent de porter le Froment, le Seigle, & qui n'étant pas capables d'en produire si-tôt d'autres semblables, ont encore dequoy pour en produire de moindres.

La même chose se doit dire d'une terre qui a été long-temps en Vignoble, en Fûtaye, en Arbres fruitiers, &c. en effet si on y détruit ces sortes de Plantes, il ne faut pas s'attendre qu'elle puisse réussir à l'employer tout incontinent de la même manière qu'elle étoit, puisqu'elle est usée à cet égard; cependant elle ne l'est pas si absolument, qu'elle ne soit encore en état de faire quelque autre chose; elle pourra même réussir pour un temps à la production de Plantes plus petites, & moins voraces, par exemple des herbes potageres, des Pois, des Fèves, &c. mais enfin elle viendra à essuyer la condition commune de toutes les terres, qui est de devenir usées.

C'est icy où le Jardinier doit faire voir, s'il est habile; car il doit avoir une application perpétuelle pour remarquer, de quelle manière toutes les Plantes de son Jardin viennent, afin de ne point perdre de temps à employer sa terre en choses, qui cessent de bien faire; il ne laissera pas pour cela aucune partie de son Jardin en friche, il se contentera seulement de faire changer de place à ses Legumes, & à ses semences; sa terre n'est jamais si usée, c'est-à-dire si épuisée, & si éffritée, qu'elle doive demeurer entièrement inutile; ainsi il luy sera produire de toutes choses les unes après les autres, pourvû qu'il ne la laisse pas manquer de quelques secours, qui luy sont nécessaires; si toutefois il étoit obligé de remettre des choses semblables à la place des anciennes, par exemple des Arbres nouveaux à la place de ceux qui sont morts, il y a quelque ouvrage à faire, & quelque économie à pratiquer; j'en parleray cy-après, & de plus la manière de bien employer les terres est amplement examinée dans le Traité du Potager.

## SECTION NEUVIÈME.

*Des terres reposesées.*

Ces terres de terres reposesées font juger, que les terres ont besoin quelquefois de repos, & que par ce repos elles se rétablissent, soit que les influences des Astres, & sur tout les pluyes fassent cette réparation si utile, (elles y contribuent assurément beaucoup) soit plutôt que ces terres aient en soy un fond de fécondité naturelle avec une faculté, non pas véritablement de rendre cette fécondité inépuisable, mais de la rétablir, & de la reproduire, quand après avoir été altérée à force de productions continuelles, on laisse pour quelque temps la terre en repos, comme si en effet on l'abandonnoit à sa discrétion, & qu'on la crût capable de connoître son mal, & d'y apporter le remède; c'est ainsi que les Philosophes attribuent à l'air une force élastique, & pour me servir d'un exemple plus sensible; c'est ainsi que l'eau a en soy un fond de fraîcheur naturelle avec un principe de rétablir, & reproduire cette fraîcheur, quand après que le feu, ou le Soleil l'ont échauffée, on l'éloigne ensuite hors de leur portée; constamment la chaleur luy est étrangère, & pour ainsi dire ennemie, si-bien qu'elle tient cette eau dans un état violent; mais quand on l'éloigne de ce qui luy cau-

soit,

soit, & entretenir cette chaleur, & que par ce moyen on la laisse pour ainsi dire en repos, elle détruit ce qui la rendoit défectueuse, & redevient petit à petit fraîche comme auparavant, c'est-à-dire qu'elle recouvre la perfection, qui est naturelle à son être, & à son temperamment.

Ainsi la bonne terre étoit altérée par la nourriture de quelques Plantes, qui luy étoient étrangères, & qui épuisoient en même temps & tout son ancien sel, & même tout le nouveau, à mesure qu'elle le reparoit; mais si on vient à la décharger de ces Plantes, & qu'on la laisse quelque temps sans luy rien demander, c'est-à-dire qu'on la laisse en repos, elle se rétablira dans sa fécondité naturelle, & particulièrement si pour de petites Plantes ordinaires on y mêle un peu de secours de bon Fumier, jusques-là même que le chaume, qu'on y laissera pourrir, ou qu'on y brûlera, luy donnera de nouvelles forces.

La nature nous fait voir en cela une véritable circulation, comme je l'expliqueray cy-après dans le Chapitre des amendemens.

Sæpe etiam  
steriles incen-  
dere  
profuit a-  
gros, Georg.  
1.

SECTION DIXIÈME.

*Des terres portées.*

Il y a peu de choses à dire sur le fait des terres portées, si ce n'est que c'est une nouveauté introduite de nos jours dans le Jardinage; l'Auteur des Georgiques, qui a si exactement traité de la différence des terres, n'a fait aucune mention de celle-cy; on ne vient d'ordinaire à cet expédient de faire porter des terres que quand on veut faire un Jardin dans un endroit, qui n'a aucune terre, ce qui n'arrive pas souvent au moins pour de grands Jardins, ou que quand on veut changer quelque endroit de tranchée, qu'on a lieu de juger être usé; on va donc prendre des terres dans un lieu, où il y en a de fort bonnes, malheur à celuy, qui étant réduit à faire la dépense du transport n'en choisit que de mauvaises; je croy qu'il arrive à peu de gens de faire une si lourde faute.

Les bonnes terres trouvent ce semble quelque augmentation de bonté dans ce transport, & voilà ce qui fait dire, tel & tel Jardin ne sçauroit être mauvais, puisqu'il n'y a que des terres portées, la raison de cette amélioration par le transport n'est pas moins difficile à rendre, que celle de l'amendement, qui vient de brûler les chaumes; le Poëte en rend quatre sans se déterminer sur aucune, voulant peut-être nous insinuer, qu'il les juge toutes également bonnes; ainsi il me paroît constant, que les terres augmentent de bonté par le transport, soit que dans le grand remuement l'air les pénétrant davantage y réveille quelque principe de vigueur, qui étoit caché, soit que cet air-là les purifie des mauvaises qualitez qu'elles avoient contractées, soit enfin qu'il les rende plus meubles, & plus pénétrables aux racines, qui vont pour ainsi dire cherchant à vivre par tout, où il y a quelque aliment nouveau à prendre.

SECTION ONZIÈME.

*Des terres neuves.*

Reste à dire ce que c'est que terres neuves, je veux dire terres qui n'ont jamais vû le Soleil; c'est un secours nouvellement introduit dans nos Jardins, & apparemment aussi inconnu dans l'ancienne Agriculture, que celuy des terres portées, dont il n'est non plus fait aucune mention dans les Auteurs; nous en faisons un cas très-particulier, & dans la vérité nous n'en sçaurions trop faire, puisqu'il est vray que ces terres neuves ont non seulement tout le premier sel, qui leur a été donné au moment de la création, mais aussi la plupart de celuy des terres de la superficie, lequel



lequel est venu à celle de dessous y étant porté par le moyen de l'eau des pluyes, ou des arrosemens, dont la pelanteur la fait descendre par tout où elle peut penetrer; ce sel se conserve dans ces terres cachées, jusqu'à ce que revenant elles-mêmes superficielle, l'air leur donne une disposition propre à employer ce sel avec éclat la fécondité; dont elles sont dotées; en effet elles ne sont pas pour ainsi dire si-tôt en liberté d'agir, qu'elles produisent des Vegetaux d'une beauté surprenante.

Il n'est pas difficile d'entendre ce que c'est que terres neuves; toutes les terres l'ont été originaiement, c'est à-dire au moment de leur creation, Dieu par son commandement leur ayant fait le don de la faculté de produire, qui n'avoit point encore été mis en usage: depuis ce temps-là toutes les terres de la superficie de ce corps terrestre ne peuvent plus être appellées neuves, puisque toutes celles qui ont été capables de produire, n'ont pas cessé d'agir jusqu'à présent; mais parce qu'il y a bien des endroits, où le fond de la terre à deux, ou trois pieds de la superficie est toujours demeuré sans action, & d'autres où la superficie même a été empêchée d'agir, cela fait que nous avons des terres neuves, pour nous en servir dans nos besoins; ainsi ce que nous entendons par terres neuves ce sont simplement celles, qui n'ont servy à la nourriture d'aucune Plante, par exemple celles qui sont au dessous de trois pieds de la superficie, jusqu'à quelque profondeur que ce puisse être, pourvu qu'elles soient effectivement terres; ou bien nous entendons celles, qui ayant déjà nourry plusieurs Plantes, ont été ensuite long-temps sans en nourrir d'autres, par exemple celles, sur lesquelles on est venu à faire des édifices: nous disons, & c'est l'expérience qui nous l'apprend, que dans les premières années les unes, & les autres de ces terres sont merveilleuses, & particulièrement pour nos Jardins; toutes sortes de Plantes, & de Legumes y embellissent, croissent, & grossissent à vûe d'œil; & si nous y plantons des Arbres, pourvu qu'ils soient bons en soy, & qu'ils ayent été bien plantez, il y en a peu qui n'y réussissent, au lieu que dans celles, qui sont méchantes, ou qui sont effectivement usées, il en meurt la plupart, quel que bien conditionnés qu'ils soient, & quelque soin qu'on ait pris à les bien planter.

Les yeux ne sont point capables de distinguer, si une terre est ou neuve, ou usée; la connoissance de leur mérite doit venir d'ailleurs; les unes & les autres se ressemblent extrêmement, & on pourroit dire avec assez de raison, que les terres qui sont méchantes, soit pour l'avoir toujours été, soit pour l'être devenues, sont à peu près comme la poudre à canon, qui est ou méchante, ou éventée; le feu n'y sçaitroit prendre, & cependant elle ressemble entierement à la bonne; ainsi les terres, qui sont ou naturellement méchantes, & infertiles, ou qui ayant été bonnes se trouvent enfin usées; comme elles n'ont pas dequoy être animées, quand la chaleur, & l'humidité leur viennent, elles demeurent comme mortes auprès d'un secours, qui en animeroit d'autres; si bien que ne contribuant nullement à l'action des vieilles racines des Arbres, celles-cy enfin pourrissent, & avec elles pourrit tout le reste du corps de l'Arbre, comme je l'ay amplement expliqué dans mes reflexions sur le commencement de la Vegetation.

D'où il s'ensuit, que premierement il est agreable de faire de nouveaux Plans dans de bonnes terres neuves, & qu'en second lieu tous ceux, qui font des Jardins nouveaux, devoient assurément avoir cette precaution d'en faire preparer une maniere de Magazin, afin d'y avoir un recours aisé, & commode, quand ils ont besoin de replanter quelques Arbres nouveaux, ce qui arrive assez souvent; la place des Allées, ou tout au moins la place d'une partie est tres-propre pour ces sortes de provisions, & je m'en sers pour cela, au lieu de faire comme on fait d'ordinaire, c'est-à-dire de les remplir toutes des gravois, & ordures qu'on aura sorties des carrez, & des tranchées; combien de fois voit-on arriver, que faute d'une telle facilité pour des terres neuves, qu'il faudroit remettre dans les tranchées, & qu'on y remettroit, si on en avoit, on perd son temps, son argent, & son plaisir à refaire de nouveaux Plans

Plans à la place des vieux, qui sont morts; en effet il en réchape tres-peu dans ces fortes de terres vieilles, & mal conditionnées.

Je ne puis m'empêcher d'avoir grande pitié de ceux, qui manquent icy d'une prevoiance si utile, & si nécessaire.

Avant que de finir ce que j'avois à dire sur le fait des terres, il faut que je dise un mot de la couleur, qui fait assez souvent juger de leurs bonnes; ou de leurs mauvaises qualitez.

SECTION DOUZIEME.

De la couleur des bonnes terres.

J'AY déjà dit plusieurs fois, que la marque la plus essentielle, & la plus assurée de la bonté d'un fond de terre étoit celle, qui se prend de la beauté naturelle de ses productions; on voudroit bien encore établir une autre marque certaine sur la couleur, & dire, que la grise noirâtre fait une preuve convaincante en cette matière, aussi bien qu'elle y fait le plus grand agrément pour la vûë.

Ce n'est pas seulement de nos jours que cette question a été agitée; les grands Auteurs de l'antiquité y ont fait reflexion devant nous; pour moy je n'ay aucune prevention sur cela, ayant vû qu'il est de bonnes, & de mauvaises terres de toutes couleurs; mais constamment cette grise noirâtre, qui plaît le plus, & qui a mérité l'approbation des siècles passez, est d'ordinaire à cet égard un des meilleurs signes de bonté, sans être pourtant infallible; nous en voyons quelquefois de rougeâtres, & de blanchâtres, qui sont merveilleuses, mais rarement en voyons nous de blanches, de qui on puisse dire la même chose, comme aussi en voyons nous de noires soit sur le haut de quelques montagnes, soit dans de certains valons, lesquelles sont tres-infertiles; c'est une maniere de sablon mort, qui ne peut tout au plus produire que des Genets, & des Bruieres.

Nigra ferè  
& presso  
pinguis sub  
vomere ter-  
ra. Georg. 2.

Il en faut donc venir à dire, que la véritable marque pour bien connoître la terre n'est point la couleur, dont elle est, non pas même la profondeur; il n'y a en effet que les productions, qu'elles font belles naturellement: ce sont elles seules, qui doivent faire décider à cet égard, par exemple en pleine campagne ce sera de ces bons herbages, que les animaux mangent volontiers; ce sera des ronces, & des hiebles; en Potagers ce sera de gros Artichaux, de grosses Laituës, de grandes Oseilles, &c. ce sera sur tout, comme il a été dit cy-dessus, des Arbres bien vigoureux, ce sera de grands jets, qu'on leur voit faire, ce sera des feuilles fort larges, & fort vertes, dont ils sont garnis, &c. & voilà ce que nous devons regarder comme des témoins irreprochables, & à la déposition desquels il faut absolument se tenir, sans se fier entièrement à aucun autre; la grosseur, ou la petitesse des Fruits sont bien quelque chose à cet égard, mais on n'en peut pas tirer une conviction manifeste; nous voyons souvent des Fruits fort gros sur des Arbres foibles, & des Fruits fort menus sur des Arbres qui se portent bien; j'explique ailleurs les raisons d'une si grande différence.

Triste homi-  
nibus, qui  
sunt in  
vitiis, non  
sunt in  
vitiis.

Triste homi-  
nibus, qui  
sunt in  
vitiis, non  
sunt in  
vitiis.

CHAPITRE V.

De la situation que demandent nos Jardins.

APRES avoir assez amplement expliqué ce qui regarde le fait particulier des terres, jereviens à traiter des autres conditions nécessaires pour la perfection des



des Jardins fruitiers & potagers ; dont la seconde me paroît être celle de situation.

Il y a une distinction à faire , sçavoir s'il est question d'un simple Potager sans aucun mélange de Fruit excepté ceux qui sont rouges , Fraises , Framboises , Cerises , Groseilles , car ils font une partie du Potager ; ou si d'un simple Fruitier ; sans qu'il y soit mention d'aucuns Legumes ; il arrive quelquefois qu'on fait le Fruitier en un endroit , & le Potager en un autre , ou si enfin ce Jardin doit être composé de l'un & l'autre.

Au premier cas , où il ne s'agit que d'un simple Potager , sans doute que les Valons sont preferables à toute autre situation , ils ont d'ordinaire tout ce qui est à souhaiter pour un bon fond , ils sont propres à être une excellente Prairie , la terre y est meuble , elle est apparemment d'une suffisante profondeur , elle est engraisée de tout ce qu'il y a de bon sur les montagnes voisines , les beaux Legumes y viennent aisément , & abondamment , les Fruits rouges y acquierent la douceur , & la grosseur , qui les rendent recommandables , les arrosemens y sont sans doute aisez , les sources , & les petits ruisseaux ne manquent guères de s'y trouver , mais ils ont un grand inconvenient à craindre , qui sont les inondations : quand ce malheur-là survient , il se sauve peu de ces Plantes , qui doivent durer plus d'un an dans la terre : les Asperges , les Artichaux , les Fraisières trouvent leur destruction dans le séjour d'une eau débordée , ainsi tout l'avantage , qu'un bon valon promet , est infiniment combattu par la desolation ; dont il est menacé.

Au second cas , où il ne s'agit que d'avoir de bons Fruits ; & d'en avoir de bonne heure , constamment tous les terrains un peu secs , & élevez l'emportent sur les autres , supposé toujours que le fond en soit bon , & assez profond ; les principaux Fruits y ont peut-être moins de grosseur , mais aussi ils sont recompensez par le beau coloris , par le bon goût , & par la maturité avancée ; quelle difference entre les Muscats de ces sortes de situation sèches , & les Muscats des vallées humides ; à dire le vrai les Muscats sont la pierre de touche , qui fait juger , si le Jardin est bien ou mal situé ; de quel mérite sont les Epines d'Hyver , les Bergamottes , les Lansac , les Petitons , les Louises-bonnes , &c. venues dans un terrain élevé au prix de ces mêmes especes de Poires nourries dans un fond de Prê ; ces sortes de Fruits sont une autre preuve convaincante sur le fait de la situation du Fruitier.

Mais enfin s'il est question de ces sortes de Jardins , qui sont desirés de la plupart du monde , c'est-à-dire de ces Jardins , où l'on veut avoir & Fruits , & Legumes , le choix n'est pas difficile à faire : ce sont assurément les my-côtes , qui fournissent tout ce qui est nécessaire pour l'un & pour l'autre , supposé toujours que les conditions du bon fond s'y rencontrent ; cela étant la terre n'y est jamais ny trop sèche , ny trop humide ; les eaux de la montagne y coulent sans cesse , & n'y sejournant point y font le temperament , qui luy est nécessaire ; la chaleur du Soleil y fait son devoir sans être combattu du froid , qui est inseparable des lieux marécageux ; mais ces my-côtes , pour être entièrement comme nous les souhaitons , ne doivent pas être trop roides ; les avalaisons des orages , que les Eftes ont coutume de fournir , y seroient de trop grands defordres ; ce sont de ces my-côtes , où la pente est presque imperceptible , où chaque coup de tonnerre ne fait pas craindre de fâcheuses suites , & où l'on n'a pas le déplaisir de voir tantôt ses Arbres arrachez par les ravines , tantôt les terres du haut emportées en bas , tantôt les Allées entièrement ravagées , enfin toute la propreté , l'agrément , & l'utilité renversées. Il seroit veritablement à souhaiter , que tous les Jardins des honnêtes gens eussent de ces situations heureuses ; mais comme on n'a pas toujours cette bonne fortune , & que souvent on est réduit à en faire les uns au milieu de grandes Plaines , & c'est ce qui est le plus ordinaire , les autres sur des montagnes , les autres enfin dans des Valons ; nous dirons cy-après ce qu'il est nécessaire d'y ménager , pour y réussir tout le mieux qu'il est possible.

CHA

Avantages ordinaires dans les terres qui sont à my-côte.

## CHAPITRE VI.

*Des expositions de Jardins tant en general, qu'en particulier, avec l'explication de ce que chacune peut avoir de bon & de mauvais.*

CE n'est pas assez que le fond d'un Jardin soit bon, & bien situé, il faut encore que ce Jardin soit bien exposé; on ne peut point dire qu'une my-côte mal exposée soit une situation bien avantageuse; or il y a regulierement quatre sortes d'expositions sçavoir, le Levant, le Couchant, le Midy, & le Nort, toutes faciles à entendre par les noms, qui leur ont été donnez; avec cette circonspection, que chez les Jardiniers ces termes, Levant, Couchant, Midy, & Nort, signifient tout le contraire de ce qu'ils signifient chez les Astrologues, & les Geographes; car ceux-cy ne regardent que les endroits, où le Soleil paroît actuellement, & non pas les endroits, que ses rayons éclairent; ils donnent par exemple le nom de Levant à l'endroit, où ils voyent lever le Soleil, le nom de Couchant à l'endroit, où ils le voyent coucher, & c. mais les Jardiniers ne regardent particulierement que les endroits de leur Jardin, sur lesquels le Soleil donne, & de quelle maniere dans tout le cours de la journée il y donne, soit à l'égard de tout le Jardin, soit à l'égard de quelqu'un de ses côtes; par exemple à l'égard des côtes, si les Jardiniers voyent que le Soleil à son lever, & pendant toute la premiere moitié du jour continué de luire sur un côté; ils appellent ce côté le côté du Levant, & c'est en effet en matière de Jardins le véritable Levant, en forte que, si le Soleil y commence plus tard, ou y finit plutôt, cela ne se doit point appeller Levant; & par la même raison ils appellent Couchant le côté, sur lequel le Soleil luit pendant toute la seconde moitié du jour, c'est à dire depuis midy jusqu'au soir, & selon le même usage de parler ils appellent Midy l'endroit, où le Soleil donne depuis environ neuf heures du matin jusqu'au soir, ou même l'endroit où il donne le plus long-temps dans toute la journée à quelque heure qu'il commence, ou qu'il cesse d'y donner; enfin ils appellent le côté du Nort celui qui est opposé au Midy, & qui par consequent est l'endroit le moins favorisé des rayons du Soleil; car il n'en jouit peut-être qu'environ une, ou deux heures le matin, & autant sur le soir; voilà donc au vray ce que c'est qu'expositions en fait de Jardinage, & particulierement en fait de murailles de Jardins, & par là on entend ce que veut dire cette maniere de parler si ordinaire parmy les Jardiniers, mes Fruits du Levant sont meilleurs que ceux du Couchant; mes Espaliers du Levant sont moins souvent arrosez de pluyes, que ceux du Couchant, & c.

De plus ces noms d'expositions marquent encore, quels sont les vents, qui peuvent le plus, ou le moins donner sur de tels Jardins, & par consequent leur faire plus, ou moins de prejudice; car les vents à l'égard des Jardins, & sur tout pour les Arbres, sont presque tous à craindre; mais véritablement les uns plus, les autres moins, & cela eu égard aux différentes saisons de l'année.

Or quoy qu'on puisse dire, qu'en quelque situation que soit un Jardin, il a nécessairement tous les aspects du Soleil, & que par consequent il est en état de jouir des faveurs de toutes les expositions, & de craindre aussi la disgrâce de tous les vents, cependant de l'aveu de tout le monde il est certain, qu'il y en a de mieux exposez les uns que les autres; & cela s'entend particulierement de ceux, qui sont sur des côtes, dont les uns sont éclairés du Soleil Levant, les autres du Couchant, les uns au Midy, les autres au Nort; car pour les Jardins qui se trouvent dans les Plaines,

Triste lupus  
stabilis ma-  
turis frugi-  
bus imbres,  
arboribus  
venti, &c.  
Virgil. bucc.  
Ecl. 3.

& qui ne sont à couvert ny de montagnes, ny de hautes fustayes, ny de grands bâtimens, la difference de ces expositions n'en est pas si sensible.

L'usage de parler pour marquer les expositions en fait de chaque Jardin pris tout ensemble, & sans distinction particuliere de côtez; cet usage de parler dis-je veut, qu'on les doit entendre par rapport à l'exposition de tout le côteau, où ces Jardins se trouvent situez, comme l'usage de parler des expositions de murailles en particulier veut, qu'elles dépendent de quelle maniere chacune est éclairée du Soleil dans le cours de la journée; ainsi par exemple, quand en parlant d'un Jardin situé sur un côteau on dit, qu'il est au Levant, cela veut dire, que le Soleil y donne tout aussitôt qu'il se leve, & n'y est presque point l'après-dinée, & quand on dit mon Jardin est en plein Midy, cela veut dire que le Soleil y donne tout le jour, ou tout au moins depuis neuf à dix heures du matin jusqu'au soir, & par la même raison quand on dit un tel Jardin est au Couchant, c'est-à-dire que le Soleil ne commence véritablement à y donner que sur le midy, mais aussi qu'il n'en part plus jusqu'à ce qu'il se couche.

Presentement qu'il est bien entendu ce que c'est qu'expositions, si on veut décider, quelle est la meilleure des quatre, soit en general pour tout le Jardin, soit en particulier pour chacun de ses côtez; il faut premièrement sçavoir, que celle du Midy, & celle du Levant sont du consentement de tous les Jardiniers les deux principales, & partant elles l'emportent sur les deux autres; il faut aussi sçavoir que celle du Couchant n'est point mauvaise, & qu'au moins elle est beaucoup plus considerable que celle du Nort, qui est par consequent la moins bonne de toutes.

En second lieu pour décider entre les deux principales, quelle est celle qui vaut le mieux; il faut pour cela distinguer le temperament des terres: car si elles sont fortes, & par consequent froides, celle du Midy leur vaut mieux; si elles sont un peu legeres, & par consequent chaudes, celle du Levant leur sera plus favorable.

L'exposition du Midy en toutes sortes de terres est d'ordinaire propre à conserver les Plantes des rigueurs de l'Hyver, à donner du goût aux Legumes, & aux Fruits, & à avancer tout ce qui dans chaque saison doit venir de bonne heure; & partant si elle est favorable en toutes sortes de terres, elle doit à plus forte raison l'être en terres fortes, qui ne sçauroient presque agir, si le Soleil ne les anime d'une chaleur extraordinaire, & en effet c'est l'exposition qu'il y faut affecter, autant qu'il est possible; il n'en est pas de même en fait des terres legeres, & sur tout dans les climats chauds; elle est sujette à y brûler tellement les Plantes en Esté, que les Potageres y deviennent inutiles, elle y engendre mille Pucerons qui percent, ou reproquent les feuilles, elle empêche que les Fruits n'y approchent de la grosseur, qui leur convient, & par là en diminue le bon goût, & souvent même elle les fait tomber avant le temps, ce qui arrive quelquefois en ce qu'elle altere les branchas, les feuilles, ou même la queue de ces Fruits, comme nous le voyons au Muscat, aux Pêches, & quelquefois aussi en ce qu'elle endure trop la peau de chaque Fruit, jusques-là même que souvent elle la grille, & la gerce; en effet combien de Pêches, & de Figues d'espaliers perissent ainsi par des chaleurs excessives: cela étant il n'est pas difficile de décider sur le choix de ces deux expositions, en égard à la difference des terres; il faut donc souhaiter celle du Midy dans les lieux froids, & humides, & ne la pas tant affecter dans les fonds arides, & sablonneux.

Generalement parlant cette exposition du Midy est à couvert des vents du Nort, qui par leur froideur ordinaire sont toujours cruels, & funestes à toutes sortes de Jardins, & c'est ce qui souvent la fait par tout rechercher preferablement à celle du Levant: mais aussi est-il constant, qu'en terres legeres celle-cy étant, comme elle est, favorisée des rosées de la nuit, & des premiers rayons doux, & benins du Soleil levant, elle y fait des biens admirables soit pour la maturité, la grosseur, & le bon goût, soit pour la conservation des Arbres, & des Legumes, &c. soit sur tout

parce que pour comble de bonheur elle défend du vent de Galerne; ce vent prend sa naissance entre le Couchant & le Nord, & comme regulierement il souffre au Printemps, il est ordinairement suivi de gelées blanches, qui font de grandes destructrices de Fleurs, & de Fruits aux Arbres fruitiers, où elles peuvent donner, & cette considération fait que même en terres fortes on n'a pas trop de peine à se contoler de n'y avoir que l'exposition du Levant, mais toujours sûrement je la croy la meilleure pour les terres legeres.

Quoy que sans hesiter j'aye preferé l'exposition du Couchant à celle du Nord, la dernière étant constamment la plus mauvaise des deux; cependant en fait de ces climats, où la chaleur étant excessive brûle, & ruine absolument tout ce qui est trop long-temps éclairé du Soleil, celle du Nord doit avoir la preference sur l'autre; en effet nos Jardins n'ont besoin que d'une chaleur moderée pour nourrir doucement ce qu'ils produisent, & sur tout pour conduire les Fruits en parfaite maturité, & par consequent dans les climats où le Soleil paroît trop violent, j'affecterois plus volontiers une exposition de Nord, qui n'auroit par exemple que quatre à cinq heures de Soleil Levant, & autant de Couchant, que toute autre, soit celle qui la brûleroit presque tout le long du jour, soit celle qui n'y donneroit que pendant la moitié; & même sûrement en ces sortes de climats chauds il ne faut à l'Espalier du Midy nuls de nos Fruits à pepin, ou à noyau; ils sont trop delicats pour cela, il n'y faut que des Orangers, des Citronniers, des Grenadiers, des Figueurs, des Muscats, &c. & même il y faut conserver la plus grande partie des feuilles, les autres expositions pourrout être assez bonnes à ces Fruits tendres, qui ne peuvent souffrir celle du Midy.

Après avoir vû les avantages qu'on peut esperer des bonnes expositions, voicy les inconveniens qu'on y doit craindre, mais comme ils n'y sont pas infailliblement ordinaires, il faut à la verité y être préparé, mais cependant s'en consoler, s'ils arrivent, vû l'impossibilité des remedes.

L'exposition du Midy generalement parlant est sujette à de grands vents depuis la my-Aoust jusqu'à la my-Ôctobre, si bien que souvent il en tombe beaucoup de Fruits, les uns avant qu'ils aient leur grosseur, ni qu'ils aprochent de leur maturité, les autres même étant mûrs y tombent, & se cassent; ainsi on a le déplaisir d'en voir la plûpart miserablement perir, au lieu de parvenir à faire leur devoir, qui est de nourrir, & recompenser le Maître du Jardin; d'où vient qu'en tels Jardins directement exposez aux vents de Midy, mais qui d'ailleurs ont les avantages tant eslimez en Jardinage, en tels Jardins, dis-je, les Espaliers sont fort à souhaiter; les Buifons s'y défendent assez bien, mais les Arbres de tige y sont fort à plaindre, & sur tout ceux des especes, dont les Fruits tiennent peu à la queue, par exemple les Virgoulés, les Vertelongue, les Saint-Germain, &c. ainsi il n'y en faut gueres mettre de ceux-là, & se contenter d'y en avoir de ceux, qui ont le don de resister mieux à la violence des vents; par exemple les Espine, les Ambret, les Leschafferie, les Martin-sec, &c. ou s'en tenir à ceux d'Esté, qui sont bons dans le temps de leur chute; sçavoir les Cuiffe Madame, les petit Muscat, les Blanquets, les Robine, les Rouffelets, &c.

Et jam. ma-  
turus me-  
tuendus Ju-  
piter vuis.  
Virg. Georg.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.  
10.  
11.  
12.

L'exposition du Levant; quelque merveilleuse qu'elle soit, ne manque pas d'avoir ses affections quelquefois; au Printemps elle est sujette à des vents de Nord Est, c'est-à-dire vents de bize fort secs, & fort froids, vents qui broüissent les feuilles, & les jets nouveaux, & sur tout à l'égard des Pêchers; ils sont même souvent tomber beaucoup de Fruits à pepin, & à noyau, & particulièrement des Figuees naissantes, dans le temps que leur grosseur déjà raisonnable commençoit à donner de grandes esperances de bonne récolte; ces vents de bize ne sont pas les seuls ennemis de cette exposition, ce qui l'incommode encore beaucoup, & sur tout pour les Espaliers du Levant, c'est d'être privez du benefice des pluyes, qui ne venant gueres que

du Couchant ne scauroient donner jusques dans les pieds des murs, & ainsi les Arbres y ont à souffrir d'une sécheresse qui leur est mortelle, si on n'y remédie par les expédiens, que j'ay expliquez dans le Traité des Espaliers.

L'exposition du Couchant craint non seulement & au Printemps le vent de galerne, vent si pernicieux pour les Arbres en fleur, & en Automne les vents de la saison, ces grands abateurs de Fruits, mais aussi, & cela particulièrement dans les terres humides & froides, elle craint les grandes pluyes, qui d'ordinaire venant frequentes du côté du Soleil Couchant y font assez souvent de grandes desolations; d'unautre côté dans les terres sèches, & legeres ces sortes de pluyes y reparent les défauts de la sterilité, & rétablissent tout le mal, que la sécheresse y avoit pu faire.

A l'égard de l'exposition du Nord en fait d'Espaliers, si d'un côté elle est tolérable pour tous les Fruits d'Esté, & pour quelques-uns d'Automne, que n'a-telle point à craindre pour la beauté, & le bon goût de ceux d'Hyver: mais aussi quels avantages n'a-t-elle point pendant les grandes chaleurs pour les Legumes; & pour les Fruits rouges, qu'on veut faire durer long-temps, sçavoir les Fraizes, Framboises, Groseilles, &c. c'est une matiere que j'ay encore amplement expliquée tant dans le Traité du Potager, que dans l'usage, & l'employ qu'on doit faire de chaque muraille de Jardin en particulier.

Enfin ce qui résulte de ce petit Traité des expositions est, que chacune a son bien, & son mal; il faut sçavoir profiter de l'un, & se défendre de l'autre tout le plus qu'il sera possible à nôtre industrie.

## CHAPITRE VII.

*De la troisième condition, qui demande dans nos Jardins la facilité des arrosemens.*

*Aqua nutrit  
omnium  
virgulo-  
rum, & di-  
versos singu-  
lis usus mi-  
nistrat, &c.  
Ex D. Hiero-  
nimo.*

C'Est une chose constante, & universellement établie, qu'il n'est point possible d'avoir un beau & bon Jardin, & particulièrement pour un Potager, à moins que pendant une grande partie de l'année on ne les garantisse de leur grande ennemie, qui est la sécheresse; le Printemps, & l'Esté sont sujets à de grandes chaleurs, & à de grands hâles; & par conséquent tous les Legumes de la saison, qui doivent être parfaits, & abondans, ne peuvent donner aucun plaisir, s'ils ne sont grandement humectez; ils ne profitent & n'acquierent qu'à force d'eau les bonnes qualitez, qu'ils doivent avoir, c'est-à-dire de la grandeur, de la grosseur, de la douceur, & sur tout de la delicatesse; c'est-à-dire de la tendreté, s'il est permis d'user d'un tel terme, qui paroît encore barbare; mais qui cependant étant fort significatif nous seroit extrêmement nécessaire; je dis donc que les Legumes courent toujours risque d'être petits, amers, durs, & insipides, quand ils n'ont pas le secours des grosses, & longues pluyes, qui d'ordinaire sont assez incertaines, ou qu'au moins ils n'ont pas celui des grands, & frequens arrosemens, dont nous devons être les maîtres.

Et même quelque pluye qu'il fasse, qui véritablement pourra être favorable aux petites Plantes, comme sont Fraises, Verdures, Pois, Fèves, Salades, Oignons, &c. il y a cependant d'autres Plantes dans nos Jardins, qui demandent quelque chose de plus, par exemple des Artichaux d'un an, ou de deux, qu'il faut régulièrement arroser deux ou trois fois la semaine à une cruchée dans chaque pied; que si pour ces Artichaux on s'attend, que quelques pluyes ayent satisfait à leurs besoins, on s'aperçoit bien-tôt qu'on est grandement trompé, les Moucherons s'y mettent; la Pomme demeure petite, dure, & sèche, & enfin les aïles ne produisent que des

feuil-

feuilles ; l'experience de ce qui se voit chez les bons Maréchez, justifie assez la necessité, & l'importance des arrosements ; quelque pluye qu'il fasse pendant l'Esté, ils ne cessent gueres d'arroser même tous leurs Jardins ; aussi voit-on que leur marchandise est beaucoup plus belle que celle des autres, qui arrosent moins.

Nous avons regulierement sept, ou huit mois de l'année, qu'il faut arroser tout ce qui est dans un Potager : il n'y a que les Asperges qui en sont exemptes, parce que ne venant à faire leur devoir qu'à l'entrée du Printemps, c'est assez pour elles que de se sentir des humiditez de l'Hyver, elles n'en ont plus besoin passé les mois d'Avril, & May ; mais comme ces deux mois sont les temps de hâle, & de sécheresse ; on est assez souvent obligé d'arroser jusqu'aux Arbres nouveaux plantez, & même quelquefois il est bon d'arroser ceux, qui ayant retenu une grande quantité de Fruit paroissent médiocrement vigoureux, & demandent quelques secours pour conduire à bonne fin la recolte, qu'ils nous preparent ; sur toutes choses ayant à faire à des terres legeres, & sèches il en faut venir à ces arrosements dans le temps du solstice d'Esté, & même il y en faut encore faire de nouveaux dans le mois d'Aoult, quand les Fruits commencent à prendre chair, & que la saison se trouve fort sèche ; autrement ils demeurent petits, & d'ordinaire pierreux, & peu agreables.

De là il s'ensuit, qu'absolument il faut de l'eau dans les Jardins, & même en assez honnête quantité, pour y pouvoir faire en temps & lieu les arrosements necessaires ; car en verité qu'est-ce que c'est qu'une terre sans eau, si ce n'est une terre la plupart du temps inutile pour le rapport, & desagréable pour la viü ; le grand secret est de choisir des situations, où on puisse avoir la commodité de l'eau ; & partant quiconque ne fait pas d'abord un capital de cet article, merite bien qu'on le blâme, ou qu'on le plaigne.

Anima mea,  
sicut terra  
sine aqua.  
Psal. Reg.

La plus ordinaire, & en même temps la plus miserable des ressources pour les arrosements est celle des puits : il faut bien en avoir, quand on ne peut rien de mieux, mais au moins les doit-on souhaiter peu profonds, car assurément il est fort à craindre que les arrosements ne soient tres-mediocres, & par consequent peu utiles, quand l'eau coûte beaucoup à tirer ; l'avantage des Pompes, quoy que souvent trompeuses, se peut bien en cela conter pour quelque chose, mais sur tout la décharge de quelques fontaines, ou même quelques fontaines conduites exprés, un canal voisiu, un petit reservoir bienourny, & bien entretenu avec des tuyaux, & des cuvettes distribuées en plusieurs carrez, sont pour ainsi dire l'ame de la vegetation ; sans cela tout est mort, ou languissant dans les Jardins, quoy que le Jardinier n'en ait aucun reproche à craindre ; mais avec cela tout le Jardin doit être vigoureux, & abondant en chaque saison de l'année, & par ce moyen combien d'honneur, & de gloire pour ceux qui sont chargez de sa conduite, mais aussi que d'opprobre, & d'ignominie pour eux, quand ils n'ont aucun pretexte pour s'excuser.

## CHAPITRE VIII.

*De la quatrième condition, qui demande que le Jardin soit à peu près de niveau dans toute sa superficie.*

IL est tres-difficile, & même assez rare de trouver des situations qui soient si égales en toute leur étendue, qu'il n'y ait nulle pente d'aucun côté, cependant il n'est pas impossible ; je ne croy pas qu'il faille beaucoup se mettre en peine d'en chercher, qui soit d'un niveau aussi égal que celui d'une Piece d'eau, mais on doit être bien aise, quand on en a d'assez heureuses pour cela ; les grandes pentes sont assurément



ment tres-importunes dans les Jardins : les ravines, qui se font dans les temps de fortes pluyes, y font de cruels degâts, & produisent de terribles ouvrages pour les rétablir ; les pantes mediocres ne font pas de grands maux, elles font même du bien, quand sur tout dans une terre sèche elles sont tournées vers une muraille exposée au Levant ; cette partie, comme nous l'avons déjà dit, se trouve rarement baignée des eaux du Ciel ; c'est celle du Couchant, où donnent la plûpart des pluyes, & ainsi une pante, qui conduit les eaux vers ce Levant, est une chose extrêmement favorable.

J'estime donc qu'autant qu'il est possible, il faut preferer une assiette qui a peu de pante, à un autre qui en a beaucoup, & qu'en tout cas, si quelqu'une est tolerable, ce n'est que celle dont je viens de parler ; jusques-là que dans les Jardins, qui péchent pour être un peu secs, ou un peu élevez, & sont d'un niveau parfaitement égal, il est expedient d'y ménager quelque pante, par exemple il en faut préparer une qui soit imperceptible, & perpetuelle dans toutes les Allées, qui regnent le long du Midy, afin que l'eau des pluyes, qui est inutile dans ces Allées, y trouve sa décharge jusques dans les pieds des Arbres de ces deux expositions.

Une telle pante artificielle produit deux bons effets, le premier en ce qu'il est à souhaiter que ces endroits-là soient toujours un peu humides, & que leur aridité, soit qu'elle vienne de la nature du fond, & de la situation, soit qu'elle vienne de l'ardeur du Soleil, puisse être par de telles eaux heureusement corrigée : & le second en ce que par ce moyen on empêche que ces eaux ne se jettent en quelque autre partie du Jardin, où elles pourroient nuire.

Que si on est indispensablement obligé de prendre pour son Jardin une situation qui ait beaucoup de pante, j'explique cy-après dans le Chapitre treizième ce que je croy devoir être fait, pour tâcher d'en corriger le défaut, autant que l'industrie est capable de le faire.

## CHAPITRE IX.

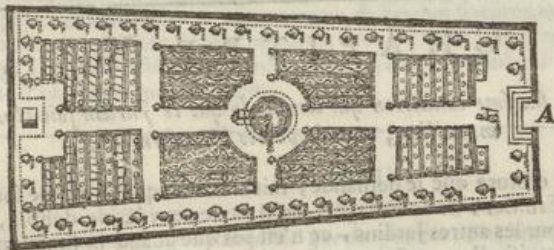
*De la cinquième condition, qui demande que la figure d'un Jardin soit agreable, & que son entrée soit bien placée.*

**J**E n'auray pas de peine à prouver que la figure de nos Jardins doit être agreable ; il est necessaire que les yeux y trouvent d'abord de quoy être contents ; & qu'il n'y ait rien de bizarre qui les blesse ; la plus belle figure qu'on puisse souhaiter pour un Fruitier, ou pour un Potager, & même la plus commode pour la culture, est sans doute celle qui fait un beau carré, & sur tout quand elle est si parfaite, & si bien proportionnée dans son étenduë, que non seulement les encoignures sont à angles droits, mais que sur tout la longueur excède d'environ une fois & demie, ou deux fois l'étenduë de la largeur, par exemple de vingt toises sur dix, ou douze, de quarante sur dix-huit, ou vingt, de quatre-vingts sur quarante, cinquante, ou soixante, &c. car il est certain que dans ces figures carrées le Jardinier trouve aisément de beaux carrez à faire, & de belles Planches à dresser ; il ya plaisir de voir de veritables carrez de Fraises, d'Artichaux, d'Asperges, &c. de grandes Planches de Cerfeuil, de Persil, d'Oseille, tout cela bien uny, bien tiré ; bien compassé, &c. ce qu'il ne scauroit faire dans les figures irrégulieres, ou au moins a-t'il toujours beaucoup de temps à perdre, quand pour en cacher en quelque façon la difformité, il tâche d'y trouver quelque chose qui approche du carré.

D'où il est aisé de conclure, combien en fait de Potagers je trouve à redire à toutes les autres figures de decoupez, de diagonales, de ronds, d'ovales, de triangles, &c. qui ne doivent en effet être reçûes que dans les Bosquets, & les Parterres, aussi sont-

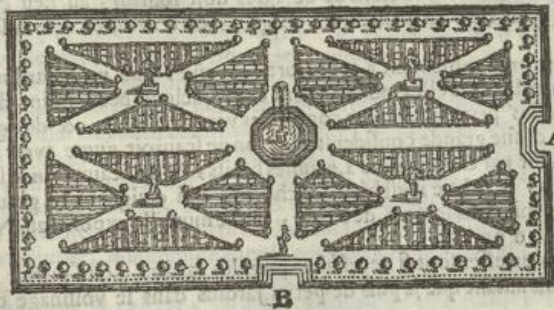
ce des lieux oûelles font en même temps & d'un grand usage, & d'une grande beauté; je ne doute pas qu'on ne soit toujours fort curieux de donner à son Jardin cette belle figure, dont il est icy question, quand on taille comme on dit en plein drap, on est à plaindre quand quelque sujettion de malheureux voisinage nous réduit à souffrir des figures estropiées, des enclaves, des côtez inégaux, &c. heureux qui peut avoir des voisins d'humeur gracieuse, & accommodante, malheureux qui en a de bourrus, & de difficile accès.

Quoyque la figure d'un carré oblong, & à angles droits soit la plus convenable, cependant j'ay fait un beau Potager de cent dix toises de long sur soixante de large, qui tire un peu à la figure. A. de Lofange; & comme j'ay disposé la principale entrée



dans le milieu du plus petit côté, à peine s'apperçoit-on de la petite irregularité, qu'un Geometrey trouveroit, & c'est une precaution grandement necessaire de cacher autant qu'on peut de certains défauts mediocres, qui se trouvent dans la place du Jardin, & de disposer les Allées, & le partage des carrez, tout de même que si tout le terrain étoit d'une figure parfaitement carrée; quoy que les angles, ny les quatre côtez n'y soient pas parfaitement égaux, cela n'empêche pas que les Planches qu'on y dresse, n'y paroissent parfaites dans leur proportion.

De plus pour l'agrément de nôtre Potager, & sur tout s'il est grand, il est à souhaiter que l'entrée soit justement par le milieu de la partie qui a le plus d'étendue, comme il paroît à la figure au point .A. afin de trouver en face une Allée, qui ayant toute la longueur du Jardin paroisse belle, & coupe le terrain en deux parties égales chacune de ces parties, qui font des carrez trop longs pour leur largeur, seront ensuite subdivisées en d'autres plus petits carrez, s'il en est besoin; cette entrée ne seroit pas si bien de se rencontrer par le milieu d'un des deux petits côtez, comme il paroît à la figure .B. une vûe qui soit longue en face, & mediocrement large sur les



côtez plaît beaucoup mieux, qu'une vûë longue par les côtez, & courte en face; cependant il arrive quelquefois que l'entrée n'a pû être autrement disposée, & il faut s'en consoler, comme aussi quoy qu'elle ne soit pas tout à fait si bien de se rencontrer par quelque encoignure, ou approchant de là; il y a toutefois de fort beaux Jardins que j'ay faits, & qui ont leur entrée dans le coin, je n'aurois pas manqué de la mieux mettre, ou placer, si la disposition du terrain l'avoit pû permettre; ce qui empêche qu'on n'y trouve à redire, c'est la belle Allée qui se présente d'abord, & qui regne le long d'un des grands Espaliers, dont la vûë se trouve fort satisfaisante, quand il est bien entretenu, telle est par l'exemple l'entrée du Potager de Rambouillet.

## CHAPITRE X.

*De la sixième condition qui demande que le Jardin soit clos de murailles, & de portes bien fermantes.*

**C**ETTE clôture que je demande, fait bien voir que je ne me soucie pas trop pour un Fruitier, & un Potager, qu'il ait de ces vûës de dehors, qui sont si nécessaires pour les autres Jardins, ce n'est pas que quand la situation le permet, je ne sois fort aise d'en profiter, mais il est vray que je demande particulièrement que mon Jardin se trouve en seureté contre les voleurs soit étrangers, soit domestiques, & que les yeux trouvent tellement de quoy se réjouir en parcourant tout ce qu'il doit avoir, que jamais il ne vienne en tête de souhaiter rien de plus divertissant.

Un Espalier bien garny, des Buissons bien faits, & bien vigoureux, toutes sortes de beaux, & de bons Fruits de chaque saison, de belles Planches, & de beaux carrez bien fournis de tous les Legumes importans, des Allées nettes, & d'une largeur proportionnée, de belles bordures qui soient toutes de choses utiles pour la maison; enfin une diversité bien entendue de tout ce qui est nécessaire dans un Potager, en sorte qu'on n'y manque de rien, tant pour avoir du hâtif, & du tardif, que pour l'abondance du milieu des saisons, ce sont-là dans la verité ce qu'on doit chercher à voir dans nos Jardins, & non pas un clocher, ou un bois en perspective, un grand chemin, ou une riviere voisine; il faut ce semble, que pour ainsi dire, la nappe soit toujours mise dans un beau Jardin, & non pas se mettre en peine de voir ce qui se passe à la campagne.

Un Potager auroit la plus belle vûë du monde, que cependant il me paroîtroit en soy fort vilain, si ayant besoin de ce qu'il doit fournir, au lieu de l'y trouver on étoit obligé ou de s'en passer avec chagrin, ou d'avoir recours à ses voisins, ou à sa bourse.

Je veux donc preferablement à toute sorte de vûë, que mon Jardin soit clos de murailles, quand même elles me devroient ôter quelque beau point de vûë, joint que l'abry qu'elles peuvent donner contre des vents fâcheux, & des gelées printanières sont icy d'une grande consideration; on ne sçauroit guere avoir de plaisir de son Jardin, avoir par exemple des Legumes hâtifs, & de beaux Fruits sans le secours de ces murailles, & même il est bien des choses, qui craignant le grand chaud auroient peine à venir dans le fort de l'Esté, si une muraille exposée au Nort ne les favorisoit d'un peu d'ombre.

Les murailles en effet sont si nécessaires pour les Jardins, que même pour les multiplier je me fais autant que je puis de petits Jardins dans le voisinage du grand, & l'utilité

l'utilité que j'en tire, est non seulement pour avoir davantage d'Espaliers, & d'abry, ce qui est tres-important, mais aussi pour corriger quelque défaut, & quelque irrégularité, qui rendroit desagréable le grand Jardin; car enfin je veux à quelque prix que ce soit avoir un Jardin principal, qui plaise & dans sa figure, & dans sa grandeur, & qui soit destiné pour les grands Legumes, & pour quelques Arbres de tige; un grand Jardin plairoit sans doute moins, si par exemple il étoit trop long pour sa largeur, ou trop large pour sa longueur, s'il avoit un coin, ou quelque biais sensible, qui le défigurât, & qui étant retranché rendroit tout le reste carré, ainsi tels Jardins venant à être rattachés soit par l'une de leurs extrémités, soit par les deux ensemble donneront lieu de faire de petits Jardins utiles, & agréables, comme j'en ay fait en plusieurs grandes maisons du voisinage de Paris.

Outre la clôture des murailles je veux encore de bonnes ferrures aux portes, afin que mon Jardinier me réponde de tout ce qui est dans le Jardin; je sçay bien qu'il en est de fort sages, & de fort soigneux, mais je sçay bien qu'il en est qui ne demandent pas mieux que d'avoir quelques pretextes.

CHAPITRE XI.

*De la dernière condition, qui demande que le Jardin Fruitier, & Potager ne soit pas loin de la maison, & que l'abord en soit aisé, & commode.*

Je sçay bien qu'à la campagne il est de grandes maisons, & de médiocres, les unes pouvant être accompagnées de plusieurs Jardins, les autres se contentant d'un seul.

A l'égard de celles qui peuvent avoir plusieurs Jardins, il est à la vérité tres-à propos que ceux qui sont destinés pour les Fleurs, & les Arbrisseaux, c'est-à-dire les Parterres soient en face du principal aspect de la maison; rien n'est plus agréable que de voir en tout temps de ce côté-là un bel émail de fleurs succédant les unes aux autres quelles qu'elles soient; ce sont plusieurs changemens de décorations sur un theatre, dont la figure ne change point, ce sont des matieres perpetuelles de plaisir tant pour la vûe, que pour l'odorat, outre que comme d'ordinaire ce Parterre est un lieu aussi public, & aussi ouvert à tout le monde que la cour même de la maison, on a sans doute la prévoyance de n'y mettre rien, dont la perte puisse inquieter.

Je veux bien donc qu'en de telles maisons le Fruitier, & le Potager ne soient pas au plus bel endroit, il est sujet à avoir beaucoup de choses quoyque nécessaires, dont la vûe, ou l'odorat ne sont pas toujours satisfaits, & sur tout il produit beaucoup de choses, qui sont pour le plaisir du Maître, & ainsi sont capables de tenter des friands indiscrets; ce sont matieres de chagrin, & de plaintes qu'il est bon d'empêcher en mettant nos Jardins hors de la portée du public.

C'est pourquoy autant que faire se peut, nous nous contentons de les établir au meilleur fond, qui sans faire tort à la place du Parterre se trouve assez près de la maison, & qui est aussi d'un abord commode, & aisé; nos anciens ont été de ce sentiment, quand ils ont dit que les pas du Maître, c'est-à-dire ses fréquentes visites faisoient un merveilleux engrais pour les Jardins; qui dit engrais, dit en même temps propreté, abondance, bonté, beauté, &c. si bien que les Jardins éloignés, ou de difficile abord sont sujets aux desordres, à l'ordure, à la sterilité, &c.

Optima  
stercoratio  
vestigia do-  
mini. Ex  
Plutarcho.

Je veux fort espérer, que comme dans le commencement de cet Ouvrage que j'ay bien osé dire, que nul ne devoit entreprendre d'avoir un de nos Jardins, s'il n'en entendoit passablement la culture, qu'aussi personne ne s'en fera, à moins qu'il ne puisse

puisse se donner le plaisir de le bien faire cultiver, & par conséquent il le voudra voir souvent, ce qu'il ne sçauroit faire, si ce Jardin est éloigné, ou d'un accès rude, & difficile.

A l'égard des maisons, qui absolument ne peuvent avoir qu'un seul Jardin, je n'estime pas qu'il puisse entrer dans la pensée de personne de l'employer tout en Buis, & Boulingrins, au lieu de l'employer en Fruits, & en Legumes; & en tel cas soit aux champs, soit à la ville, si la place du Jardin est d'une raisonnable grandeur, je trouve à propos d'en prendre un peu du plus voisin, pour en faire un petit Parterre, le reste sera pour tout ce qui est utile, & nécessaire, mais si la place est médiocre, & serrée je conseille, qu'on n'y fasse aucun Parterre, car pour moy je n'y en ferois point étant persuadé, qu'on se peut aisément passer de fleurs; prenant donc ce party d'employer son terrain en Plantes qui sont de service, on peut, & on doit affecter de mettre le plus en vûë du logis ce qui plaît le mieux de toutes les parties du Potager, & mettre le plus à l'écart ce qui pourroit blesser les yeux, ou l'odorat; les beaux Espaliers; les beaux Buissons de Fruits, les Verdures, les Artichaux, les Salades, l'action perpetuelle des Jardiniers, &c. peuvent bien occuper le voisinage de quelques fenêtres, & même pour des maisons assez considerables, aussi bien que pour des maisons médiocres.

Je suis même si persuadé du plaisir innocent, que peut donner la vûë d'un beau Potager, que dans tous les grands Jardins je conseille d'y faire quelque joly cabinet, & cela non seulement pour s'y refugier en cas d'orage inopiné, ce qui arrive assez souvent, mais aussi pour l'agrément, qu'il y a de voir à son aise cultiver une terre bien employée.

Nonobstant tout ce que je viens de dire pour un fort petit Jardin, je ne condamne nullement les Maîtres, qui suivant leur inclination affectent plus d'avoir des Fleurs, que du Potager.

Après avoir dit ce qui est à souhaiter, quand on peut choisir la place d'un Jardin, disons maintenant ce qui est à faire, quand dans la dépendance de la maison on se trouve réduit, & assujetty à quelque place quelle qu'elle soit, régulière, ou non régulière, bonne, médiocre, ou mauvaise, & suivons le même ordre que nous avons suivy dans le prétendu choix, que je viens d'expliquer.

## CHAPITRE XII.

*De ce qui est à faire pour corriger un fond, qui est defectueux soit dans la qualité de sa terre, soit dans la trop petite quantité.*

COMME l'article le plus important du Jardin Fruitier, & Potager est, que le fond en soit bon, si cependant dans l'endroit où doit être ce Jardin il y a sur le fait de ce fond quelque défaut considerable, & qui puisse être corrigé, il me semble que j'aurois tort de passer outre sans dire sur cela ce que j'y voudrois faire; or il me semble, que telles sortes de défauts se réduisent particulièrement à cinq.

Le premier est, que la terre y soit tout à fait mauvaise.

Le second qu'elle y soit médiocrement bonne.

Le troisième qu'étant assez bonne il n'y en ait pas assez suffisamment.

Le quatrième que même il n'y en ait point du tout.

Le cinquième enfin, que quelque bonne qu'elle soit, les trop grandes humiditez,

tez, auxquelles elle est sujette, peuvent la rendre incapable de profiter du soin, & de la culture d'un Jardinier habile.

Pour ce qui est du premier cas, je ne sçauois m'empêcher d'abord de plaindre ceux qui debuttent si mal, que de faire un Jardin dans un endroit, où le fond est entierement défectueux, & sur tout s'ils sont en état de le mieux placer, je les trouve en effet à plaindre premierement à cause de la grande dépense, qui est une chose que je crains particulièrement en fait de Fruitiers, & Potagers étant persuadé, que le propre de tels Jardins n'est pas de coûter beaucoup, mais de rapporter amplement, & à peu de frais: je les trouve en deuxième lieu à plaindre à cause du peu de succès, qui est infaillible en telles entreprises, & sur tout quand on n'y fait qu'à demy les ouvrages necessaires; Dieu veuille qu'il n'y ait jamais lieu de faire de telles plaintes à l'occasion de nos curieux; mais cependant s'il est inévitable de tomber dans ce premier cas, où la place du Jardin à faire n'est remplie que de tres-méchante terre, comme cela arrive quelquefois, cherchons tous les remedes qu'on y peut apporter, & tâchons de faire enfin ce Jardin dont est question, & de le rendre le moins mauvais, & avec le moins de frais qu'il sera possible.

Premierement donc si la terre est entierement défectueuse soit en ce qu'elle est puante, soit en ce que ce n'est absolument que glaize, ou argille, ou crayon, c'est à dire terre de carrière, soit en ce que ce n'est que pierre, gravois, & cailloux, soit enfin en ce que ce n'est que du sable sec de quelque couleur qu'il soit, mais toujours aussi peu fertile que celui de riviere, & que cependant la superficie se trouve à la hauteur raisonnable, où on peut souhaiter, que le Jardin soit: je diray cy-aprés ce que j'entends par cette hauteur.

Si, dis-je, cette terre se trouve être de quelqu'une des mauvaises qualitez, que je viens d'expliquer, je ne croy pas qu'il y ait d'autre expedient pour reüssir, que celui de la faire toute enlever, & cela à la profondeur de trois pieds aux endroits, qui devront être les principaux ornemens du Jardin, sçavoir les Arbres, & les Plantes à longues racines, & de deux bons pieds aux autres endroits, où devront être les menuës Plantes, & ensuite il y faudra remettre pareille quantité de la meilleure terre, qu'on y pourra commodément faire porter; ce qui étant fait on doit être en repos pour long-temps, tout ira bien, sans qu'on ait besoin de se mettre en peine d'autres amandemens; que si on n'a pas la commodité de la quantité de bonne terre, qui seroit necessaire à mettre par tout, il faut au moins tâcher d'en avoir pour la place des Arbres, & se contenter d'en remettre de mediocrement bonne pour le reste du Jardin, c'est à dire pour les Plantes potageres, il ne sera pas difficile de l'améliorer, comme il sera dit cy-aprés.

Je sçay bien que telle dépense de grands transports de terre fait peur, & sur tout quand il s'agit de grands Jardins, aussi n'arrive t'il guere, qu'on ait lieu de s'engager à la faire; ce sont des Ouvrages de Roy, le Potager de Versailles en est un terrible échantillon; mais pour ce qui est des petits Jardins de ville, assez souvent il arrive occasion de l'entreprendre, & comme pour lors cette dépense n'est pas trop grande, aussi se peut-il aisément faire qu'elle est tolerable; voilà donc ce qui est à faire, quand la superficie du Jardin n'a pas plus de hauteur qu'elle en doit avoir, & qu'il n'y a d'autre défaut que celui de la mauvaise qualité du fond.

Afin de m'expliquer sur cette hauteur je suppose, qu'il s'agit seulement icy du Jardin, qui tient immédiatement à la maison, pour laquelle il est, & nullement d'un autre, qui en étant éloigné n'a pas besoin de tant de precaution; or il me semble que ce premier Jardin doit se trouver dans une situation un peu plus basse que la maison, ainsi cette maison étant plus haute elle doit avoir un Perron avec quelques marches pour descendre à ce Jardin, c'est une beauté que l'on a de coutume d'y souhaiter en telles occasions, & sans doute qu'une telle hauteur

de deux, ou trois pieds au dessus de la superficie du Jardin, le rend beaucoup plus agreable à voir, qu'il ne le paroîtroit, s'il étoit de niveau avec le fucil de la porte, à plus forte raison paroît-il plus beau que ceux qui sont dans une situation plus haute que le rez de chaussée, & où par conséquent on ne peut aller qu'en montant, & qui par là sont sujets à des inconueniens assez fâcheux.

Je reviens aux autres cas cy-devant proposez pour dire, que si tel lieu plein de méchante terre est trop bas d'environ cinq, ou six pieds dans sa superficie, il est assez visible que ce sera la moitié de la dépense fauvée, n'y ayant rien à enlever, & n'y ayant obligation que de rehausser, mais en tout cas il faut toujours faire son conte premierement sur la situation un peu basse, où doit être le Jardin eu égard à la maison, & en deuxième lieu sur les trois pieds de terre qu'il faut porter, & particulièrement pour les Arbres, & pour les grosses Plantes, & afin de ne s'y point tromper il faudra avec une jauge réglée mesurer cette terre sur le lieu où on la prend, attendu que telle hauteur de trois pieds de terre cube, qui vient à être nouvellement remuée, paroît d'abord faire une plus grande dimension, mais enfin elle se doit ensuite assaisler, & réduire au moins à la hauteur proposée, laquelle je tiens toujours indispensablement necessaire, & si on n'a pas eu la precaution de mesurer la terre avant que de l'enlever, il ne faut pas croire qu'on en ait suffisamment mis à l'endroit où elle est portée, à moins que les premiers mois on n'y en trouve au moins approchant de quatre pieds de hauteur; les pluyes, & le séjour l'auront bien-tôt reduite à trois, & si les premiers jours on n'y en avoit trouvé que trois, on se trouveroit quelque temps après n'en avoir tout au plus que deux, c'est-à-dire trop peu d'un pied, & ainsi au bout de quelques années on auroit le déplaisir de voir perir tous ses Arbres, & d'être reduit à recommencer tout de nouveau, si on continuoit dans la passion de réussir pour ses Fruits.

Dans le voisinage des grandes Villes on a quelquefois de grandes commoditez pour rehausser & remplir des places de Jardins, sans qu'il en coûte beaucoup, on n'a qu'à donner la liberté d'y venir décharger les décombres qui se font des fondations de maisons, mais souvent telle commodité coûte beaucoup de temps, dont en fait de Plans la perte est infiniment à craindre, & coûte même assez d'argent pour faire passer à la Claye telles terres de rapport, autrement on court grand risque d'avoir dans son Jardin plus de pierre, & de méchant sable, que de véritable terre, & par conséquent d'avoir un méchant Jardin; sur cela chacun consultera sa bourse, & son plaisir, & ensuite prendra le party qui luy fera le plus convenable.

La réponse que je viens de faire pour le premier article, où il s'agit d'une terre entierement mauvaise, qui se trouve à l'endroit où doit être le Jardin; cette réponse, dis-je, sert pareillement pour le quatrième article, où l'on suppose une place de Jardin qui n'a nulle terre quelle qu'elle soit, il y en faut faire porter trois pieds de bonne, & la prendre le plus près qu'il est possible, pour qu'il en coûte beaucoup moins.

Au second cas quand la terre ayant la profondeur necessaire est cependant mediocrement bonne, c'est à dire qu'elle est ou un peu trop seiche, & legere, ou un peu trop forte, & humide; car voilà les deux défauts ordinaires, ou bien enfin qu'on a lieu de la croire trop usée; en tels cas il faut absolument se mettre d'abord en peine de l'accommoder, supposé qu'en effet on ait dessein d'y élever toutes les mêmes choses, qu'on fait produire aux bonnes terres; le meilleur de tous les remedes est toujours de faire porter, si on peut, quelques bonnes terres neuves, avec cette precaution de prendre la terre franche pour mêler avec la legere, & de prendre de la sablonneuse pour mêler avec la forte, & enfin d'en prendre de véritablement bonne pour mêler avec celle qui est trop usée; à moins qu'on ne luy veuille donner le temps de s'améliorer par le repos; que si, comme je l'ay déjà dit

au premier article, on n'a pas lieu d'avoir suffisamment des terres pour tout le Jardin on commencera par faire la provision importante pour les Arbres, & au surplus on aura recours aux amandemens ordinaires pour le fait des Plantes potageres.

En troisieme lieu quand la terre est veritablement bonne, mais que cependant il n'y en a pas assez pour parvenir à faire les trois pieds de profondeur, on a sur cela deux considerations à faire, la premiere est d'examiner si notre superficie est de la hauteur convenable, ou si elle ne l'est pas, quand elle est de la hauteur convenable, il faut necessairement enlever ce qu'il y a de mauvais dans le fond soit sable, soit glaise, soit pierre, & y rapporter de meilleure terre à la place, autant qu'on en a besoin pour avoir la profondeur requise, & conserver toujours notre même hauteur.

A plus forte raison faut-il faire la même operation, c'est à dire ôter ce qu'il y a de mauvais au dessous de la bonne terre, quand la superficie étant trop haute eu égard au rez de chaussée de la maison, on est obligé de l'abaisser, pour faire que d'un Perron on se trouve plus élevé que le niveau du Jardin; chacun peut aisément se regler en cela sur le plus, ou sur le moins, c'est à dire sur l'exigence de son terrain, & de ses besoins, mais toujours il faut s'assurer tant de la quantité proposée de bonne terre, que de la distance qui doit être depuis la superficie du Jardin jusqu'à la porte qui luy sert d'entrée.

Que si la terre étant en l'état qu'on la peut souhaiter soit par la quantité, soit par la bonté, cependant la superficie est trop basse, il faut pareillement voir de combien elle l'est trop, afin de la hausser conformément à nos besoins, & à nos souhaits; il pourroit peut être arriver qu'elle seroit si basse, qu'on seroit obligé de la hausser de beaucoup au delà de trois pieds, en ce cas il faudroit relever, & mettre à part tout ce qu'on a de bonne terre, & ensuite on seroit apporter de tout ce qu'on pourroit bon, ou mauvais pour hausser suffisamment le fond, & cela fait on remettrait la bonne par dessus avec l'économie, & le mélange cy-devant expliqué. Je voudrois bien avoir de meilleurs expediens à proposer pour éviter la dépense du transport, mais de bonne foi je n'en sçai point.

Il reste à voir ce qui est à faire au cinquieme cas, où il est question de corriger dans le Jardin les trop grandes humiditez qui y sont, & dont le propre est de faire tout pourrir, & rendre les productions non seulement tardives, mais aussi intipides, & mauvaises; il n'y a que les terrains chauds, & secs, qui soient hâtifs; ceux qui sont humides sont toujours froids, & par consequent n'ont aucune disposition pour les nouveautez. Ce froid qui est inseparable de l'humidité, est de tous les défauts le plus difficile à corriger; l'antiquité l'a connu aussi bien que nous, & luy a donné même le nom de scelerat: mais cependant comme la terre a été soumise à l'industrie de l'homme, & qu'il y a peu de choses dont enfin le travail ne puisse venir à bout, rendons conte de ce qu'une longue experience nous a appris pour ce fait-là.

Les humiditez dans la terre, sont naturelles & perpetuelles, ou elles n'y sont qu'accidentelles & passageres; au premier cas nous avons deux expediens.

Le premier est de détourner de loin, s'il se peut, par des canaux, ou par des pierrées les eaux qui nous incommode, & leur donner une décharge qui les éloigne de nous, cela étant les terres ne manqueront pas de devenir sèches, & quand on ne peut pas se servir du premier.

Le second expedient est d'élever en dos de bahu, soit les carrez entiers, soit seulement de grandes planches, & pour cet effet faire de grandes rigolles creuses pour servir d'une maniere de sentiers: les terres qui en sortent serviront à enfermer ou ces carrez, ou ces planches.

Que si les humiditez n'y sont que passageres, & que ce soit par exemple les grandes pluyes qui les causent, & que la nature du terrain ne soit pas propre à les

At sceleratum exquirere frigus difficile est  
Georg. 2.  
Labor omnia vincit improbus,  
Sec. Virg.  
Georg. 1.

imbiber,



imbiber, il en faut pareillement venir à l'élevation des terres pour les égoutter, & à la construction de quelques pierrées, qui portent ces eaux au-delà du Jardin.

Que si enfin l'humidité n'est pas extraordinairement grande, il faut faire le contraire de ce que nous avons dit de faire dans les terres fort seiches, c'est à dire élever les terres un peu plus hautes que les Allées, en sorte que ces Allées servent d'égout à ces terres élevées, tout de même que dans l'autre cas les labours des platte-bandes servent d'égout pour recevoir & profiter des eaux des Allées voisines.

Or pour élever les terres il n'y a rien de meilleur à faire que ce que nous avons dit pour hausser les superficies; que si on n'a pas la commodité du transport des terres, & qu'on ait celle de beaucoup de grand Fumier, comme je l'ay au Potager de Versailles, il faut se servir de ce grand Fumier, & se mêler abondamment dans le fond des terres, en sorte qu'on les éleve tout autant qu'elles ont besoin de l'être & toujours les grandes pierrées sont d'une utilité considérable.

Je finis ce qui regarde la preparation de ces fonds, qui sont défectueux, soit par la qualité, soit par la trop petite quantité, en exhortant soigneusement ceux qui fouillent des terres le long de quelques murs à prendre garde premièrement de ne pas approcher trop près des fondations, il y faut toujours laisser quelque petit talus solide sans le fouiller, autrement il y a péril que le mur ne vienne à tomber, ou par son propre fardeau, ou par quelque pluye inopinée. J'exhorte en second lieu à faire en sorte que telles tranchées soient remplies d'abord qu'elles ont été vidées, ou plutôt qu'elles soient remplies en même temps, & une partie après l'autre; faute de quoy, & par les mêmes raisons le peril de la chute est encore plus grand.

Après avoir examiné ce qui regarde les conditions qui sont nécessaires pour un Jardin Fruitier, & Potager à faire, sçavoir la qualité, & la quantité de bonne terre, la situation heureuse, l'exposition favorable, la facilité des arrosemens, le niveau du terrain, la figure, & l'exposition favorable, la clôture, & la proximité du lieu, avoir aussi proposé les moyens de corriger les défauts de sécheresse, & d'humidité, il reste encore à parler sur le fait des pentes, quand elles sont trop grandes pour le Jardin, auquel on est nécessairement assujetty.

### CHAPITRE XIII.

#### *Concernant les pentes de chaque Jardin.*

**N**OUS avons dit cy-dessus ce qui est à souhaiter pour certaines pentes, qui peuvent être favorables dans les Jardins, & avons insinué ce qui est à craindre contre les inconveniens des grandes, il faut presentement dire ce qui est à faire pour apporter du remede à celles qui peuvent être corrigées; c'est pourquoy d'abord que la place du Jardin est resoluë sur les considerations cy-devant établies, soit que la figure en soit bien carrée, en sorte que les côtez, & les angles y soient ou entierement, ou au moins à peu près égaux, & paralleles, ce qui est le plus à souhaiter, soit qu'elle soit irréguliere, ayant inégaux ou les angles, ou les côtez, ou ayant peut-être plus ou moins de quatre côtez, & de quatre angles, les uns, & les autres differens entr'eux, ou dans leur longueur, ou dans leur ouverture, &c. ce sont des défauts qu'il est bon d'éviter si on peut, ou tout au moins faut-il tâcher de les rectifier.

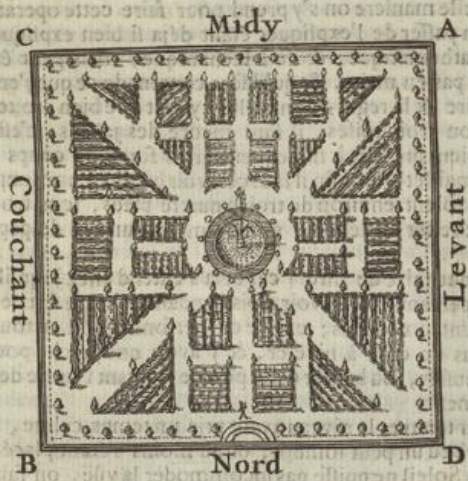
Cette

Cette place du Jardin étant, dis-je, resoluë soit volontairement, soit par necessité, il ne faut point commencer à la clorre, que premierement on n'ait pris le niveau de tout le terrain pour en connoître les pantes, & prendre sur cela des resolutions necessaires, autrement on tombera en beaucoup de grands inconveniens, soit à l'égard des murailles qui sont à faire, soit à l'égard des Allées, & des carrez qu'il faut dresser.

Constamment chaque piece de terre peut avoir plusieurs pantes toutes differentes, sçavoir une, deux, ou trois pour autant de côtez, & une pour chaque diagonale, & on ne peut bien sçavoir le niveau d'un Jardin, qu'on n'ait pris, & ensuite réglé toutes ces pantes.

Les diagonales, pour parler plus intelligiblement en faveur de quelques Jardiniers, sont comme qui diroit les deux bras d'une croix de saint André, qu'on peut, & qu'on doit figurer par tranchées menées de coin en coin au travers d'une place.

Il n'est pas necessaire de dire que les niveaux de pente se prennent toujours à commencer par l'endroit le plus haut de la piece à niveler, pour aller au plus bas, qui luy est opposé, tout le monde le sçait assez; ainsi le niveau des diagonales se prend à commencer à un coin, ou angle, pour aller à un coin plus bas, & opposé, par exemple la diagonale .A. B. commence à un coin, ou angle qui est formé par la rencontre de deux côtez, dont l'un est exposé au Levant, & l'autre au Midy, pour aller à un coin plus bas, & opposé, qui est formé par la rencontre du côté exposé au Couchant, & du côté exposé au Nord; l'autre diagonale se tirera de l'un à l'autre des deux coins, ou angles .C. D. qui reste dans la figure que nous examinons, & qui est icy marquée. Le niveau des expositions se prend tout



le long de chaque côté, à commencer comme nous avons dit, par la partie la plus haute, pour venir à la plus basse.

Or pour prendre chaque niveau bien juste, il faut que ce soit sur une ligne bien droite, qui sera tirée soit le long du côté à niveler, ce qui est le meilleur, soit sur une autre ligne bien parallele à ce côté.

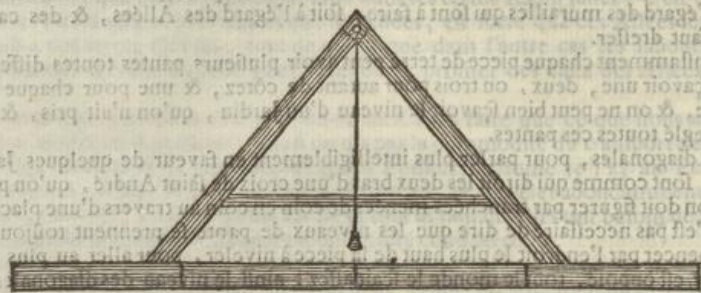
Chaque niveau pour être assez juste, non pas véritablement aussi juste que celui des eaux des fontaines, dans lesquelles jusqu'à une demy ligne tout est tres-im-

portant.

M

portant,

portant, mais enfin pour être suffisant à l'usage dont est question, chaque niveau, dis-je, se doit prendre avec la règle, & l'équaire, c'est-à-dire avec l'outil qui



porte le nom niveau, & qui, comme tout le monde sçait, est triangulaire ayant un plomb, ou autre petite boule pendue à une petite corde, & cette corde attachée à l'angle obtus; il faut que cet équaire étant posé sur sa règle, cette petite corde rencontre l'entaille qui est faite exprès, tant au haut de cet angle, que sur le point du milieu du côté qui sert de baze à cet instrument, en sorte que le niveau n'est jamais bien, jusques à ce que naturellement cette corde avec son plomb se repose dans ces deux entailles.

Voicy de quelle maniere on s'y prend pour faire cette operation; peut-être me pourrois-je bien passer de l'expliquer étant déjà si bien expliquée dans tant de Livres, & de Mathématique, & de Mécanique; mais peut-être aussi que nôtre Jardinier n'en a pas en main, & qu'il sera content de ce que j'en dis icy.

Outre l'équaire & la règle, dont celle-cy doit être bien droite, & avoir la longueur de deux ou trois toises, il faut encore des jalons, c'est-à-dire des bâtons pointus, qui soient propres à ficher en terre à force de coups de maillet; il faut donc avoir un maillet, & enfin il faut ces trois bâtons d'une longueur fort juste, & fort égale, qui soient environ de trois à quatre pieds, tous trois fendus par l'extrémité qui doit rester en dehors, afin d'y mettre un peu de papier blanc dans cette extrémité.

Je n'aurois que faire de dire (car cela s'entend assez) qu'il faut être au moins trois ou quatre personnes; sçavoir trois pendant qu'on se sert de la règle, & quatre quand on en vient aux bâtons; une de ces personnes doit en tous les cas être à l'endroit le plus bas du côté à niveler, & y avoir une perche pour servir de point de vûe, afin de hausser, ou baisser cette perche; suivant l'ordre de celui qui vîse pour régler l'alignement.

Or donc pour trouver le niveau ayant pris un temps calme, sans vent, & sans pluie, & s'il se peut un peu sombre, ou au moins s'étant placé de maniere que la grande lueur du Soleil ne puisse pas incommoder la vûe, on fait d'abord entrer un de ces jalons jusqu'à la superficie, qui doit demeurer, & un autre en ligne droite un peu au dessus, en sorte que la règle puisse être immédiatement, & commodément placée dessus, & cela fait on met le niveau sur cette règle, faisant hausser ou baisser le second jalon, jusqu'à ce qu'enfin le plomb tombe juste, & de soy-même sans aucun mouvement de vent, ou d'autre chose dans ses entailles.

Et cela étant on arrête absolument le second jalon, on ôte le niveau, & pour lors se couchant tout plat à terre, on peut sur cette règle ainsi fixée, & ajustée, miser, viser, ou borneyer vers la personne d'en bas qui tient la perche avec un linge blanc,

blanc, ou noir au bout d'en haut, & qui peut-être aura eu besoin de monter sur une échelle sur une muraille, ou sur quelque Arbre, pour hausser ou baisser cette perche, suivant l'ordre du borneur; & cela jusqu'à ce que l'extrémité en ayant été observée par le borneur, on suppose juste combien de pieds & de toises il y a en ligne droite, & à plomb depuis cette extrémité, qui est le haut de la perche, ou du jalon, jusqu'à la superficie naturelle de la terre, qui est immédiatement au dessous de cette perche, &c.

Et parce que la posture de se coucher est trop incommode, on peut & on doit creuser la terre auprès du premier jalon fiché en terre, & la creuser jusqu'à ce qu'on y puisse commodément être, ou à genoux, ou assis, ou debout pour borneur à son aise, ou bien on peut emprunter, comme on dit, c'est-à-dire se servir de deux de ces bâtons cy devant marquez, & pour cet effet on les pose chacun sur chacun de deux autres qui sont fichés en terre, ou sur quelque autre pièce de bois, ou de terre, qu'on aura mis exprès pour cela, & on les y tient bien droits, ensuite on met la règle sur ces bâtons, on voit encore avec l'équaire, si la règle est bien justement de niveau, & cela étant on borne, & si on a besoin d'une troisième personne, & par conséquent d'un troisième bâton, on les place avec la même justesse que les deux premiers, & de le troisième en quelque distance qu'il soit, ayant un linge, ou papier, ou chapeau sur le haut de ce jalon, sert pour borneur plus commodément; si bien qu'ayant rencontré au bout de la vûe l'extrémité de la perche, ou bâton, qui sont tenus en bas, on déduit sur le tout la hauteur empruntée des bâtons, aussi bien que la hauteur de la règle, & ainsi on aura son niveau juste, par exemple en bornant on a trouvé que depuis le haut de la perche jusqu'à la superficie de la terre, il y a douze pieds, on commence à déduire sur cela les quatre pieds empruntez des bâtons, sur le haut desquels le borneur avoit posé sa règle, on déduit ensuite les trois, ou quatre pouces de la hauteur du bois de la règle, tout cela ensemble fait quatre pieds, quatre pouces, & par ce moyen on trouve qu'il y a environ sept pieds, huit pouces de pente depuis l'endroit de la superficie, qui est réglée, & à demeurer, d'où le borneur visoit, jusqu'à la superficie de la partie, où étoit le dernier jalon, & dont on cherche le niveau.

Or ou ces pentes sont fort rudes, ou elles ne le sont que médiocrement.

Les médiocres sont tolerables, c'est à dire celles qui n'ont par exemple qu'un demy pouce, ou un pouce & demy par toise, si bien qu'il ne faut pas trop se mettre en peine de les corriger, si la dépense en doit être un peu grande, & ainsi sur une longueur de vingt toises une pente d'environ un pied, ou deux pieds, ou deux pieds & demy, ne seroit pas grand mal, elle seroit presque insensible, n'étant que d'un demy pouce, ou d'un pouce & demy par toise; mais cependant on s'en peut encore consoler, & sur tout si la longueur est grande, car assurément une pente de douze, ou quinze pieds sur quatre-vingt toises de long, quoique tres-fâcheuse, elle est cependant moins sensible, & même moins incommode qu'une pente de deux pieds & demy sur vingt toises, quoique la proportion soit entièrement égale.

Que si une pente de deux pouces, ou deux pouces & demy par toise commence à être rude, que sera-ce d'une pente de trois, de quatre, de cinq, & même d'avantage, il faut assurément tâcher de la corriger, ce qui se peut en quatre manières.

Scavoir premièrement en baissant simplement le terrain élevé autant qu'on a besoin qu'il soit baissé pour adoucir la partie trop élevée, ou en second lieu en portant dans l'endroit le plus bas ce qu'on ôte de l'endroit plus haut, & de cette façon une pente de cinq pieds, par exemple se trouvera réduite à trois, si ayant ôté la hauteur d'un pied de l'endroit plus haut, si bien qu'il ne lui en reste plus que quatre, on la porte à l'endroit plus bas, de sorte que de formais il se trouve d'un pied plus haut qu'il n'étoit, &c.

Et comme il faut sur tout prendre garde que nous ayons toujours nos trois bons pieds de profondeur de bonne terre, aussi devant que de rien baïsser de la partie élevée, il faut y avoir fait des trous en differens endroits pour y examiner, combien nous y avons de bonne terre, & pour décider sur cela, si nous en pouvons effectivement ôter quelque chose, & combien, ou si nous n'en pouvons rien ôter sans faire tort au fond du Jardin; le party sur cela est bien-tôt pris, car si la profondeur de bonne terre est assez grande pour en pouvoir diminuer une partie, on en fait ôter la quantité dont on a besoin, pour moderer la pente dont est question.

Mais si au contraire on n'en peut pas ôter sans alterer la profondeur, ou quantité qu'il est nécessaire d'y avoir, en ce cas-là il faut avoir recours à un troisième expédient, qui est ou ne rien changer à cette hauteur, & relever la partie basse, comme on le pourra pour le mieux, c'est-à-dire mettre encore de bonnes terres sur ce qu'il y en a déjà de bonnes, si on le peut commodément, ou bien relever, & retrousser cette bonne pour en mettre de méchantes au fond, y remettre même des pierres, & des gravois, si on ne peut rien de mieux, & ensuite on recouvrira le tout de cette bonne terre qu'on aura premierement relevée, ou bien si on peut baïsser le terrain de la partie haute, on relevera tout ce qu'il peut y avoir de bonne terre, & on la mettra à part jusqu'à ce qu'on ait fouillé, & enlevé de la méchante de dessous, autant qu'on aura trouvé à propos d'en enlever, & cela fait on rapportera tout de nouveau les bonnes à la place de ces méchantes.

Que si nul de ces trois expédiens ne peut être mis en usage, il faut enfin se servir d'un quatrième, qui est assez de dépense, mais il est indispensablement nécessaire, & c'est au Maître qui se trouve dans une situation si fâcheuse à s'en consoler luy-même, s'il veut avoir un Jardin qui luy soit utile & agreable, puisque sans cela il n'y scauroit absolument parvenir.

C'est-à-dire qu'il faut partager cette grande pente en differens degrez, ou différentes portions, pour en faire plusieurs terrasses particulieres, les unes plus hautes, les autres plus basses, & toutes plus, ou moins larges, selon que la pente est plus, ou moins rude, & ensuite on disposera chacune de ces terrasses en soy selon ce que nous venons de dire, qu'il faut faire quand il est question de corriger des pentes mediocres; mais ce n'est pas tout, car il en faudra encore venir à arrêter, ou soutenir chacune de ces terrasses pour les empêcher de s'ébouler, & ce sera ou par de petits murs, ou par de petits talus bien battus, & bien trépinez, avec quelques degrez bien placez pour descendre de l'une à l'autre, ou même on y descendra par quelque talus, qu'on gazonnera exprés, afin de les rendre & plus solides, & de plus longue durée, & enfin comme si c'étoit autant de Jardins séparés, on les accompagnera d'Allées d'une largeur proportionnée à leur longueur, comme nous dirons cy-aprés.

Pour finir cette matiere il ne me reste plus qu'à dire, que les petits murs pourront servir à faire de fort bons Espaliers, si l'exposition en est bonne, ou même serviront pour y mettre des Framboisiers, des Groseilliers, & du Bourdelais, si l'exposition en est au Nord; à l'égard des petits talus ils ne seront point inutiles, & au contraire quand ils sont tournez au Midy, ou au Levant, on s'en servira soit pour y élever d'abord des Plantes printanieres, par exemple des Laituës d'Hyver, des Pois, des Fèves, des Fraïses, des Artichaux, &c. & le Printemps étant passé ils seront employez à élever des graines de Pourpier, de Basilic, &c. ou bien même si on a une grande quantité de ces talus bien exposez, on en pourra employer pour toujours une partie en bons Raisins, & en autres Fruits, comme j'ay fait au Potager du Roy, à de certains talus faits exprés pour cela.

Que si nos talus regardent le Nord ils seront bons tout l'Esté pour élever du Cerfeuil, ou même pour y semer ce qui doit être replanté, sçavoir Laituës, Chicorées, Choux, Celery, &c. car enfin il n'y a nul endroit d'un Jardin qui ne puisse être bon à quelque chose.

U ne

Une precaution necessaire pour ces talus est, que non seulement dans le temps qu'on les fait ils doivent être extrêmement battus, & trépinez dans le fond; mais que sur tout il faut que la partie haute de chaque talus soit un peu plus élevée que l'Allée qui luy est voisine, ou autrement l'égoûr de la pente de toute la terrasse les aura ruinez, & démolis en peu de temps; que si nonobstant cette precaution il y arrive quelque accident, il ne faudra pas manquer tous les Hyvers d'y faire les reparations necessaires, qui ne vont qu'à y rapporter quelques terres, les bien tré-pigner, & battre tout de nouveau n'y laissant rien de meuble que les trois, ou quatre pouces de superficie de bonne terre, qu'on laboure après coup, pour rendre cette terre propre à produire quelque chose.

Et comme je ne pretends pas toujours que les grandes pentes des Jardins soient enfin tellement corrigées qu'il n'y en reste plus du tout, je veux non seulement que d'espace en espace on fasse dans les Allées de petits arrêts qui détournent les eaux des grandes pluyes dans les carrez voisins; ces arrêts se font avec des ais mis en terre au travers des Allées, & n'excédant que de deux, ou trois pouces la superficie de ces Allées; mais même si ces arrêts ne suffisent pas, je veux qu'au bas de chaque Jardin on ménage une sortie pour la décharge de ces eaux, ou qu'au moins si le voisinage ne permet pas cette sortie, on fasse sur son propre fond un grand trou, c'est-à-dire un grand puisard plein de pierres sèches, dans lequel toutes ces eaux puissent venir se perdre, car autrement il n'est guere de murs qui puissent long temps résister à de grandes avalaisons sans se démolir, & par conséquent faire de grands desordres.

## CHAPITRE XIV.

*De la disposition, ou distribution de tout le terrain de chaque Fruitier, & Potager.*

DANS chaque Jardin fruitier, & potager nous avons deux principales considerations à avoir; la premiere est de mettre ce Jardin sur le pied d'être utile, & abondant dans ses productions à proportion de son étendue, & de la bonté de son fond.

La seconde consideration est de mettre ce Jardin sur le pied d'être agreable à voir, & d'être commode soit pour la promenade, soit pour la culture, & pour la cueillette, car en effet ce sont les deux premieres vûes qu'on s'est proposé en le faisant, & pour cela on ne doit pas seulement sçavoir ce que la terre d'elle-même est capable de faire sans être beaucoup secourûe, mais aussi ce qu'elle est capable de faire avec tel & tel secours qu'on luy peut donner.

Pour parvenir au premier point qui est l'utilité du rapport il faut avec toute l'économie, & la prudence possible employer si bien en plans & en semences les meilleurs endroits du Jardin, qu'il n'y en reste pas un seul d'inutile, mettant à chacun ce qui peut le mieux y réussir, & pour parvenir au second point qui est la beauté, & la commodité, il faut non seulement distribuer agreablement son terrain par carrez, mais aussi faire necessairement des Allées qui soient propres, bien placées, & d'une largeur convenable à l'état du lieu, étant certain qu'il n'est point de Jardins d'honnête homme sans des Allées raisonnables, & que les grands en demandent de plus grandes, & en plus grand nombre que ne font ny les petits, ny les mediocres.

Or ce qu'on appelle les meilleurs endroits du Jardin sont bien veritablement ceux où est le meilleur fond, si en effet ce qui est assez ordinaire, il n'est pas éga-

lement bon par tout, comme il seroit à souhaiter : mais la bonté étant égale par tout les meilleurs endroits du Jardin, sont particulièrement ceux qui sont le plus à l'abri des vents, & qui par conséquent peuvent le plus profiter de la reflexion causée par les murs.

Et ce qu'on appelle des Allées nécessaires, & bien placées, c'est que communément il en faut, soit dans le voisinage des murailles, afin de mieux voir les Espaliers, de les cultiver plus facilement, & avoir la commodité d'en cueillir les Fruits, soit dans tout le corps du Jardin, afin que le terrain soit divisé en carrez égaux, & que la promenade soit multipliée, aussi bien que le plaisir de voir, & de visiter ce que contiennent ces carrez, & afin que pareillement leur culture en soit & plus aisée, & plus commode pour le Jardinier.

Il faut donc, comme j'ay dit, dans notre distribution chercher en même temps & l'utilité du rapport, & la commodité, tant de la culture, que de la promenade.

A l'égard de cette utilité nous la trouverons, si premierement le long de tous les murs, sans excepter même quelquefois la face de la maison, & sur tout quand le Jardin est petit, nous y plantons de bons Arbres en Espaliers, & qu'au tour des carrez nous y plantons aussi des Arbres, pour y avoir en Buissons, autrefois on faisoit des contre-Espaliers, mais l'usage en est presque aboly, il faisoit assez de peine à bien entretenir, & n'étoit que d'un tres mediocre rapport.

En deuxième lieu nous trouverons cette utilité, si nos carrez sont garnis de bordures utiles, & qui soient passablement éloignées de ces Buissons, & si enfin le corps de chaque carré est perpetuellement rempli de bons Legumes, en sorte qu'on n'en ait pas si tôt cueilly un d'une saison, qu'en même temps on prepare la terre pour y en remettre un autre d'une autre saison.

On verra cy-aprés dans la troisième partie, quelles sortes d'Arbres on devra planter en toutes sortes de Jardins, soit pour les Espaliers, soit pour les Buissons; on verra dans la quatrième comment il les faut tailler & cultiver; & on verra dans la sixième, qui contient le Traité du Potager, quelles sont les bordures que j'appelle utiles, & quels sont les Legumes de chaque saison avec la culture, qui leur convient pour les avoir beaux, bons, & à propos.

Ce n'est pas assez d'avoir dit en general ce qui regarde l'utilité du rapport, il faut dire aussi ce qui regarde la commodité de la culture, & le plaisir de la promenade, & pour cet effet ce que nous avons icy presentement à faire, c'est de regler la largeur des labours, soit des Espaliers, soit des platte-bandes, quand on en fait, regler la grandeur des carrez, & enfin regler la place, & la largeur des Allées de chaque Jardin, de quelque grandeur qu'il soit.

Quand je parleray icy d'Allées, je n'entens uniquement que la place employée pour la promenade, & rien autre chose, comme font quelques-uns, qui dans leur disposition appellent Allée tout ce qu'il y a de place depuis le mur jusqu'aux Buissons du contre-Espalier, ou ce qu'il y a de distance d'un Buisson à l'autre dans le partage des carrez; cette place d'Allée ne doit jamais être moins large que de cinq à six pieds quelque petit que soit le Jardin, & n'en doit jamais guere excéder dix-huit ou vingt, quelque grand Potager que ce puisse être; & voilà pour ce qui est de la largeur, avec cette precaution que premierement chaque Allée doit être plus, ou moins large suivant sa longueur, & en second lieu qu'elle doit toujours être tenue bien unie, & bien sablée, si on peut, & que cependant elle soit ferme sous les pieds, autrement la promenade n'y seroit pas agreable.

Il est à propos de dire icy que ce qui fait la difference d'une Allée d'avec un sentier est, que dans l'Allée il faut au moins se pouvoir promener deux personnes de front, & ainsi elle ne peut avoir moins d'environ cinq à six pieds de large, sans quoy ce ne seroit plus une veritable Allée, mais plutôt un grand sentier, & à l'égard

gard du sentier il suffit qu'on y puisse passer seul, & ainsi il peut même se contenter d'un pied de large, ou d'un & demy au plus.

## CHAPITRE XV.

*De la disposition, ou distribution d'un tres-petit Jardin.*

**J**E viens presentement au détail de chaque Jardin, & jadis que communément il n'est guere de Jardins qui n'ayent au moins cinq à six toises de large avec une longueur proportionnée, ne pouvant croire qu'on puisse donner le nom de Jardin à une place qui auroit moins de largeur, mais toujours quelle qu'elle soit, il est certain que telle place étant bien située, c'est à-dire située en face de la maison, elle en fait toute la gayeté, soit qu'elle y touche immédiatement, soit que quelque petite court l'en sépare; s'il s'agit donc d'un de ces Jardins si petits, il me semble que pour mieux ménager le terrain, l'entrée se doit faire au milieu de cette largeur, & y doit trouver une Allée d'environ six pieds, cette Allée y fera toute seule n'y ayant que de petits sentiers d'un bon pied de large le long du labour des Espaliers; que si l'entrée se faisoit par un des coins, comme quelquefois la nécessité y oblige, il faut pareillement se contenter d'une seule Allée, qui regne tout du long de la première muraille qui se presente dans le coin; cette Allée pourra avoir du Soleil une partie du jour, & de l'ombre l'autre partie, & par ce moyen on y aura quelquefois la promenade agreable.

Que si tel Jardin de cinq à six toises de large se trouve avoir une longueur de dix à douze, on pourra fort bien à chaque extrémité, ou au moins à une des deux ménager quelque Allée de pareille largeur que la précédente, & sur tout ce doit être à l'extrémité qui est la plus près du logis, & en ce cas-là il faut même tenir cette Allée un peu plus large que l'autre; c'est une observation qui se doit nécessairement pratiquer en toutes sortes de Jardins, & particulièrement dans les grands, afin que, comme d'ordinaire à l'entrée de chaque Jardin on a de coutume de s'arrêter un peu pour le considerer, on y trouve d'abord une place, qui soit passablement grande, & par consequent agreable, & riante; ces Allées des extrémités donneront lieu à la promenade de deux, ou trois compagnies séparées, ce qui est toujours une chose à souhaiter.

Je veux de plus que les Allées qui se font dans le voisinage des Espaliers, soient au moins éloignées de trois à quatre pieds des murs, afin que les Arbres de ces Espaliers ayent au moins trois à quatre pieds de labour, au lieu qu'on avoit accoutumé de leur en donner beaucoup moins, & par ce moyen ce labour étant raisonnablement grand, comme je le souhaite pour tous les Espaliers, jusqu'à le faire beaucoup plus grand dans les grands Jardins, les Arbres y sont non seulement mieux nourris, mais encore outre les bordures qui soutiennent les terres de ce labour, & sont figure agreable dans les Jardins, on y peut élever quelques-unes de ces Plantes utiles, qui aiment le voisinage des murs, c'est à-dire qui aiment un abry capable de les défendre sur tout des vents froids, & dangereux, condition absolument nécessaire, pour avoir quelque chose de printanier.



## CHAPITRE XVI.

*Sur la largeur qu'il faut donner aux labours des Espaliers.*

**J**'EXHORTE icy tout le monde à faire reflexion sur cet article, où je conseille de placer les Allées assez loin des Espaliers, & cela fondé sur l'avantage que peut produire l'abry des murailles, abry qui se trouve entièrement inutile, quand il ne favorise que des Allées, auxquelles il ne sert de rien; car enfin que trois ou quatre pieds de terre soient cultivées à droit ou à gauche de l'Allée, quel inconvenient en arrive-t'il pour le bon usage qu'on doit faire de la terre de chaque Jardin, au lieu que ces trois ou quatre pieds de plus que je fais cultiver attenant du petit labour, auquel on réduisoit d'ordinaire les Espaliers, feront beaucoup plus de profit en cet endroit-là, que si étant employez à faire une partie de l'Allée on en cultivoit une pareille quantité de l'autre côté de cette Allée, en sorte que l'abry ne peut porter jusques-là.

Je ne veux pas tout à fait décider si dans de fort petits Jardins il y faut planter des Fruitiers en buissons, c'est à chaque Maître à suivre sur cela son inclination, cependant j'estime que le mieux seroit de n'y en point mettre, à moins que ce ne fût de petits Pommiers de Paradis, ou quelques pieds de Groseillers; je craindrois que ces Buissons ne vinssent enfin si grands qu'ils en offusquassent les Espaliers, pour lesquels j'ay icy beaucoup de respect, outre que sans doute ils incommoderoient la promenade, c'est à dire la rendroient désagréable, en ce que dans ces petits lieux on n'y auroit pas assez d'air à respirer.

Je voudrois donc employer à autre chose qu'à des Arbres fruitiers le petit terrain dont est question, & ce seroit par exemple en Fraises ou en Salades, & herbes potageres, &c. ou peut-être même je l'employerois partie d'une façon, & partie de l'autre pour y avoir en tout temps quelque peu de chose à cueillir, & ainsi toute la place de notre petit Jardin, dont nous avons divisé la largeur par une seule Allée dans le milieu, ou retrecie par une Allée le long d'un des Espaliers, seroit coupée au travers de sa longueur en planches de quatre à cinq pieds de large avec plusieurs petits sentiers.

Après avoir bien examiné la distribution que je viens de faire, je la trouve si raisonnable que même je n'en ferois point d'autre que celle là, s'il s'agissoit de Jardins de sept à huit toises de large, ny même de ceux qui en ont huit à neuf.

## CHAPITRE XVII.

*De la distribution ou disposition d'un Jardin d'une honnête grandeur.*

**M**AIS s'il étoit question d'un Jardin de dix à onze, ou d'onze à douze toises, ce qui fait un Jardin d'une honnête grandeur, soit qu'on ait trouvé à propos, eu égard à la disposition du logis pour lequel il est, d'y faire l'entrée au milieu, ou de la

faire

faire à un des côtez, dans l'un & dans l'autre, cas les Allées que j'y ferois auroient sept pieds de large, & j'en donnerois même jusques à huit ou neuf à celle qui est parallèle à la face du logis, laissant comme j'ay marqué cy-devant un labour de cinq à six pieds pour chaque Espalier, si bien que dans cette disposition je ne ferois d'Allées que le long de tous les Espaliers, & ainsi il me resteroit au milieu du Jardin un carré d'environ six à sept toises de large, ou de sept à huit sur toute nôtre longueur, & s'il se trouvoit que cette longueur fût de quinze à vingt, ou même davantage; il la faudroit couper en deux portions égales par une Allée à peu près semblable à celles des Espaliers, mais je ne la couperois que par un sentier d'environ trois pieds, si ce carré n'avoit de ce sens-là que dix à douze toises.

Où il dépendroit encore de l'inclination du Maître d'employer ce carré, soit entièrement en quiconce d'Arbres fruitiers avec des Fraisières, & quelques petits Legumes parmi, pour les y avoir seulement pendant les cinq ou six premières années que les Poiriers seroient à devenir grands, soit de l'employer partie en Arbres fruitiers, c'est-à-dire d'en mettre sur le bord des Allées, gardant toujours l'éloignement & la distance que j'ay cy-devant marquée, & à l'égard du reste, il seroit, comme on dit vulgairement, en hortolage; c'est à sçavoir en Salades, Verdures, Artichaux, Fraises, & à dire le vray ce seroit le party qui me pleroit icy le mieux, ou peut-être employerois-je entièrement en Arbres fruitiers la moitié qui seroit la plus éloignée du logis, & employerois l'autre en Legumes, si chacune se trouvoit sept à huit toises de long sur la largeur proposée.

CHAPITRE XVIII.

De la distribution ou disposition d'un Jardin de quinze à vingt toises de large, & de celui de vingt-cinq à trente, & de trente à quarante.

JE viens presentement à une place d'environ quinze à vingt toises de large sur quelque longueur que ce soit, & considere cecy comme un beau Jardin, & d'abord je veux premierement examiner si la maison touche ce Jardin, ou si elle ne le touche pas, & en deuxièmè lieu si cette maison est bâtie de belle pierre de taille, ou simplement de moilon enduit, ou trecrépy.

Si la maison ne touche pas au Jardin on fera sans doute des Espaliers à toutes les murailles, si le Jardin est entierement fermé, & même si elle y touche, & que la face ne soit qu'enduite, ou trecrépie, on y en pourra pareillement faire, pour profiter sur tout de la largeur, & hauteur des trumeaux, aussi bien que du bas des fenêtres, mais si l'Architecture en est belle & riche, je veux qu'on la laisse nuë, & exposée aux yeux de tout le monde, ce seroit dommage de cacher un si bel ornement par l'esperance d'un peu de Fruit davantage.

En telle place donc qui a quinze ou vingt toises de large, si la longueur alloit jusqu'à vingt-cinq, ou trente toises, il y auroit sans doute des Allées d'environ huit à neuf pieds de large le long de tous les Espaliers, & elles seroient de neuf à dix, ou de quelques pieds de plus, si cette longueur alloit à trente-cinq ou quarante toises, & même l'Allée qui se presente à l'entrée, & est parallèle à la face du logis, quelque grande que fût la longueur du Jardin, auroit toujours au moins cinq à six pieds de plus que les autres, elle en pourroit bien avoir jusqu'à douze, ou même davantage, si elle étoit en terrasse, comme il arrive quelquefois; les terrasses qui sont voisines d'une belle maison, ne sçauroient presque avoir trop de largeur.



Outre les Allées que nous venons de marquer tout autour de nôtre Jardin, il y en auroit encore une dans le milieu de cette largeur pour la couper en deux parties égales, si cette largeur étoit de vingt toises, ou un peu plus, & elle pourroit avoir quatre ou cinq pieds plus que celles qui sont parallèles le long des murs à droit & à gauche, & particulièrement si celle-cy répondoit à l'entrée de la maison.

Pour ce qui est de la longueur de nôtre Jardin que nous supposons de trente à quarante toises, elle doit être coupée en deux par une Allée de traverse, qui soit à peu près large comme les Allées des côtes, ou seulement de quelque pieds moins, attendu que son étendue n'est pas si grande, outre que d'ordinaire elle est plus serrée par les Arbres qui la pourront border à droit & à gauche, que ne sont celles des côtes, lesquelles étant favorisées dans leur longueur par la largeur du labour de l'Espalier ont plus d'air que celle du milieu.

Une telle Allée de traverse fera deux carrez, qui pourront avoir chacun environ six ou sept toises d'un sens sur neuf, ou dix, ou douze de l'autre.

Surquoy je trouve à propos de dire qu'un carré de quelque Jardin que ce soit est toujours beau, quand il a douze à treize toises dans sa longueur, & six, sept, ou huit dans sa largeur; à plus forte raison quand il est à peu près égal dans tous ses côtes, & sur tout quand il a un peu plus de longueur que de largeur.

S'il arrive quelquefois que pour dresser une Allée d'un des côtes du Jardin on soit gêné par une muraille, qui au lieu d'être tirée droite, se trouve en ligne courbe le long d'une partie de son étendue, en tel cas, dans lequel il ne faut pas prétendre qu'on puisse entièrement corriger ce défaut, je suis d'avis qu'on fasse toujours son Allée régulièrement à angles droits, c'est à dire carrée, commençant à quatre pieds de distance à l'endroit de la muraille qui peut le plus avancer dans l'Allée, & la mettant carrément à l'extrémité où elle doit finir, elle sera garnie à droit & à gauche de jolies bordures qui la marqueront; & pour ce qui est des endroits où il se trouvera beaucoup plus de largeur de terre qu'il n'en faudroit selon nôtre disposition ordinaire, on l'employera utilement soit en Fraisières, soit en d'autres Plantes qui ne sont pas capables d'offusquer l'Espalier.

On a quelquefois une longueur de soixante, ou quatre-vingt toises, & même davantage sur la largeur de dix-huit à vingt, dont nous parlons, en tel cas on ne doit pas manquer de diviser cette longueur en trois ou quatre portions égales par des Allées de traverse, mais comme une telle longueur paroît peu proportionnée pour cette largeur, je voudrois qu'à la distance d'environ quarante à cinquante toises de l'entrée de nôtre Jardin on arrêtât la vûe par quelque muraille, ou au moins par quelque palissade; telle muraille serviroit utilement à multiplier les Espaliers, ou telle palissade pourroit être de Raisins, ou d'Arbres fruitiers, & ainsi nous profiterions en toutes manières, soit pour l'utilité du rapport, soit pour l'agrément de la vûe.

Quand la place du Jardin auroit dans sa largeur vingt-cinq, trente, trente-cinq, ou quarante toises, je n'en ferois point d'autre distribution que celle que nous avons fait à une largeur de quinze à vingt, si ce n'est que les Allées pourroient avoir quelques pieds de plus, eu égard à leur longueur.

## CHAPITRE XIX.

*De la disposition, ou distribution des Jardins d'une grandeur extraordinaire.*

SI la largeur du Jardin dont est question alloit à soixante, soixante & dix, ou quatre vingt toises, ou même davantage, je la couperois en quatre portions égales,

les, comme j'ay fait à Versailles, & en beaucoup d'autres Potagers, ou bien j'y ferois des contre-Allées garnies de Buissons sur les platte-bandes, comme j'ay fait à Rambouillet pour Monseigneur le Duc de Montausier, à la charge que dans ces deux cas les deux Allées qui seroient paralleles à la principale, laquelle nous supposons dans le milieu, & large d'environ trois toises, ne seroient que de huit à neuf pieds; il me semble qu'on devroit avoir regret de les faire plus larges, parce que ce seroit trop de terre employée en simple promenade.

Nous avons dit cy-dessus quelle peut être à peu près la grandeur des carrez d'un Potager, & ainsi sans le repeter nous trouverons que ces deux moindres Allées nous en donneront de beaux, soit pour leur largeur, soit pour leur longueur; car la même chose que nous disons d'une largeur à diviser, se doit aussi entendre d'une longueur à partager; & toujours doit-on croire que quand une place de Jardin approche de quatre-vingt toises dans sa largeur, & les passe dans sa longueur, comme le grand carré du Potager du Roy, elle fait un Potager véritablement grand, puisqu'il est au moins de sept à huit arpens, & en tel cas les carrez peuvent avoir quatorze à quinze toises d'un sens sur dix-huit, & vingt de l'autre.

Je ne croy pas qu'il faille traiter plus amplement ce qui regarde la disposition, ou distribution du terrain de chaque Jardin fruitier, & potager; il suffit que nous avons dit cy-dessus que quand on peut avoir davantage de tels Jardins fruitiers, & potagers, comme les Princes, & grands Seigneurs en ont besoin, il en faut venir à faire de petits Jardins particuliers dans le voisinage du grand, comme j'ay fait à Chantilly, à Seaux, à Saint Ouën, &c. ou tout autour du grand comme à celuy de Versailles, ou bien il en faut venir à employer en Vergers d'Abres de tige le surplus de la place qu'on veut faire cultiver; car en vérité les trop grands Potagers sont sujets à de grands embarras, & de grandes dépenses, qui tres-souvent sont inutiles par le défaut des soins nécessaires.

## CHAPITRE XX.

### *De la maniere de cultiver les Jardins fruitiers.*

**Q**UOYQUE cette culture prise en general renferme tout ce que nous expliquons en plusieurs Traitez particuliers, cependant mon intention icy est de la renfermer seulement à trois choses; sçavoir premierement aux labours qu'il faut faire à la terre, en second lieu à la propreté que demandent les Jardins en tout temps; le reste de la culture de la terre sera examiné dans le Traité des Potagers.

C'est pourquoy il faut faire son conte que comme la terre autant de fois qu'elle est chaude & humide, se trouve toujours dans une disposition prochaine à agir, c'est-à-dire à produire quelques Plantes, soit bonnes, soit mauvaises, soit même ce semble inutiles pour l'homme, parce que pour ainsi dire elle ne peut jamais être oisive, aussi faut-il que la production qu'elle fait d'une chose nuise assurément à la production d'une autre.

Laraison en est, que premierement son sel interieur, c'est-à-dire sa fertilité, ou sa capacité d'agir, n'est nullement infinie, elle s'épuise à force de produire, comme tout le monde sçait, ainsi plusieurs Plantes se trouvant voisines il arrive toujours que toutes, ou qu'au moins une grande partie, en sont plus petites, parce que ce qui devoit servir de nourriture à toutes, étant divisé à plusieurs, la portion de chacune en a été par conséquent plus petite, & ainsi elles en ont été toutes plus mal nourries, ou bien il arrive que quelqu'une s'étant trouvée plus vivace, soit pour être venue naturellement, soit pour être d'un temperament plus propre pour cet endroit de

terre qui les nourrit ; cette Plante a succé plus que les autres la nourriture qui étoit en cet endroit-là toute préparée pour la vegetation.

Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponet. Georg. 2.

Et ce n'est pas seulement par dedans que la terre nous paroît épuisée dans sa production ; quand une trop grande quantité de différentes Plantes l'ont épuisée par leurs racines ; nous disons encore que cette terre est altérée quand elle a été empêchée de recevoir le bénéfice des rosées de la nuit ; & de plusieurs petites pluyes qui viennent de temps en temps ; ce sont en effet ces rosées ; & ces petites pluyes qui ont le don de réparer ; & de retablir ; c'est-à-dire d'amander cette terre ; pourvu qu'elles puissent pénétrer jusqu'à ses parties interieures ; ainsi quand la feuille de toutes ces Plantes qui couvrent cette terre ; vient à recevoir ces sortes d'humiditez ; elle est cause qu'elles ne descendent pas plus bas ; & ainsi elles restent exposées au Soleil ; qui les rarefiant aussi-tôt qu'il les éclaire & les échauffe ; les convertit en vapeurs ; & par conséquent les rend pour lors inutiles à l'égard de cette terre.

Il s'en suit donc de ce raisonnement que quand nous voulons que nos Arbres ; & particulièrement les Buiffons & les Arbres de tige soient bien nourris ; & par conséquent bien vigoureux ; & par-là agréables à la vûë ; il faut faire en sorte.

Premierement qu'ils ne soient pas trop près les uns des autres ; afin que la nourriture soit moins partagée.

En second lieu faire en sorte que dans leur voisinage il n'y ait aucunes sortes de Plantes ; qui puissent ou par dedans voler leur nourriture ; ou par dehors empêcher le rafraichissement & le secours ; qui sûrement leur doivent venir par les pluyes ; & par les rosées.

En troisieme lieu ; il faut faire en sorte que les terres soient toujours meubles ; & par conséquent souvent labourées ; tant afin que les humiditez de pluyes ou de rosées puissent aisément ; & promptement pénétrer jusqu'aux racines ; qu'afin que la terre puisse être convenablement échauffée des rayons du Soleil ; dont elle a un besoin indispensable.

Or pour parvenir à mettre cette terre en état de produire avantageusement ce que nous luy demandons ; sans luy donner le temps de s'employer à autre chose ; & pour faire aussi qu'il y ait de la propreté dans toute leur étendue ; il faut être soigneux de labourer cette terre ; l'amander ; & la ratifier quand elle en a besoin ; examinons presentement ces quatre sortes de culture pour en faire voir la maniere ; l'usage ; la cause & le succès.

## CHAPITRE XXI.

### Des Labours.

Les labours à proprement parler ne sont autre chose qu'un mouvement ; ou remuement ; qui se faisant à la superficie de la terre ; pénètre jusqu'à une certaine profondeur ; en sorte que les parties de dessus ; & celles de dessous prennent réciproquement la place les unes des autres ; or mon intention n'étant point de parler icy des labours qui se font avec la Charruë en pleine campagne ; mais seulement des labours de nos Jardins ; il faut sçavoir qu'il s'en fait de plusieurs façons.

Premierement à la Bêche ; & à la Houë ; & cela dans les terres aisées.  
En second lieu il s'en fait à la Fourche ; & à la Besoche ; & cela dans les terres pierreuses ; & cependant assez fortes ; il s'en fait aussi de plus profonds ; sçavoir par exemple en pleine terre ; & au milieu des carrez ; & il s'en fait de plus légers ; sçavoir autour des pieds des Arbres ; sur les Asperges ; parmi les menus Legumes ; &c.

Il faut sçavoir ensuite que vray-semblablement la cause, ou le motif des labours n'est pas simplement pour faire que les terres en soient plus agreables à la vûe, quoy qu'en effet elles le deviennent, mais que c'est premierement pour rendre meubiles celles qui ne le sont pas, ou d'entretenir en état celles qui le sont naturellement; il faut sçavoir en second lieu, que c'est principalement pour augmenter par ce moyen la fertilité dans les terres qui en ont peu, ou la conserver dans celles qui en ont suffisamment: il ne se doit point faire de labours aux terres qui sont entierement steriles.

Quand je parle de rendre des terres meubiles, j'entends les rendre en quelque façon tablonneuses & déliées, en sorte que l'humidité & la chaleur qui viennent de dehors, les penetrent aisément, & qu'elles ne soient nullement compactes, adhérentes, & unies ensemble, ainsi que sont les terres argilleuses, & les terres glaises; lesquelles par la constitution de leur nature ne se trouvent aucunement propres pour la vegetation.

Et quand je parle de tâcher de donner de la fertilité, j'entends que le labour doit contribuer à donner un temperament de chaud & d'humide à une terre, qui d'ailleurs est pourvue du sel, dont elle a besoin pour la principale partie de la fertilité; ce temperament de chaud & d'humide estant si necessaire à la terre, que sans luy son sel luy est entierement inutile, si bien qu'elle ne peut faire aucune production de plantes, tout de même que l'animal ne peut jouir d'une santé parfaite, quand il est sans le temperament des qualitez elementaires.

Or ce n'est pas assez d'avoir rendu raison de la cause du labour, il en faut venir à donner des regles, qui puissent servir à procurer aux terres ce temperament, dont il est question.

Sur quoy je dis qu'il faut sçavoir que certaines terres s'échauffent aisément, par exemple, celles qui sont legeres, & ainsi à l'égard de la chaleur, nous y avons moins de choses à faire; mais comme d'ordinaire elles sont seches & arides, il faut soigneusement travailler pour leur procurer de l'humidité, d'autres ont plus de peine à s'échauffer: par exemple, les terres fortes & froides; celles-cy demandent peu de culture pour un surcroît d'humidité: au contraire souvent elles en ont trop; mais elles demandent beaucoup de secours pour une augmentation de chaleur.

De plus certaines plantes veulent plus d'humidité, par exemple des Artichaux, des Salades, de l'Oseille, des plantes à grosses racines: il faut disposer les terres qui les produisent à profiter amplement des eaux de dehors: les autres s'en contentent de moins, par exemple, les Arbres fruitiers, les Asperges, &c. ainsi il n'est pas necessaire de se trop tourmenter pour leur en faire venir; mais quoyque ç'en soit, comme nous n'avons rien dans nos Jardins, ou la chaleur & l'humidité doivent être excessives, aussi n'y avons-nous rien, où il ne soit necessaire d'y en avoir un peu. Le Soleil, les pluyes & les eaux sousterraines pourvoyent à une partie, c'est à nous à pourvoir par d'autres voyes à ce qui peut manquer du reste; & c'est ce que nous faisons par une culture bien entenduë, dont les labours sont une principale partie.

Ces labours se doivent faire en diférens temps, & même diféremment pour la multiplicité, en regard à la diférence des Terres & des Saisons; les terres qui sont chaudes & seches doivent en Esté être labourées, ou un peu devant la pluye, ou pendant la pluye, ou incontinent après, & sur tout s'il y a apparence qu'il en doive encore venir; si bien que pour lors on ne sçauroit presque les labourer, ny trop souvent, ny trop avant quand il pleut: comme par la raison des contraires, il ne les faut gueres jamais labourer pendant le grand chaud, à moins que de les arroser aussitôt: ces fréquens labours donnent passage à l'eau des pluyes; & les font pénétrer vers les racines qui en ont besoin; au lieu que sans cela, elles demeureroient sur la surface, où elles seroient inutiles, & bien-tôt après évaporées: les labours don-

Et cui pute  
solum  
(namque  
hoc imita-  
mur aran-  
do.) Georg. 2.

Optima pu-  
tri arva solo;  
id venti cu-  
rant, geli-  
dæque pri-  
nx, & labe-  
facta mo-  
vens, robu-  
tus jugera  
solor. Georg. 2.

Prima Ceres  
ferro morta-  
les verrere  
terram insti-  
tuit, cum  
jam glan-  
des, atque  
arbuta sacra  
desicerent  
silvæ, & vi-  
ctum dodo-  
na negaret.  
Georg. 1.

Cultique  
frequenti in  
qualcumque  
voce artes,  
haud tarda  
sequuntur.  
Georg. 2.

Omne quot  
annis terque  
quaterque  
solum scin-  
dendum,  
glebaque  
versis. A ter-  
num fran-  
genda bi-  
dentibus.  
Georg. 2.  
Et circa rela-  
nent

xat spirita  
nenta, no-  
vas veniat  
quâ, succus  
in herbas.  
Georg. 1.

nent aussi passage aux chaleurs, sans lesquels l'humidité ne sçauroit de rien servir.

Au contraire les terres froides, fortes & humides, ne doivent jamais être labourées en temps de pluye, mais plutôt pendant les plus grandes chaleurs; en effet pour lors on ne sçauoit les labourer, ny trop souvent, ny trop avant, en veuë particulièrement d'empêcher qu'elles ne se fendent par-dessus; ce qui, comme nous avons souvent dit, fait grand tort aux racines, & afin qu'étant amolies par les labours, la chaleur y penetre plus aisément, & par ce moyen détruiſe le froid, qui empêche l'action des racines, & fait des arbres jaunes.

La nature de la terre nous fait voir en cela, aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, qu'elle veut être réglée, enſorte que d'un côté elle répond assez heureusement à nos intentions, quand elle est sagement traitée; & qu'aussi de l'autre elle s'y oppose, quand on la veut gouverner à contre-temps: la Saison de mettre en terre la plupart des grains, qui d'ordinaire ne se sement chacun que dans une saison, le temps de faire des greffes, de tailler, & de planter tant les vignes, que les arbres, &c. ce qui pareillement ne se fait qu'en certains mois: tout cela sont autant d'instructions que la nature nous donne, afin de nous apprendre à bien étudier ce que la terre demande, & en quel temps précisément elle le demande; c'est par là qu'une grande application m'a appris qu'il étoit bon de labourer souvent les Arbres, soit en terre sèche & legere, soit en terre forte & humide, mais les uns en temps de pluye, & les autres en temps de chaleur.

Exercetque  
frequens tel-  
lurem, atque  
imperat ar-  
vis. Virgilius.  
Georg. 1.

Ces labours frequens que je viens de conseiller, quand on a la commodité de les faire, sont d'une grande utilité; car outre qu'ils empêchent qu'une partie de la bonté de la terre ne s'épuise à la production & nourriture de méchantes plantes: ils sont au contraire, que ces méchantes herbes mises au fond de la terre s'y pourrissent, & y fervent d'un nouvel engrais; mais de plus ces labours frequens détruisent en partie les anciennes maximes, qui n'avoient établi qu'un labour pour chaque Saison; & tout ce que j'y trouve de bon est, que tout au moins elles en établissent la necessité, & par consequent l'utilité; mais j'ajoute qu'ils ne sont pas suffisans, à moins que dans les intervalles de ces labours, on ne prenne soin de ratifſer, ou arracher les méchantes herbes, qui particulièrement l'Été & l'Autonne, viennent à se produire sur les terres, & s'y multiplient à l'infini, si on les y laisse grainer.

Il faut dire icy en passant, que les temps auxquels les Arbres fleurissent, & que la Vigne pousse, sont extrêmement dangereux pour les labours, il n'en faut jamais faire pour lors ny à ces Arbres, ny à cette Vigne; la terre fraîchement remuée au Printemps exhale beaucoup de vapeurs, qui aux moindres gelées blanches, lesquelles sont fort ordinaires en cette Saison-là, étant arrêtées près de la superficie de la terre s'arrêtent sur les Fleurs, les attendrissent en les humectant, & ainsi les rendant susceptibles de la gelée contribuent à les faire perir; les terres qui ne sont pas labourées en cetemps-là, & qui par consequent ont la superficie dure, & ferme, ne sont pas sujettes à exhaler tant de vapeurs, ny par consequent sujettes à tant d'accidens de gelées.

De ce que j'ay dit cy-devant pour favoriser la nourriture de nos Arbres, il s'ensuit que je condamne fort ceux qui sement ou plantent, soit beaucoup d'herbes potageres, soit beaucoup de Fraisiſiers, ou de Fleurs tout auprès des pieds de leurs Arbres, telles Plantes leur font sans doute un tres-grand prejudice.

La regle que je pratique pour les labours qu'il faut faire à nos Arbres, tant en Hyver qu'au Printemps est, que dans les terres sèches, & legeres, j'en fais donner un grand à l'entrée de l'Hyver, & un pareil incôtinrent après qu'il est passé, afin que les pluyes & neiges d'Hyver, & les pluyes du Printemps entrent aisément dans nos terres, qui ont besoin de beaucoup d'humidité; & à l'égard des terres fortes & humides, je leur fais donner au mois d'Octobre un petit labour, seulement pour ôter

les

les méchantes herbes, & attens à leur en donner un fort grand à la fin d'Avril, ou au commencement de May, quand les Fruits sont tout à fait noüez, & les grandes humiditez passées; ainsi la superficie de telles terres s'étant trouvée dure, ferme, & serrée n'a laissé que peu de passage pour les eaux d'Hyver & du Printemps, dont nous n'avons icy nul besoin; les neiges étant venues à fondre, & n'ayant pû penetrer sont demeurées partie sur la surface, & là ont été converties en vapeurs, & partie suivant la pente des lieux, sont descenduës pour aller dans les rivières voisines.

Je dois icy dire que rien n'humecte tant, & ne penetre si avant que l'eau de la fonte des neiges, je n'ay gueres vû que l'eau des pluyes ait penetré au-delà d'un pied, mais pour ce qui est de l'eau des neiges elle penetre jusqu'à deux & trois pieds, tant parce qu'elle est plus pesante que l'eau des pluyes ordinaires, que parce que se fondant lentement, & petit à petit, & par le dessous de la masse des neiges, elles s'infinuë plus aisément sans en être empêchée par le hâle des vents, ou par la chaleur du Soleil.

C'est pourquoy autant que je crains les grandes neiges pour les terres fortes, & humides, si bien que j'en fais enlever tout ce qui se peut d'auprès de nos Fruitiçrs, autant prens-je soin d'en ramasser dans les terres legeres, pour y faire une maniere de magazin d'humidité, & sur tout en ces fortes de terres je releve celles qui seroient inutilement dans les Allées, & les fais rejeter sur les labours des Espaliers, & particulièrement aux expositions du Midy qui sont en Esté les plus échauffées, & les plus succées, & aussi aux expositions du Levant, même dans les fortes terres, parce que les eaux des pluyes d'Esté n'y venant presque jamais, les terres de ces expositions demeurent d'ordinaire plus alterées, & par consequent les Arbres y souffrent.

Cette necessité de labourer que je recommande, & que je conseille, est quelquefois combatuë par le succés de certains Arbres, qui étant couverts de pavé, ou de sable battu autour du pied ne laissent pas de bien faire, quoy qu'ils ne soient jamais labourez, à quoy j'ay deux choses à répondre; la premiere que comme d'ordinaire tels Arbres sont sous des égouits, il y tombe beaucoup d'eau qui penetrant au travers des jointures de chaque pavé, ou du sable battu leur fournit assez de nourriture pour les racines; & la seconde que l'humidité qui a ainsi penetré dans ces terres couvertes de pavé, s'y conserve bien mieux, & plus long-temps que dans les autres, le hâle des vents, & la chaleur du Soleil ne pouvant la détruire; cependant je ne laisse pas de recommander les labours, tant pour le bien de la terre & des Plantes, que pour le plaisir de la vûë; l'expérience universelle que nous avons sur cela, ne peut être détruite par une si petite objection, non plus que l'usage du pain, & des vêtemens ne peut être condamné, quoy que les Sauvages ne le connoissent pas; les Figuiers, Orangers, & autres Plantes, & Arbrisseaux en Caisse justifient assez la necessité des labours pour donner passage à l'eau des arrosemens, faite dequoy ils ne manquent pas de languir, & souvent même de perir.

Rapide  
potentia fo-  
lis acrior, aut  
borex pene-  
trabile fri-  
gus adurat.  
Georg. I.

CHAPITRE XXII.

Des Amandemens.

APRES avoir expliqué le motif, l'usage & la maniere des labours, il faut faire la même chose à l'égard des amandemens, qui ne signifient autre chose qu'une amélioration de terre; nous avons déjà dit que cette amélioration se pouvoit faire





avec toutes sortes de Fumiers, il en faut donc expliquer le motif, l'usage & la maniere.

À l'égard du motif il est pareillement vray de dire que quand nous amandons, ou fumons la terre, ce doit être en vüe de donner de la fertilité à celle qui n'en a pas, c'est-à-dire qui a beaucoup de défauts, & par conséquent peu de disposition à produire, ou de l'entretenir dans celle qui en a, & qui la pouiroit perdre, si de temps en temps on ne luy faisoit quelques reparations nécessaires; ainsi nous devons amander cette terre plus ou moins, selon les productions que nous luy demandons, soit au-delà de ses forces, soit conformément à son pouvoir, & l'amander aulli plus ou moins, selon le temperament dont elle est bon ou mauvais: il faut par exemple amplement des Fumiers pour produire des herbes potageres, qui viennent en peu de temps en abondance, & se succedent promptement les unes aux autres dans un petit espace de terrein, qui sans cela se pouiroit effriter: d'un autre côté il en faut peu, ou point du tout pour nourrir les Arbres qui étant longs à venir ne font que des productions mediocres, eu égard à la terre qu'ils occupent; & enfin quoy qu'ils demeurent fort long-temps au même endroit où ils sont, cependant par le moyen de leurs racines qui s'étendent à droit & à gauche, ils prennent au loin & au large la nourriture qui leur convient; j'ajoute qu'il en faut moins pour le fond, qui de soy a beaucoup de fécondité, que pour celuy qui en a fort peu, & enfin il en faut davantage pour les terres froides & humides, que pour celles qui sont chaudes & sèches.

Constamment, & personne ne l'ignore, les grands défauts de la terre consistent, comme j'ay dit cy-dessus, ou en trop d'humidité, laquelle d'ordinaire est accompagnée du froid, & de la grande pesanteur, ou en trop de sécheresse, qui est aulli regulierement accompagnée d'une excessive legereté, & d'une grande disposition à être brûlante; nous voyons aulli que des Fumiers que nous pouvons employer, les uns sont gras & rafraichissans, par exemple ceux de Bœuf & de Vache, les autres sont chauds & legers, par exemple ceux de Mouton, ceux de Cheval & de Pigeon, &c. & comme le remede doit avoir des vertus contraires au mal qu'il doit guerir, nous devons employer les Fumiers chauds & legers dans les terres humides, froides & pesantes, afin de les échauffer, & les rendre plus meubiles & plus legeres, & employer les Fumiers de Bœufs & de Vaches dans les terres maigres, sèches & legeres, afin de les rendre plus grasses & plus materielles, & par ce moyen empêcher que les grands hâles du Printemps, & les grandes chaleurs de l'Esté ne les alterent trop aisément.

Il se fait aujourd'huy de grandes Dissertations dans la Philosophie, & dans la Chimie, pour chercher à decider quels sont les meilleurs Fumiers, & on le fait avec la même exactitude que les Mathematiciens apportent à decider ce qui est nécessaire pour faire une ligne droite, &c. le public est grandement obligé à ces Messieurs, qui portent leur curiosité & leurs observations si avant dans les secrets de la nature; j'espere que nous en tirerons de grands avantages, mais en attendant qu'ils soient arrivés, je croy & pour moy, & pour ceux en faveur de qui j'écris, que nous ne sçaurions mieux faire que d'aller en cecy, comme je fais, c'est-à-dire aller bonnement, simplement & grossierement, sçachant d'ailleurs que la fertilité des terres ne consiste pas, pour ainsi dire, dans un point indivisible; aulli bien loin de vouloir donner du scrupule à personne, ny sur tout intimider par aucun endroit nos Jardiniers sur le fait de la culture, je veux au contraire chercher à la leur faciliter autant qu'il me sera possible.

Et pour cet effet il me semble pouvoir dire icy encore une fois, qu'on se peut faire une certaine idée de richesses dans la terre sur ce fondement, que constamment il y a dans ses entrailles un sel qui fait sa fertilité, & ce sel est le tresor unique & véritable de cette terre: ainsi disons-nous que les écus d'un avare qui font sa richesse & son opulence, sont le tresor qu'il possède, cet avare demeurera toujours également riche &

pecu-

Fundit humo facilem victum justissima telus. Georg. 2.

pecunieux, si premierement il ne dépense rien, ou si en second lieu quelque largesse qu'il fasse de son bien il arrive qu'autant qu'il dépense d'or ou d'argent d'une main; autant en reçoit-il de l'autre; il avoit hier dépensé dix écus, aujourd'hui il a accumulé soit en or, soit en argent, soit en denrées la valeur de dix écus, le voilà donc également riche, si bien que demain il sera en état de dépenser la même somme, & de ramasser le jour d'après, soit le même argent en espee, ce qui n'est pas ordinaire, soit la valeur, &c. & ainsi à l'infiny tel circuit est réel & effectif.

Nous devons sçavoir pour certain que la terre a été créée avec une disposition à produire des Plantes, & que (hors quelques pierres & les métaux qui sont des ouvrages extraordinaires de la nature) il n'y a rien sur cette terre qui ne soit fort de son sein, & cela par les voyes de la vegetation, & par consequent tout ce que nous voyons de Plantes vegetatives est une partie de cette terre, & ainsi nous pouvons assurer qu'il n'y a rien (quoique ce puisse être, pourvu qu'il soit materiel) qui ne puisse servir à amander cette terre en y retournant par les voyes de la corruption, sous quelque figure qu'il y retourne, parce que tout ce qui rentre dans cette terre, luy rend en quelque façon ce qu'elle avoit perdu, soit en même espee, soit la valeur, & en effet il redevient terre, comme il étoit auparavant; ainsi toutes sortes d'étoffes, & de linge, la chair, la peau, les os, & les ongles des animaux, les bouës, les urines, les excremens, le bois des Arbres, leur fruit, leur mar, leurs feuilles, les cendres, la paille, toutes sortes de grains, &c. bref generalement tout ce qui est palpable, & sensible sur la terre (hors peut-être comme j'ay dit la plupart des pierres, & tous les métaux) tout cela rentrant dans les terres y sert d'amélioration, si bien qu'ayant facilité d'en répandre souvent, & commodément sur les terres, comme on l'a dans les bonnes Fermes, & particulièrement dans le voisinage des grandes Villes, & comme on le pratique pour la semence des Bleds, & pour les Legumes, on met ces terres en état de pouvoir continuer à produire toujours, & sans relâche.

De plus si nos terres quoique bonnes sont empêchées de produire, par exemple celles sur lesquelles on a fait des édifices; ces terres couvertes de bâtimens ressemblent malgré elles à ce riche qui ne fait nulle dépense; & qui en pourroit faire beaucoup; elles demeurent toujours, comme disent les Philosophes, également fertiles en puissance, c'est-à-dire également capables de produire; & produiroient actuellement si elles n'en étoient pas empêchées; à l'égard des autres qui produisent en tout temps, si en labourant on remet dans le fond du labour ce qu'elles avoient produit de Plantes, comme cela arrive souvent, & sur tout dans les cantons où se fait la guerre; ces Plantes ainsi remises au dessous de la superficie de cette terre y pourrissent, & y font un engrais de la même quantité, & de la même valeur à peu près que ce qu'il en avoit coûté à cette terre pour les produire, ou bien même c'est le même sel en espee qui luy revient, & la rend aussi riche, c'est-à-dire aussi fertile qu'auparavant.

Et si on enleve toutes les productions d'un tel quartier de terre, comme cela est fort ordinaire, & que d'un côté on luy donne à peu près autant de la production d'une autre terre, & cela par le moyen des pailles pourries, & même pour ainsi dire assaisonnées des excremens de quelques animaux, lesquels excremens sont encore originaiement sortis de la terre, & en font une partie, cette terre ayant par ce moyen réparé sa perte, elle se trouve tout aussi riche, c'est-à-dire tout aussi fertile qu'elle étoit.

Il faut donc en quelque façon regarder les Fumiers à l'égard de la terre, comme une espee de monnoye qui repare les tresors de cette terre.

Or comme il est de plusieurs especes de monnoye, l'une plus precieuse, & l'autre moins, mais toujours les unes, & les autres étant monnoyes qui ont cours dans le commerce, & enrichissent, aussi est-il de plusieurs sortes de Fumiers, les uns un peu meilleurs que les autres, mais toujours ils sont tous propres à amander, c'est-à-dire

Germinet  
terra her-  
bam viren-  
tem, &c.  
Genesi.

à repater la perte que cette terre avoit faite en produisant ; ainsi la substance de la terre ne s'use point pour devenir enfin à rien , en sorte qu'on puisse dire qu'elle diminue ; car où en seroit-elle presentement , après avoir tant produit depuis le commencement des siecles ? ce n'est proprement que son sel qui se diminue , ou qui pour mieux dire change de place , & qui ensuite pouvant revenir , comme il le fait , est capable de rétablir cette terre au même état qu'elle avoit été.

Les Alambics de la Chimie manifestent assez ce que c'est que ce sel , & font voir en petit combien il en faut peu pour animer une assez grande quantité de terre.

A propos dequoy je dois dire , qu'il est ce semble du Fumier à l'égard des terres qui sont de different temperament , ce qu'il est du sel à l'égard des differentes viandes , soit celles qui sont fines & delicates , comme les Perdrix , les Moutons , soit celles qui sont materielles & grossieres , comme le Bœuf , le Cochon , &c. celles-cy souffrent sans doute dans l'assaisonnement qu'on leur fait, une bien plus grande quantité de sel sans en être gâtées que n'en peuvent pas souffrir les autres , il a fallu en effet bien plus de sel pour une bonne piece de Bœuf qu'on a renduë meilleure en la salant , qu'il n'en faut pour saler une piece de Mouton , quoyque de la même grosseur , & au contraire à l'égard du goût de l'homme les viandes grossieres en sont abonnées , quand elles sont notablement salées , au lieu que les viandes du Mouton qu'on saleroit également , en seroient beaucoup moins bonnes , ou pour mieux dire en seroient plus mauvaises.

Et d'ailleurs comme il est du sel qui sale plus , par exemple le gris , & du sel qui sale moins , par exemple le blanc , aulli pour ce qui est d'échauffer , ou animer la terre , il est des Fumiers qui amendent & échauffent plus , & ce sont par exemple ceux de Mouton & de Cheval , & il en est qui amendent & échauffent moins , & ce sont par exemple ceux de Cochon , ceux de Vache , &c. il faut user sagement en font abonnées & des autres , l'expérience justifie assez cette faculté d'échauffer en fait de Fumiers , en ce qu'une certaine quantité de celuy de Cheval étant entassé fait une chaleur considerable , jusqu'à se convertir quelquefois en veritable feu , au lieu qu'un tas de Fumier de Vache n'en vient jamais à s'échauffer de cette façon.

Et partant si on vouloit mettre beaucoup de fumier de Cheval ou de Mouton dans des terres legeres & sablonneuses , qui n'ont pas besoin d'être si échauffées , on y seroit tort au lieu d'y bien faire : ces Fumiers sont trop brûlans ; mais suivant l'avis du Poëte , on en pourroit mettre beaucoup de celuy de Vache , qui est plus gras , & moins chaud ; & au contraire ce qui n'est pas propre pour les terres chaudes & arides , est tres-propre pour les terres froides & humides ; celles-cy , qui naturellement ne produisent que trop de méchantes herbes , ont besoin d'être échauffées , & pour ainsi dire animées pour les disposer à nous en produire de meilleures.

| Arida tantum ne saturare simo- pingui pudent sola, &c. Georg. 1.  
Humida majores herbas alit, ipsaque justò latior. Georg. 2.

## CHAPITRE XXIII.

### Des Fumiers.

CE n'est pas assez d'avoir parlé des amendemens en general , il en faut venir à un détail plus particulier ; & pour cet effet , j'estime qu'il est nécessaire d'examiner cinq choses principales sur le fait du Fumier , qui est le plus ordinaire des amendemens.

La première ce que c'est que Fumier.

La seconde de combien de façons il y en a.

La troisième quel est le meilleur de tous.

La quatrième quel est le bon temps de l'employer.

Et la cinquième enfin quelle est la manière d'en faire un si bon usage, que les terres en soient amandées, c'est-à-dire rendues plus fertiles, comme c'est l'intention de celui qui l'emploie.

A l'égard du premier chef, je ne puis m'empêcher de dire que le Fumier étant une chose si vulgaire, & si connu, il paroît inutile & presque ridicule de vouloir ce semblable travailler à en donner la connoissance, cependant pour continuer à suivre exactement le dessein que j'ay eu en tout ce Traité, qui est de ne pas omettre jusqu'à la moindre singularité de tout ce qui appartient à nôtre Jardinage, je croy être obligé de parler de ce Fumier, non pas en effet pour le faire connoître à des gens qui ne le connoissent point, car il seroit difficile d'en trouver, mais pour y faire quelques observations qui sont assez importantes dans la matière dont il s'agit.

Je dis donc que le Fumier est un composé de deux choses, dont la première est une certaine quantité de paille qui a servy de litière à des animaux domestiques, & la seconde ce sont les excréments que les animaux ont lâché parmy, & qui se font en quelque façon incorporez avec cette paille; constamment ny la paille seule, fût-elle même à demy pourrie ne fait pas de bon Fumier, ny les excréments de ces animaux étant tous seuls ne sont propres à en faire suffisamment pour donner envie de les employer; il faut absolument que pour cela l'un & l'autre soient mêlez ensemble, c'est un fait que personne n'ignore.

On n'ignore pas non plus que comme dans les maisons on a de ces animaux pour en tirer du plaisir, & de l'utilité, on a aussi des lieux particuliers où on les met pour leur donner le temps de repaître, & de se reposer; ces lieux ont des noms particuliers & différens, ils s'appellent Ecuries quand ils servent pour Chevaux, pour Mulets, &c. & s'appellent Etables quand ils ne sont que pour des Bœufs, Vaches, Moutons; Cochons; &c. les grands Chasseurs ont outre cela des Chenits pour leurs Chiens, mais il n'en revient gueres de ce qui est traité dans ce Chapitre; l'usage ordinaire & domestique est, que sous ces animaux, & particulièrement sous les principaux d'entr'eux, qui sont les Chevaux, on met tous les jours une assez bonne quantité de paille fraîche & neuve, bien étendue & bien éparpillée, & cela s'appelle leur faire de la litière, comme qui diroit leur faire une manière de lit, afin que s'y couchant, & y prenant du repos ils se délassent quand ils sont fatiguez, & se remettent en état de recommencer tout de nouveau leur service accoutumé; cette litière donc sert pour les conserver en santé, pour aider à rétablir leur vigueur, & aussi pour les tenir plus propres, & plus agréables à la vûe.

Mais ce n'est pas tout, car ensuite elle doit encore être bonne à quelqu'autre chose, en effet cette paille étant ainsi employée sous le nom de litière, devient non seulement toute froissée, & toute brisée par le trépiement, l'agitation, & le mouvement de ces animaux, mais aussi leurs excréments qui l'ont imbibée, changée de couleur, & à demy pourrie, font qu'elle devient pour ainsi dire d'une nature différente, si bien qu'étant toute corrompue, & n'étant plus propre à continuer de servir de litière, on est obligé de l'ôter du lieu où elle étoit, pour y en remettre de nouvelle, qui à son tour aura la même destinée.

Cette première litière étant donc sortie de dessous ces animaux, & mise dehors toute ensemble n'est pas regardée comme un tas d'ordures à rejeter, elle prend dans nôtre langue ce nom de Fumier dont est question, & qu'apparemment la fumée qui en sort luy a fait donner, & sous ce nom-là elle se trouve non seulement une chose fort utile, mais même nécessaire pour le bien du genre humain.

Or ce qui est cause de ce nouveau service qu'elle rend étant ainsi devenue Fumier est, que ces excréments d'animaux luy ont communiqué une certaine qualité,

ou plutôt un certain sel qu'ils contiennent en soy, & qui fait qu'étant entassée elle vient à s'échauffer considérablement en elle-même, & à échauffer en même temps tout ce qui se trouve immédiatement près d'elle, comme nous expliquerons plus particulièrement cy-après.

Après avoir ainsi expliqué ce que c'est que Fumiers, s'il est vray de dire que telle explication n'étoit gueres nécessaire, tout au moins est il fort important d'expliquer les autres quatre articles, à commencer par celui qui doit apprendre de combien de façons de Fumiers on peut avoir.

*La diversité  
des Fumiers.*

Il résulte de ce que j'ay dit cy-dessus, que comme il y a par tout beaucoup de Chevaux, il y a par tout beaucoup de Fumiers de Cheval, qu'il y en a quelque peu de Mulets, &c. qu'il y en a assez de Vaches, & qu'enfin les Moutons, & les Cochons en font quelque petite quantité, & sur tout à quelqu'égoût d'Etable ou d'Ecurie sont venuës à se pourrir, servent encore de quelques secours dans les lieux où la paille & les animaux ne sont pas trop communs.

Les grands animaux dont est question, ne sont pas seuls à contribuer par leurs excréments à la composition des Fumiers, & des amendemens de la terre, toutes les parties de leurs corps quand elles viennent à pourrir, & même leurs ongles & leurs os engraisent les terres, les feuilles des Arbres qu'on amasse l'Automne, & qui étant mises dans quelqu'endroit humide, & sur tout à quelqu'égoût d'Etable ou d'Ecurie sont venuës à se pourrir, servent encore de quelques secours dans les lieux où la paille & les animaux ne sont pas trop communs.

Il n'est pas jusqu'à la cendre de toutes les matieres combustibles qui ne soit icy d'un fort bon usage, pour la petite quantité qu'on en peut avoir, & non seulement la cendre, mais aussi les bois pourris, & généralement tout ce qui étant sorty de la terre se trouve corruptible, devient Fumier à la terre quand il y revient, & qu'il s'y corrompt.

Nous avons même des gens qui pour multiplier le nombre des Fumiers, ou d'amandement, veulent que les terres de gazon, & les terres de grand chemin puissent servir à cela, j'en diray cy-dessous mon avis; je me contente de dire icy que cette manière de terre blanchâtre, qui se trouve dans les entrailles de quelques pieces de terre, & qu'on appelle marne, & qui paroît être dans une disposition prochaine à devenir pierre, doit être considérée comme un amendement propre pour aider à la production de certaines choses, comme je l'expliqueray cy-dessous.

*Le choix des  
Fumiers.*

Ce n'est pas assez d'avoir expliqué la diversité des Fumiers, il faut voir quelles sont leurs qualités particulieres, afin que cette connoissance nous apprenne à en faire un choix qui soit bon pour les besoins que nous en avons.

Il y a deux principales propriétés en fait de Fumiers, l'une est d'engraisser, c'est-à-dire d'engraisser les terres, & les abonir, ou rendre plus fertiles, & tous les Fumiers devenus bien pourris ont cela de commun entr'eux, mais véritablement les uns plus, les autres moins; la seconde propriété est de produire une certaine chaleur qui soit sensible, & capable de faire quelque effet considérable; les anciens ont connu la première, & n'ont point connu la seconde; celle-cy ne se trouve gueres qu'aux Fumiers de Cheval & de Mulet, quand ils sont nouveaux faits, & encore un peu humides, & dans la verité ces sortes de Fumiers sont d'un usage merveilleux dans nos Jardins, & particulièrement dans l'Hyver; l'on pourroit dire qu'ils y tiennent lieu du grand astre qui anime & vivifie toutes choses; en effet ils y font en ce temps-là presque la même fonction, que l'ardeur du Soleil a coûtume d'y faire pendant l'Esté; car par exemple étant rangez en forme de Couches, ils servent à nous donner des nouveutez printannieres, sçavoir des Concombres, des Raves, de petites Salades, des Melons, & tout cela long-temps avant que la nature en puisse donner; ils servent dans le fort des gelées à nous faire avoir des Verdures, des Fleurs,  
& ce

& ce qui est plus singulier des Asperges bien vertes, & meilleures que les ordinaires; ils servent pour avancer de beaucoup la maturité des Fraizes, des Figues en Caisses, des Pois, &c. ils servent enfin pour faire venir des Champignons en tout temps.

Que si pour ainsi dire les Fumiers ont un mérite particulier quand ils sont nouveaux, & qu'ils ont encore leur première chaleur, ils en ont aussi un autre, quand sans être pourris ils sont vieux & secs, & que leur chaleur est entièrement passée, ils servent à devenir couverture, c'est-à-dire à conserver contre le froid ce que la gelée peut endommager & détruire, ainsi pendant l'Hyver ils sont employez à couvrir des Figuiers, des Artichaux, des Chicorées, du Celery, &c. qui sont toutes mannes d'un grand prix dans le Jardinage, & qui périroient sans le secours des Fumiers qui les couvrent; leur utilité ne se borne pas là, elle va encore plus loin, car après avoir fait figure en tant d'endroits; comme enfin suivant la condition de tous les êtres sublunaires, ils viennent à être pourris, c'est pour lors qu'ils servent au dernier usage, dont je traite icy, qui est d'amander les terres.

Cet amandement suppose deux grandes conditions, dont l'une regarde le temps qui est propre à le faire, & l'autre regarde la manière de le bien faire.

A l'égard du temps il ne faut pas croire que toutes les saisons de l'année soient bonnes pour employer les Fumiers, nous n'avons pour cela que les cinq mois de l'année, qui sont les plus humides, sçavoir depuis le commencement de Novembre jusques vers la fin de Mars; ces fumiers seroient inutiles dans le sein de la terre, s'ils n'achevoient pas de s'y pourrir entièrement, il n'y a que les pluyes qui puissent faire cette consommation; ceux qu'on employe dans les autres temps n'y font que sécher, se chancier, & ainsi bien loin d'être favorables aux vegetaux, ils leur sont pernicieux & funestes, & sur tout s'ils sont en trop grande quantité, car il s'y engendre de gros vers blancs qui restent dans la terre, & y rongent tout ce qu'ils y trouvent de tendre, au lieu que les grandes humiditez d'Automne & d'Hyver venant à achever de faire pourrir petit à petit la substance grossiere & materielle de ce Fumier, le sel qui y est contenu passe dans les parties interieures de la terre; c'est ainsi que ce sel se répand dans les endroits, d'où les Plantes tirent leur nourriture, c'est-à-dire vers le voisinage des racines, qui seules ont le talent de profiter du bénéfice de ces Fumiers, & par ce moyen les vegetaux achevent d'acquiescer toute la perfection qui leur convient, la grosseur, la grandeur, & le reste, &c.

Il s'ensuit donc que l'Hyver est l'unique saison qui soit propre à faire les grands amandemens, c'est aux habiles Jardiniers à ne laisser pas inutilement passer un temps qui est précieux pour leurs occupations; il ne faut pas même qu'en cela ils aient égard ny aux quartiers de la Lune, ny aux vents quels qu'ils puissent être, nonobstant les traditions de quelques anciens, & nonobstant tout ce qu'en peuvent dire quelques Livres de Jardinage; ce sont toutes observations, qui ne faisant que donner de l'embaras n'ont paru, quant au fait, extrêmement inutiles, & n'ont été bonnes tout au plus qu'à donner quelque matière d'embellissement dans la Poésie, & peut-être à faire valoir quelque Jardinier, ou visionnaire, ou grand causeur.

Venons présentement à la manière de bien employer ces Fumiers; cette manière doit donner deux instructions, l'une est de marquer les endroits de terre où le Fumier doit être mis, & la seconde d'en marquer à peu près la juste quantité.

Pour le premier chef il est question de sçavoir que quelquefois il s'agit de fumer à vive jauge, c'est-à-dire de fumer amplement, & un peu avant dans le fond de la terre, & quelquefois aussi il ne s'agit que de fumer légèrement la superficie; pour le premier chef je ne me trouve pas de l'avis de ceux qui mettent le Fumier par lits au fond des tranchées, quelques soins qu'ils prennent de faire à chaque lit un grand labour, pour y mêler ensemble la terre & le Fumier, & ma raison confirmée d'une longue expérience est, que ce qu'il y a de bon dans ce Fumier ainsi employé devient

Temps pro-  
pres pour fu-  
mer les ter-  
res.

Et cui pu-  
tre solum.  
Georg. 2.

bien-tôt inutile, puisqu'il passe trop bas avec les humiditez qui l'entraînent avec elles, & le portent à des endroits où les racines ne sçavoient pénétrer, outre que le mouvement qui se fait ainsi à labourer ces trois ou quatre lits dans chaque tranchée, au lieu de contribuer à rendre la terre meuble, qui est une condition de la dernière importance, il ne fait que la presser & l'endurcir par le trépignement qu'on ne peut éviter d'y faire en labourant.

Je veux donc, comme j'ay dit ailleurs, que le Fumier s'employe pour la terre, de la même maniere que la cendre s'employe dans les Lessives, c'est-à-dire que comme on ne met la cendre que sur la superficie du linge, qu'on a entassé dans le Cuvier, & qu'il est question de dégraisser, aussi on ne met le Fumier que vers la superficie de la terre, qu'il faut amander; je le redis encore, ce n'est point la grosse substance du Fumier qui fertilise, non plus que ce n'est point la grosse substance de la cendre qui dégrasse, c'est ce sel invisible qui est contenu dans ces matieres, & qui se mariant avec les eaux qui les mouillent, descend avec elles par tout où leur pesanteur les porte, & y fait ce qu'il est capable d'y faire.

Mais ce n'est pas assez de sçavoir le bon endroit à mettre les Fumiers, il faut encore voir en quelle quantité il est bon de l'y mettre; pour expliquer cet article il faut sçavoir que comme il y a des Fumiers qui ont bien plus de sel à communiquer les uns que les autres, aussi y a-t'il des terres qui ont plus besoin d'amandemens les unes que les autres; j'entens toujours parler des terres à Planter potageres, & non pas des terres à planter des Arbres, car à celle cy je n'en veux point du tout, supposant toujours que pour peu qu'elles soient bonnes, elles le sont assez pour nourrir des Arbres, desquels on espere du Fruit qui soit agreable au goût; le Vignerons qui s'étudie à faire d'excellent vin, s'aperçoit bien que l'usage du Fumier est entièrement contraire à son intention, & que si peut-être les engrais en augmentent la quantité, constamment ils en diminuent le merite, quoyque cependant le défaut eût pu être corrigé par la fermentation & le bouillonnement, ou pour ainsi dire par la cuisson de la Cuve; à plus forte raison que ne devons-nous point craindre pour le goût des fruits, qui sans aucuns apprêts de cuisson, ou d'autres choses passent immédiatement de l'Arbre à la bouche.

Que si les terres ne sont nullement bonnes, je ne puis, comme je l'ay cy-devant établi, m'empêcher de condamner ceux qui perdent le temps à y planter, au lieu d'y en avoir fait porter de meilleures, la quantité n'en doit pas être grande, ny par conséquent la dépense, attendu qu'on ne s'avise guère de vouloir faire de fort grands plans d'Arbres dans de fort méchans fonds.

Que si nonobstant mon sentiment sur ce fait particulier de plan d'Arbres, on s'opiniâtre à vouloir fumer les tranchées, où l'on en veut planter, je veux bien expliquer la maniere dont je conseille de le faire, afin qu'il en coûte moins, & qu'au moins l'ouvrage soit mieux fait, & plutôt.

Je suppose par exemple qu'il soit question de preparer une tranchée de six pieds de large, soit le long d'une muraille pour y faire des Espaliers, soit autour d'un carré pour y mettre des Buissons; je veux qu'on examine d'abord ce qu'on peut avoir de Fumier, soit de Cheval, soit de Vache, comme étant les deux sortes dont on se sert le plus ordinairement, & dont on a la plus grande quantité; cette connoissance apprendra si on en peut mettre beaucoup ou non: je veux ensuite qu'on le fasse porter par distances égales, le long de la tranchée qui est à faire; & qu'après cela on fasse une ouverture de la tranchée de trois pieds de creux, & d'environ une toise de long sur la largeur proposée, en sorte qu'avant d'employer son Fumier, on ait devant soy cet espace vuide & libre; je veux aussi qu'on ait trois hommes, deux avec des Bêches pour remuer les terres, & un avec une Fourche pour le Fumier; je veux enfin que ceux prennent de ces terres qui sont à fouiller, & qu'ils les jettent à l'extrémité de la place vuide, en sorte que la hauteur de la tranchée y soit remplie; & me-

Nul Fumier  
pour les Ar-  
bres.

même d'un demi-pied plus haut que la superficie voisine, prenant soin de mettre au fond la terre qui étoit à la superficie, & que celle qui étoit au fond devienne à son tour la superficie de la tranchée nouvelle; cette terre jetée de la maniere que je l'entens, fait un talus naturel, au bas duquel tombe par même moyen ce qui se trouve de pierres qu'on ôte sur le champ, & pendant que les deux hommes jettent ainsi la terre qui fait ce talus, je veux que le troisieme qui sera resté sur le bord de la tranchée, prenne du Fumier avec la Fourche, & que sans cesse il le jette également, non pas dans le bas, mais seulement sur le haut du talus dont est question, & qu'il le répande, en sorte qu'il soit si bien dispersé qu'il n'en reste jamais beaucoup ensemble; par ce moyen, supposé toujours que les travailleurs agissent vivement & de concert, il se fait tout d'un coup deux choses fort importantes en peu de temps, & à peu de frais, la premiere que le Fumier se trouve placé; & mêlé dans la terre comme il le doit être, & la seconde que cette terre étant maniée de fond en comble devient meuble, comme on le doit souhaiter.

Je ne veux pas oublier d'avertir ceux qui fouillent le long d'une muraille, qu'ils prennent bien garde de n'approcher pas trop près de la fondation, de peur qu'étant endommagée la muraille ne fût en peril de tomber; il y faut toujours laisser un petit talus de terre dure dans le fond.

Que s'il n'est pas seulement question d'une simple tranchée pour des Arbres, mais de tous les carrez destinez aux Plantes potageres dans un Jardin où la terre n'a pas les bonnes qualitez qui sont à y souhaiter, il faut indispensablement suivre la même methode, & multiplier seulement le nombre de ceux qui doivent fouiller, ou labourer, & y proportionner le nombre de ceux qui auront les Fumiers à répandre; il faut toujours la même profondeur de terre, & toujours faire une premiere ouverture de tranchée d'environ une toise de large, & qu'elle soit par exemple de la longueur de tout un côté du carré, & pour cet effet on mettra le long du carré à fouiller la terre qu'on sort de la tranchée, & qui servira pour remplir la jauge qu'on trouvera vuide à la fin du carré; cependant on fera arriver, soit à la Hotte, soit à la Civiere, soit avec les Animaux de bas les Fumiers dans le voisinage de la place vuide, on mettra un nombre suffisant de gens pour les répandre sur le haut des talus; à mesure que les autres jettent sans cesse de nouvelles terres vers les places vuides.

Je répons qu'avec un tel concert d'Ouvriers qui s'entendent bien dans leur ouvrage on disposera une terre à faire de tres-beaux, & de tres-bons Legumes, prenant soin d'y faire enfin un labour universel pour rendre la superficie égale.

Je veux seulement qu'on observe que si la terre qui a besoin d'être amandée est de nature sèche & sablonneuse, on y employe des Fumiers les plus gras, par exemple de ceux de Vache, ou même de ceux de Cheval qu'on a fait pourrir dans un lieu humide; je ne fais guere de mention des Fumiers de Cochon, car outre qu'ils sont assez rares, ils renferment une puanteur qui empêche de les souhaiter, ils sont capables d'infecter la terre, & de luy donner un mauvais goût, dont les Fruits seroient infectez plutôt que d'en être abonnés; que si ce sont des terres grossieres, fortes & humides, on y mettra les Fumiers les plus grands & les plus secs, par exemple ceux de Cheval, de Mulet, contant toujours que la quantité y doit être non pas excessive, ny trop petite, mais mediocre & modérée, l'excez en cecy est dangereux; d'un autre côté à n'en point mettre dans la terre dont est question, c'est un défaut qui se fera bien tôt sentir, comme aussi d'y en mettre trop peu est un secours, qui pour n'être pas suffisant doit être regardé comme inutile, & sur tout pour des terres maigres, à qui on demande au-delà de leur force; c'est à-dire beaucoup de Legumes, gros & bien nourris.

La mesure que je croy la plus raisonnable pour l'employ de ce Fumier, est d'en répandre une hottée de mediocre grandeur sur la longueur de chaque toise de talus,



quand il a environ l'épaisseur d'un pied de terre; ainsi une longueur de vingt toises sur la largeur de six pieds, & sur la profondeur de trois en consumera six-vingt hottées de cette mediocre grandeur, c'est-à-dire telle à peu près qu'une femme la peut porter.

Que si on n'a pas de Fumier pour en faire le mélange, que je viens d'expliquer, il faut se contenter d'en répandre sur la superficie le peu qu'on en peut avoir, & le répandre également, & après cela en faisant un bon labour d'environ neuf à dix pouces de profondeur, on l'entertera de maniere qu'il ne paroisse plus par le dehors, & que cependant il ne soit pas trop avant, & pour aussi dire hors de la portée des racines des Plantes.

Le Crotin de Mouton & de Chevre est tout propre pour cette maniere de Fumier, & il suffit extrêmement d'en répandre un ou deux pouces d'épais, cette petite quantité contribuera à amander la terre tout autant qu'une plus grande des Fumiers de Cheval, ou de Vache.

Dans la verité je regarde le Crotin de Mouton comme celuy de tous les Fumiers qui a le plus de disposition à fertiliser toute sorte de terre; on verra plus particulièrement dans le Traité de la culture des Orangers, combien j'en fais de cas au dessus de tous les autres.

La Poudre, les cureures de Colombier & de Poulalier peuvent faire quelques amendemens, mais je ne m'en sers gueres; l'un est trop puant, & assez rare, les autres sont pleins de Moucherons, qui s'attachant aux Plantes leur portent grand prejudice.

A l'égard des excremens qui viennent des Animaux aquatiques, ils ne valent rien du tout, non plus que ceux qui viennent des Garennes de Lapin, témoin la sterilité qui paroît autour des Clapiers; les feuilles d'hortolage pourris font quelque chose de livide & de froid, qui bien loin d'amander fait pourrir les nouvelles Plantes, & ainsi il ne s'en faut nullement servir.

Les feuilles d'Arbres qu'on a ramassées, & fait pourrir dans quelques fonds humides, deviennent plutôt du terreau que du Fumier, si bien qu'elles sont plus propres à répandre pour garentir du hâle, qu'à fumer le dedans de la terre.

Le terreau est le dernier service qu'on retire du Fumier, ce Fumier ayant servy à faire des Couches s'y est tellement consumé, qu'il est enfin devenu aussi meuble que de la terre, & pour lors il est employé non plus comme l'umier qui engraisse, mais comme terre qui produit de petites Plantes; & ainsi on en met sept à huit pouces d'épais sur les Couches nouvelles pour y élever des Salades, des Raves, des Legumes à replanter, ou pour y planter à demeurer, comme Melons, Concombres, Laitués pommés, &c. on en répand aussi environ deux pouces d'épais sur les terres nouvellement ensemencées au Printemps, & dans l'Été, quand elles sont ou de nature trop sèche, ou de nature qui s'endurcit, & se fend aisément à la chaleur; les graines sécheroient dans la premiere, & ne pourroient percer la superficie dans l'autre.

On a recours à ce terreau, qui conservant sa fraîcheur produite par les labours, ou par les arrosemens, fait que les graines germent aisément, & y levent ensuite heureusement, ce terreau fait encore ce bien au Jardinier, qu'il empêche les oiseaux de manger les nouvelles graines.

Les cendres quelles qu'elles soient seroient d'un grand usage pour améliorer les terres, si on en avoit beaucoup, & comme on n'en a que tres-peu, on les met aux pieds de quelque Figuier, ou de quelqu'autre Arbre, & elles n'y font pas inutiles.

Certains gens font particulièrement cas des terres de gazon pour servir d'amendement, & pour moy je les regarde dans un autre sens, c'est-à-dire comme propres à produire par elles-mêmes, & non pas à faire produire à d'autres, & j'estime en-

encore davantage les terres qui sont au dessous de ce gazon, que nous appellons terres neuves, & qui par consequent n'ayant jamais été travaillées se trouvent neuves, c'est-à-dire pleines de toute la fertilité que les bonnes terres peuvent avoir en elles, & partant heureux qui en peut faire des Jardins entiers.

Que si enfin on n'est pas en état d'aller jusques-là, & qu'au moins on en puisse avoir une quantité raisonnable, je voudrois qu'on l'employât ou toute entiere pour les Arbres fruitiers, ou qu'on l'employât au moins de la même maniere que j'ay fait employer les Fumiers pour les amandemens à vive jauge.

CHAPITRE XXIV.

*Pour sçavoir s'il est bon de fumer les Arbres.*

Je ne sçaurois approuver le sentiment de ceux qui étant prevenus de l'erreur commune sur le fait des Fumiers, en mettent indifferemment par tout, jusques-là que pour en faire une grande maxime, ils disent d'une maniere assez populaire, que particulièrement à l'égard des Arbres on ne leur sçauroit donner trop d'amitié, c'est le terme doux & galant dont ils se servent en parlant de ce qu'on appelle vulgairement Fumier.

Mais pour faire voir si leur opinion est un peu raisonnable, je les prie de répondre à cinq choses que j'ay à leur demander sur ce sujet.

La premiere s'ils entendent parler de toutes sortes d'Arbres.

La seconde si c'est seulement des Arbres fruitiers.

La troisième si en fait de ces Arbres fruitiers, c'est de tous en general qu'ils parlent, soit vigoureux pour les entretenir, soit infirmes pour les rétablir.

La quatrième s'ils ont une regle certaine pour la quantité de Fumier qu'il faut donner à chacun, & pour l'endroit où il le faut placer.

Et la cinquième si on les doit fumer en toutes sortes de terres, soit bonnes, soit mauvaises.

Je n'oserois pas croire que leur pensée pour les Fumiers s'étende generalement à tous les Arbres, puisque de l'aveu de tout le monde ceux des Forêts, ceux de plaine campagne, & ceux des avenues des maisons se portent d'ordinaire fort bien sans avoir jamais été fumez, si ces Messieurs conviennent de ces veritez sur le fait des Arbres qui ne sont pas fruitiers, ils tombent sans y penser dans la conviction à l'égard de ceux qui le sont, puisque constamment les uns & les autres se nourrissent de la même maniere, c'est-à-dire par leurs racines; en effet des racines ayant à travailler dans une terre naturelle, quand elle est passablement bonne, elles ne manquent pas d'y trouver suffisamment ce qui leur est nécessaire pour la vie.

Mais quoy que c'en soit, vray-semblablement ces Messieurs se retranchent à appliquer seulement aux Arbres fruitiers la maxime dont il s'agit; or de bonne foy je ne croy point qu'ils osent avouer que leur intention soit de parler de tous en general, car quelle apparence de dire qu'une même chose également bonne pour tant d'Arbres qui se trouvent d'une constitution si differente, les uns plus ou moins vigoureux, les autres pareillement plus ou moins infirmes, les uns de Fruits à pepin, les autres de Fruits à noyau, &c. cependant ils ne se sont point encore expliquez sur cette difficulté, & n'ont jamais parlé qu'en termes generaux sur cette matiere, ou comme nous avons dit, ils employent le beau nom d'amitié pour persuader plus agreablement.

Je ne croy pas non plus que si on les presse de se declarer, ils aillent dire qu'ils

entendent parler des plus vigoureux, puis que constamment la grande vigueur paroissant incompatible avec l'abondance des Fruits, ce seroit un méchant expedient pour tâcher d'en faire venir que d'avoir recours à une chose qu'ils croiroient propre à entretenir cette vigueur, ou peut-être même l'augmenter; & de plus le Fumier n'étant regardé que comme un remède, & les remèdes n'étant vray-semblablement que pour les malades, il s'ensuit que ce Fumier ne doit point être pour ces Arbres, qui bien loin d'avoir aucune infirmité marquent dans toute leur étendue une santé parfaite, ainsi supposé que le Fumier soit capable de faire quelque chose aux Arbres, je croi certainement, qu'il pourroit nuire à ceux-cy plutôt que de leur procurer quelque avantage.

Il faut donc qu'on vienne à dire que ce sont les Arbres infirmes qu'on croit avoir besoin du secours des Fumiers; mais pour en venir, s'il est possible, à desabuser d'une telle erreur, j'assure d'abord & de bonne foy, que par une expérience étudiée pendant une longue suite d'années, je scay sûrement que tout le Fumier du monde ne scauroit rien operer en faveur de quelques Arbres que ce soit; j'avois été long-temps dans l'erreur commune, ma curiosité ayant commencé par là, aussi bien que par la routine des décours, &c. mais enfin j'en suis heureusement revenu, & tous ceux qui sans aucune prevention voudront s'instruire de la verité du fait, conviendront avec moy que tout au plus la peine & la dépense en sont inutiles; je dis même qu'on est bien-heureux si elles n'ont point été pernicieuses; car ces Fumiers, comme j'ay dit ailleurs, sont sujets à engendrer des vers qui font mourir les Arbres; ou au moins toute leur vertu ne scauroit faire produire que de petites racines; or telle racine qui est véritablement bonne pour de petites Plantes; ne peuvent absolument contribuer à faire ces beaux jets, qui sont connoître qu'un Arbre est vigoureux au point qu'on le demande.

Mais pour aller un peu plus avant dans la preuve convaincante de cette verité que j'établis, je voudrois bien qu'on me dist au juste ce que c'est qu'un Arbre infirme, c'est une matiere dont je parle assez amplement dans le Traité des maladies des Arbres, &c. & quant à present je me contente de dire, que par exemple un Poirier infirme n'est pas toujours celui qui pousse jaune, on en voit de fort vigoureux qui ont le feuillage de cette couleur-là, c'est seulement celui dont il meurt quelques grosses branches vieilles, ou celui dont l'extrémité des jets sèchent, ou celui qui n'en fait aucuns; & demeure galeux, plein de chancres & de moufle, & cependant fleurit infiniment, mais où peu de Fruits y noient, où ce qu'il en noué demeure petit, pierreux & mauvais; que si l'Arbre pousse de grands jets jaunes, ce qui d'ordinaire arrive à quelques Poiriers sur Coignassier, qui étant plantez en terre un peu sèche & maigre se portent naturellement bien, ce défaut de feuilles jaunes vient de ce que quelques principales racines se trouvant à fleur de terre y sont altérées par les chaleurs d'Esté; or le Fumier employé pour amander, & par consequent mis un peu avant dans la terre ne scauroit empêcher cela.

D'un autre costé si à cet Arbre infirme, il meurt quelques branches, ce deffaut peut venir, soit de ce que l'Arbre est trop chargé de branches, eu égard à son peu de vigueur, en sorte qu'il ne peut fournir à les nourrir toutes, soit de ce qu'il est planté trop haut, ou trop bas, soit enfin de ce que la terre, qui le doit nourrir, est ou mauvaise, ou usée, & sur tout que dans le pied de l'Arbre il y a beaucoup de racines mortes.

Or au premier cas, le Fumier ne déchargera pas cet Arbre de son trop grand fardeau; au second, il ne fera pas qu'il devienne mieux planté; & au troisieme, il ne ressuscitera pas les racines mortes, & enfin n'en fera point venir de grosses nouvelles; car jamais les Fumiers n'ont pu parvenir jusques-là, tant les grands quelques pourris qu'ils soient, que les petits qu'on appelle terreaux: ainsi tant qu'il ne sera point de grosses racines nouvelles, il ne se fera point aussi de beaux jets nouveaux; &

tant

tant qu'il ne se fera point de ces sortes de jets nouveaux, les Arbres demeureront toujours vilains, & les fruits ne seront jamais bien conditionnez dans leur qualité, ny ne fatiseront pas non plus par l'abondance.

Joint que si le Fumier pouvoit rendre vigoureux un Arbre qui ne l'estoit pas. Premièrement je l'aurois éprouvé quelquefois, après l'avoir essayé si souvent, & cela estant, j'aurois grand tort de me revolter contre une opinion si bien établie, & de vouloir en mesme temps introduire une doctrine nouvelle, qui, au lieu de me faire quelque bien, ne seroit propre qu'à me tourner en ridicule: en second lieu si les Fumiers pouvoient donner de la vigueur, & sur tout à des Arbres vieux & infirmes il en arriveroit sans doute un inconvenient tres-fâcheux, qui seroit de faire pousser quantité de faux bois, & de détruire la disposition où cet Arbre étoit pour fructifier; car enfin contre l'intention du Maître ils feroient allonger en bois les boutons qui s'étoient arrondis pour faire le Fruit, & il faut nécessairement ôter ces sortes de bois comme mal conditionnez & mal placez.

J'explique plus particulièrement dans un autre endroit, ce qui en tel cas est à faire pour le mieux, & c'est dans la fin du cinquième Livre où je propose les remedes à l'infirmité des vieux Arbres.

Mais supposé qu'il fût bon de fumer les Arbres, dont je ne conviens pas, quelle mesure juste peut-on avoir pour le plus ou le moins de Fumier qu'il faudroit à chacun, la petite ou la mediocre quantité feront-elles le même effet que la grande, ou la grande ne fera-t-elle pas davantage que la petite ou la mediocre, &c. & de plus en quel endroit placera-t'on ce Fumier, sera-ce bien près du tronc, sera-ce loin; il sera inutile près du tronc, puisque les extrémités des racines, où se fait toute l'Action, étant éloignées de là n'en pourroient profiter, & cependant c'est particulièrement en cet endroit-là où l'on a accoutumé de le mettre, ce seroit donc dans le voisinage de ces extrémités où il faudroit placer cet amendement, mais le moyen de sçavoir au vray en quelle partie elles se trouvent, joint que ces extrémités qui s'allongent tous les ans, changent par consequent de place tous les ans, &c.

Je finis par cette observation qui est si vulgaire, qu'on voit des Arbres infirmes dans les bonnes terres, aussi bien que dans celles qui le ne sont pas, faudra-t'il faire le même remede dans les unes que dans les autres? il me paroît assez difficile de répondre juste sur ces trois dernieres questions, si bien que constamment on s'engage à de grands embarras, si on veut faire consister dans les Fumiers le seul bon remede qu'il faut aux Arbres fruitiers, soit quand il s'agit de les entretenir dans la vigueur qu'ils ont, soit quand il s'agit de recouvrer celle qu'ils ont perduë, je trouve beaucoup mieux mon conte, & à moins de frais, à me servir de terres neuves que d'aucuns Fumiers, quels qu'ils puissent être; j'explique ailleurs la maniere d'employer ces terres neuves, & c'est ce qui m'a fait dire encore dans un autre endroit, qu'une des principales conditions, pour réussir à planter de jeunes Arbres, si d'ailleurs ils sont bons & bien taillez par les racines, est de les planter dans une terre qui soit au moins passablement bonne, & qui n'ait jamais été fumée.

## CHAPITRE XXV.

*Quelle sorte de terre convient le mieux à chaque espece d'Arbres fruitiers.*

Je finis cette seconde partie après avoir dit que les Sauvageons de Poiriers, de Pommiers, & même ceux qui s'appellent Paradis, & pareillement les Pruniers, & les Figuiers s'accoutument assez bien de toute sorte de terre, soit chaude &

Et quid quæ-  
que ferat re-  
gio, & quid  
quæque re-  
causet, &c.  
Georg. 1.

sèche, soit froide & humide, pourvu qu'il y ait suffisamment de fond, c'est-à-dire au moins deux bons pieds & demy, ou trois pieds, encore le Figuier se passe-t'il à beaucoup moins.

Le Coignassier ne s'accommode point des terres sèches & legeres, il y jaunit trop aisément; l'Amandier & le Pêcher de noyau font mieux dans celle-cy que dans les terres fortes, dans lesquelles ils sont tres-sujets à la gomme; telles terres fortes sont plus propres pour les Pruniers, les Merisiers, les Groseillers, les Framboisiers, &c. la Vigne veut plutôt certaines terres legeres pour y faire de bon raisin & de bon vin, que les terres fortes & froides; le Cerisier de pied fait assez bien dans celles qui sont sèches & legeres, mais encore mieux dans les terres franches.

Après avoir expliqué quelles sortes de terres sont les meilleures pour chaque sorte de Plan, on pourroit ce semble tirer les conséquences nécessaires pour les especes de Fruits qui sont greffez sur ces sortes de Plan, par exemple pour les Poitiers qui sont greffez sur franc, ou sur Coignassier, pour les Pêchers greffez sur Pruniers, ou sur Amandiers, &c.

Mais cependant, comme nous dirons cy-après, il n'en est pas pour le bon goût des Fruits la même chose que pour la vigueur des Arbres; les Poires de Bon-chretien d'Hyver, de Petitoin, de Lansac, d'Espine, &c. seront toujours insipides, & la plupart pierreuses, ou pâteuses, & farineuses, si elles sont dans un fond froid & humide, quelque soit le pied Sauvageon, ou Coignassier, & principalement en Buiffon, il en sera de même pour les Pêches, les Pavies, &c. ces sortes de Fruits demandent particulièrement le terroir assez sec, ou qu'au moins il soit desséché par des pierres & des pantes étudiées, si naturellement il est humide; enfin generalement parlant les Arbres sont d'ordinaire vigoureux dans les terres fortes, mais les Fruits n'y acquierent guere le bon goût qui leur convient, & qu'ils trouvent dans les terres plus sèches.

Ce n'est pas assez que nous ayons nos Jardins bien cultivez par les labours & les amandemens, il les faut encore tenir fort propres, c'est-à-dire qu'il faut que les Allées soient toujours bien nettes de pierres, & de méchantes herbes, toujours fermes pour s'y promener aisément & commodément, que les Arbres soient toujours nets de Toupillons, de Chenilles, de Limaçons, de Mouffe, &c. bref les Jardins utiles doivent autant plaire, quand ils sont vieux faits, qu'ils plaisent peu quand ils viennent de l'être; & par là ils sont differens des Parterres, qui ne sont jamais si propres & si beaux à voir que le jour qu'ils sortent des mains de l'Ouvrier; car pour lors ils sont embellis de Fleurs plantées de nouveau, ils ont leurs Allées bien sablées & bien tirées, les gazons tous frais; enfin ils ressemblent pour ainsi dire à ces nouvelles mariées qu'on vient d'ajuster de poudre, de mouches, de rubans, de bouquets, &c. pour les rendre plus agreables, au lieu que nos Jardins utiles qui doivent veritablement sentir la ménagere de la maison, doivent avoir une propreté aisée & naturelle, & non pas une propreté contrainte & étudiée.

*Fin de la seconde Partie.*

CHAPITRE XXV.

TROIS